
Stanford University Libraries
3 6105 118 991 392


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

COLLECTION MICHEL LÉVY

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

IV

Ce volume ne peut être vendu par fractions.

Lagny. — Typographie de A. Varigault et Cie.

THÉATRE

DE

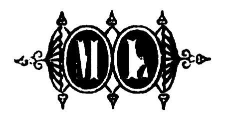
EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

IV

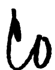
— OPÉRAS —

LA MUETTE DE PORTICI
LE COMTE ORY — LE PHILTRE — ROBERT-LE-DIABLE
LA JUIVE — LES HUGUENOTS — LE PROPHÈTE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859



LA
MUETTE DE PORTICI

OPÉRA EN CINQ ACTES

En société avec M. G. Delavigne

MUSIQUE DE M. AUBER

Académie royale de Musique. — 29 janvier 1828

PERSONNAGES

MASANIELLO, pêcheur napolitain.
FENELLA, sa sœur.
ALPHONSE, fils du duc d'Arcos, vice-roi de Naples.
ELVIRE, fiancée d'Alphonse.
PIÉTRO, compagnon de Masaniello.
BORELLA, MORENO, compagnons de Masaniello.
LORENZO, confident d'Alphonse.
SELVA, officier du vice-roi.
UNE DAME de la suite d'Elvire.

La scène se passe, au premier acte, à Naples, dans les jardins du vice-roi; au deuxième, à Portici, au bord de la mer entre Naples et le mont Vésuve; au troisième sur la place publique de Naples; au quatrième, à Portici, dans la cabane de Masaniello; au cinquième, dans le palais du vice-roi.

ACTE PREMIER.

Les jardins du palais du duc d'Arcos. Au fond, une colonnade; à gauche, l'entrée d'une chapelle; à droite, un trône préparé pour la fête. Au lever du rideau, des soldats espagnols, conduits par Selva, traversent la colonnade.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ALPHONSE, CHŒUR DE PEUPLE, en dehors.

INTRODUCTION.

LE CHŒUR.

Du prince, objet de notre amour,
Chantons l'heureuse destinée :
Les flambeaux d'hyménée
Pour lui vont briller en ce jour.

ALPHONSE.

Ah! ces cris d'allégresse et ces chants d'hyménée
Jettent le trouble dans mon cœur!

Elvire que j'adore en vain m'est destinée :
Le remords malgré moi se mêle à mon bonheur.
O toi ! jeune victime
Dont j'ai trahi la foi,
Je vois avec effroi
Le malheur qui t'opprime.
Fenella, cache-moi
Ton courroux légitime ;
Pour expier mon crime,
Je veillerai sur toi.
Ah ! ces cris d'allégresse et ces chants d'hyménée
Jettent le trouble dans mon cœur !
Elvire que j'adore en vain m'est destinée :
Le remords malgré moi se mêle à mon bonheur.

LE CHŒUR, *en dehors*.

Du prince, objet de notre amour,
Chantons l'heureuse destinée :
Les flambeaux d'hyménée
Pour lui vont briller en ce jour.

SCÈNE II.

ALPHONSE, LORENZO.

ALPHONSE.

Lorenzo, je te vois, réponds ami fidèle,
De Fenella sais-tu quel est le sort ?

LORENZO.

Seigneur, je l'ignore, et mon zèle,
Pour découvrir sa trace, a fait un vain effort.

ALPHONSE.

De mes coupables feux, ô suite trop cruelle !
Hélas ! son malheur est certain.

LORENZO.

Quand Naples retentit du bruit de votre hymen,
Quand la jeune et charmante Elvire
Consent à vous donner sa main,
Quel intérêt en ce jour vous inspire
La fille d'un pêcheur et son obscur destin ?

ALPHONSE.

Quel intérêt ?... le remords qui m'accable.
J'ai su m'en faire aimer en lui cachant mon nom ;

Et je suis d'autant plus coupable,
Que son destin étrange et misérable
Rend plus facile encore ma lâche trahison.

LORENZO.

Qu'entends-je?

ALPHONSE.

La parole à ses lèvres ravie
Par un horrible événement,
La livrait sans défense à l'infidèle amant
Dont l'abandon empoisonna sa vie.
Aimable fille, alors je t'ai chérie.
Dans ces entretiens pleins d'attraits,
Où nos cœurs semblaient se confondre,
Muette, hélas! tu m'entendais:
Tes yeux seuls pouvaient me répondre.

LORENZO.

De cet indigne amour vous avez triomphé?

ALPHONSE.

Ce n'est pas ma raison qui l'a seule étouffé:
J'oubliai ma victime en adorant Elvire:
Elle prit sur mes sens un souverain empire.
Mais ne sois pas surpris qu'en ce jour fortuné,
Où l'amour va m'unir à celle que j'adore,
Ami, la pitié parle encore
Pour celle que j'abandonnai.
Depuis un mois elle a fui ma présence,
Et sa mort...

LORENZO.

Écartez un présage odieux:
Peut-être votre père a voulu, par prudence,
La soustraire à vos yeux.
Vous connaissez son humeur inflexible,
A ses sujets comme à son fils terrible.
Vous le savez; on craint que sa rigueur
De ce peuple opprimé ne lasse la douleur.

ALPHONSE.

Mais du cortége qui s'avance
J'entends déjà les accents solennels,
Cher Lorenzo, de la prudence!
Viens rejoindre mon père et nous suivre aux autels.

SCÈNE III.

ELVIRE, LE CHOEUR.

(Marche et cortége; Elvire paraît entourée de jeunes filles espagnoles ses compagnes, de seigneurs napolitains; des dames précèdent son arrivée : de jeunes Napolitaines lui présentent des fleurs.)

LE CHOEUR.

Alphonse épouse la plus belle ;
Et quand le ciel forme leurs nœuds,
Que Naples soumise et fidèle
Redouble ses chants et ses jeux !
Rendons hommage à la plus belle !

ELVIRE.

Plaisir du rang suprême, éclat de la grandeur,
Vous n'êtes rien auprès de mon bonheur.

AIR.

A celui que j'aimais c'est l'hymen qui m'engage;
Dans mon âme ravie où règne son image,
Est-il un seul désir qui puisse être formé,
S'il m'aime autant qu'il est aimé?
O moment enchanteur !
Pour ma fidèle ardeur
Je sens battre mon cœur !
Quel jour prospère !
Plus de mystère ;
Heureuse et fière,
Je puis parler de mon bonheur.
(Aux jeunes filles qui l'entourent.)
O mes jeunes amies,
Mes compagnes jolies,
Loin de notre patrie,
Vous qui m'avez suivie,
Partagez mon bonheur !
O moment enchanteur ! etc.
Et vous que sur mes pas, pour ce lointain rivage,
L'Espagne vit partir,
Par vos chants, par vos jeux, des bords heureux du Tage
Rappelez-moi le souvenir.
(Elvire s'assied entourée de sa cour).

BALLET.

(L'on exécute plusieurs danses espagnoles et napolitaines. A la fin du ballet, on entend un grand bruit.)

ELVIRE, se levant.

Dans ces jardins quel bruit se fait entendre?

UNE DAME D'HONNEUR.

C'est une jeune fille : elle fuit des soldats,
Accourt en ces palais et tend vers vous les bras.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, FENELLA, poursuivie par Selva et par des gardes.

(Fenella entre avec effroi; elle aperçoit la princesse et court se jeter à ses genoux.

ELVIRE.

Que voulez-vous? parlez.

FENELLA. Elle fait signe à la princesse qu'elle ne peut parler, mais que rien n'égalera sa reconnaissance, et par ses gestes suppliants elle la conjure de la dérober aux poursuites de Selva.

ELVIRE, la relevant.

Je saurai te défendre.
Quand mon bonheur est si grand aujourd'hui,
Pourrais-je aux malheureux refuser mon appui?
(A Selva.)
Quelle est donc cette infortunée?

SELVA.

La fille d'un pêcheur. L'ordre du vice-roi
Depuis un mois la tient emprisonnée;
Mais ce matin, bravant une sévère loi,
Elle a brisé ses fers.

ELVIRE.

Quel peut être ton crime?

FENELLA. Elle répond qu'elle n'est point coupable; elle en atteste le ciel.

ELVIRE.

Qui troubla ton repos?

FENELLA. Elle fait signe que l'amour s'empara de son cœur, et qu'il a causé tous ses maux.

ELVIRE.

Hélas! pauvre victime!
Je te comprends : l'amour a su toucher ton cœur
Mais de tes maux quel est donc l'auteur?

FENELLA. Elle fait signe qu'elle l'ignore; mais il jurait qu'il l'aimait, il la pressait contre son cœur; puis, montrant l'écharpe qui l'entoure, elle fait entendre qu'elle l'a reçue de lui.

ELVIRE.

Cette écharpe, il te l'a donnée!

FENELLA. Elle soupire et fait signe que oui.

ELVIRE.

Mais dans ces lieux qui t'a donc entraînée?

FENELLA. Elle désigne Selva; il est venu l'arrêter, malgré ses larmes et ses prières. Faisant le geste de tourner une clé et de fermer les verrous, elle exprime qu'on la plongea dans un cachot. Là elle priait, triste, pensive, plongée dans la douleur, quand tout à coup l'idée lui vint de se soustraire à l'esclavage. Montrant la fenêtre, elle fait signe qu'elle a attaché des draps, qu'elle s'est laissée glisser à terre, qu'elle a remercié le ciel. Mais elle a entendu le qui vive de la sentinelle; on l'a mise en joue; elle s'est sauvée à travers le jardin, a aperçu la princesse, et est venue se jeter à ses pieds.

ELVIRE.

Que ses gestes parlants ont de grâce et de charmes!
Jeune fille! sèche tes larmes,
Je veux te protéger auprès de mon époux;
De ta douleur je serai l'interprète.

FENELLA. Elle lui témoigne sa reconnaissance.

LORENZO, sortant de la chapelle.

Voici de votre hymen la pompe qui s'apprête,
Princesse, et dans le temple on n'attend plus que vous.

(La marche commence; Elvire et tout le cortége entrent dans la chapelle. Selva place différents postes de soldats qui empêchent le peuple d'avancer.)

LE CHOEUR.

O Dieu puissant! Dieu tutélaire!
Du haut des cieux
Entends nos vœux!

(Le peuple se presse à l'entrée du péristyle, et regarde dans l'intérieur du temple la cérémonie qui est censée commencée. Fenella se lève sur la pointe des pieds, et fait aussi ses efforts pour voir, mais la foule l'en empêche.)

Dieu puissant! Dieu tutélaire!
Nous t'implorons à genoux.

(Tout le monde se met à genoux, et Fenella aussi.)

Daigne exaucer notre prière,
Et bénis ces heureux époux!
Dieu tutélaire!

SELVA, regardant.

O quel spectacle auguste et solennel!

Ce couple heureux s'avance vers l'autel.
Dans leurs regards quelle tendresse brille!

FENELLA. Elle regarde pendant que tout le monde est à genoux, et ses gestes expriment la surprise et la douleur; elle ne peut en croire ses yeux, et s'élance vers le péristyle.

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Mais que veut cette jeune fille?
Loin du temple retirez-vous:
Du vice-roi redoutez le courroux.

FENELLA. Elle les supplie de la laisser passer : il y va de son repos, de son bonheur. Elle se désespère de ne pouvoir expliquer ce qui l'intéresse si vivement.

ENSEMBLE.

LE CHŒUR DES SOLDATS.

Jeune fille, n'approchez pas!
Loin de ces lieux portez vos pas.

LE CHŒUR DU PEUPLE, bas, à Fenella.

Jeune fille n'approchez pas!
Craignez ces farouches soldats.

FENELLA. Elle redouble ses instances, se tord les mains de désespoir. Il faut absolument qu'elle voie le prince : c'est elle qui est son épouse; c'est à elle qu'il a donné sa foi. Elle veut pénétrer dans le temple pour interrompre la cérémonie.

SELVA.

Pour prix de tant d'audace,
Craignez qu'on ne vous chasse
De ces lieux révérés, au profane interdits!

FENELLA. Elle les supplie encore.

CHŒUR DU PEUPLE, regardant dans la chapelle.

Ils sont unis!

FENELLA. Elle pousse un cri, et tombe sur un siége, dans le plus grand désespoir.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ALPHONSE, donnant la main à Elvire, et entouré de tous les seigneurs de la cour.

LE CHŒUR.

Quel bonheur! quelle ivresse!
Par nos chants d'allégresse
Célébrons en ce jour
Et l'hymen et l'amour.

ELVIRE, à Alphonse.

Je veux que cette journée
Commence par des bienfaits;
Et je vois une infortunée
Qui près de vous demande accès.

(Allant à Fenella, qu'elle prend par la main.)

Approchez-vous. Sa main est tremblante et glacée.

(A Alphonse.)

Par un perfide amant elle fut offensée,
Et contre un séducteur et parjure et cruel,
Elle vient implorer votre justice.

ALPHONSE, la regardant.

O ciel!

ENSEMBLE.

ALPHONSE.

O funeste mystère!
C'est elle que je voi!
Pour finir ma misère,
O terre, entr'ouvre toi.

ELVIRE.

Quel est donc ce mystère?
Parlez, répondez-moi.
Dieu! quel soupçon m'éclaire
Et me glace d'effroi?

LE CHOEUR.

Quelle est cette étrangère
Qu'en ces lieux j'aperçoi!
Quel est donc ce mystère
Qui les glace d'effroi?

ELVIRE, allant à Fenella.

Rendez le calme à mon cœur éperdu;
Alphonse vous est-il connu?

FENELLA. Elle répond que oui.

ALPHONSE.

Le regret me déchire et le remords m'accable.

ELVIRE.

Achevez... j'ai frémi!

FENELLA. Elle continue, et dit par ses gestes : celui qui m'a trompée, celui qui m'a donné cette écharpe, celui qui m'a trahie...

ELVIRE.

Eh bien! ce coupable!

FENELLA. Elle montre Alphonse de la main.

ELVIRE.

C'est lui?

ENSEMBLE.

ALPHONSE.

Oui, tel est ce mystère;
Oui, j'ai trahi ma foi.
Pour finir ma misère,
O terre, entr'ouvre toi!

ELVIRE.

Voilà donc ce mystère
Qui me glace d'effroi.
Un jour affreux m'éclaire!
Tout est fini pour moi!

LE CHŒUR.

O funeste mystère
Qui les glace d'effroi!
C'est pour cette étrangère
Qu'il a trahi sa foi.

LE CHŒUR DE SOLDATS, montrant Fenella.

Amis, punissons cette audace,
Et que ses pleurs ne nous désarment pas!

ELVIRE.

Qu'on l'épargne, je lui fais grâce!
Non, non, n'arrêtez point ses pas.

(Fenella regarde avec égarement Alphonse et Elvire, et s'enfuit au milieu du peuple qui lui ouvre un passage. On la voit disparaître à travers la colonnade du fond.)

ENSEMBLE.

LE CHŒUR DE SOLDATS.

Partons, courons, suivons ses pas,
Amis, punissons cette audace.

ELVIRE ET LE PEUPLE.

Non, non, n'arrêtez point ses pas,
Qu'on l'épargne, je lui fais grâce.

ALPHONSE.

Terre, entr'ouvre toi sous mes pas,
Je ne mérite point de grâce.

ACTE II.

Un site pittoresque aux environs de Naples. Dans le fond, la mer. Des pêcheurs sont occupés à préparer leurs filets et leurs nacelles, d'autres se livrent à différents jeux.

SCÈNE PREMIÈRE.

MASANIELLO, BORELLA, PÊCHEURS.

LE CHŒUR.

Amis, le soleil va paraître,
Livrons-nous à des soins nouveaux;
Employons bien le jour qui va renaître,
Et par les jeux égayons nos travaux.

UN PÊCHEUR.

Masaniello paraît : quel air sombre et sauvage!
Qui l'afflige?

BORELLA.

Notre esclavage.

(A Masaniello.)

Salut à notre chef!

MASANIELLO.

Salut, chers compagnons!

BORELLA.

Viens animer nos jeux par tes chansons.

MASANIELLO, à part.

Piétro ne revient pas.

BORELLA.

Plus de sombre nuage!
Tes refrains nous donnent du cœur;
Et, tu le sais, il nous faut du courage.

MASANIELLO.

Hé bien! répétez donc le refrain du pêcheur,
Et comprenez bien son langage.

LE CHŒUR.

Écoutons bien le refrain du pêcheur.

MASANIELLO.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Amis, la matinée est belle,
Sur le rivage assemblez-vous;

Montez gaîment votre nacelle,
Et des vents bravez le courroux!
Conduis ta barque avec prudence:
Parle bas, pêcheur, parle bas;
Jette tes filets en silence;
La proie au-devant d'eux s'élance.
Parle bas, pêcheur, parle bas:
Le roi des mers ne t'échappera pas.

LE CHŒUR.

Conduis ta barque avec prudence,
Le roi des mers ne t'échappera pas.

MASANIELLO.

DEUXIÈME COUPLET.

L'heure viendra, sachons l'attendre;
Plus tard nous saurons le saisir.
Le courage fait entreprendre,
Mais l'adresse fait réussir.
Conduis ta barque avec prudence;
Parle bas, pêcheur, parle bas;
Jette tes filets en silence;
La proie au-devant d'eux s'élance.
Parle bas, pêcheur, parle bas:
Le roi des mers ne t'échappera pas.

LE CHŒUR.

Conduis ta barque avec prudence,
Le roi des mers ne t'échappera pas.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, PIÉTRO.

MASANIELLO.

Mais j'apperçois Piétro; ciel! que va-t-il m'apprendre?
(Le prenant à part, et l'amenant au bord du théâtre, pendant que les pêcheurs s'éloignent et retournent à leurs travaux.)
Personne ici ne connaît mon malheur:
Je ne l'ai confié qu'à l'ami le plus tendre.
Parle, as-tu découvert le destin de ma sœur?

PIÉTRO.

De Fenella le sort est encore un mystère;
Vainement j'ai cherché la trace de ses pas;

Sans doute un ravisseur...

MASANIELLO.

O rage! et moi son frère,
Je n'ai pu la sauver! mais de tels attentats
Recevront à la fin leur juste récompense.

PIÉTRO.

Que te reste-t-il?

MASANIELLO.

La vengeance!

DUO.

MASANIELLO ET PIÉTRO.

Pour un esclave est-il quelque danger?
Mieux vaut mourir que rester misérable!
Tombe le joug qui nous accable,
Et sous nos coups périsse l'étranger!
Amour sacré de la patrie,
Rends-nous l'audace et la fierté:
A mon pays je dois la vie;
Il me devra sa liberté.

MASANIELLO.

Me suivras-tu?

PIÉTRO.

Je m'attache à tes pas,
Je veux te suivre à la mort...

MASANIELLO.

A la gloire!

PIÉTRO.

Soyons unis par le même trépas,

MASANIELLO.

Ou couronnés par la même victoire.

ENSEMBLE.

Pour un esclave est-il quelque danger?
Mieux vaut mourir que rester misérable!
Tombe le joug qui nous accable,
Et sous nos coups périsse l'étranger!

MANASIELLO.

Songe au pouvoir dont l'abus nous opprime,
Songe à ma sœur arrachée à mes bras!

PIÉTRO.

D'un séducteur peut-être elle est victime!

MASANIELLO.

Ah! quel qu'il soit, je jure son trépas!

MASANIELLO ET PIÉTRO.

Mieux vaut mourir que rester misérable!
Pour un esclave est-il quelque danger?
Tombe le joug qui nous accable,
Et sous nos coups périsse l'étranger!
Amour sacré de la patrie, etc.

(En ce moment Fenella paraît sur le haut du rocher; elle regarde la mer, en mesure la profondeur, et semble prête à s'y précipiter.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, FENELLA.

MASANIELLO.

Que vois-je? Fenella! quoi! ma sœur en ces lieux!

(A ce cri, Fenella tourne la tête, aperçoit son frère et descend vivement les rochers.)

MASANIELLO, à Piétro.

Le ciel nous entendait, il exauce nos vœux!

(Fenella est descendue, et a été se jeter dans les bras de son frère.)

Je n'ose encore en croire ma tendresse!
Est-ce bien toi que dans mes bras je presse?
Quel motif inconnu te sépara de moi?

FENELLA. Elle lui fait signe qu'elle le lui dira, mais à lui seul. — Piétro s'éloigne.

SCÈNE IV.

MASANIELLO, FENELLA.

MASANIELLO.

Eh bien! nous voilà seuls.

FENELLA. Elle lui exprime son désespoir, et lui avoue que sa première intention était de se précipiter dans la mer et d'y finir son existence.

MASANIELLO.

Attent er à ta vie!
Grand Dieu!

FENELLA. Mais elle n'a pas voulu mourir avant de le revoir, de l'embrasser, de recevoir son pardon.

MASANIELLO.

Ton pardon! et pourquoi!

FENELLA. Elle lui fait entendre qu'elle ne mérite plus sa tendresse : elle lui peint ses remords... Elle s'est donnée à un perfide.

MASANIELLO.

O ciel! un séducteur! qu'il craigne ma furie!
Rien ne peut le soustraire à mon ressentiment!

FENELLA. Elle lui fait signe qu'il devait être son époux, qu'il le lui avait juré à la face du ciel, qu'elle a cru son serment.

MASANIELLO.

Ce lâche, quel est-il? un Espagnol, peut-être?

FENELLA. Elle répond oui; mais elle ne veut pas le faire connaître; malgré son crime, elle l'aime encore, et pour l'épouser il est d'un rang trop élevé.

MASANIELLO.

Qu'importe? il tiendra son serment;
Fenella, je veux le connaître.

FENELLA. Elle lui répond que c'est inutile, qu'il n'est plus d'espérance, qu'il s'est uni à une autre.

MASANIELLO.

Eh bien donc! malgré toi, je punirai le traître!
Oui, que ce jour me soit ou non fatal,
Il faut armer le peuple et donner le signal.
En vain tu veux calmer le courroux qui me guide!
Je saurai malgré toi découvrir le perfide.

FENELLA. Elle cherche inutilement à calmer son frère, et s'attache à lui au moment où il court appeler ses compagnons.

SCÈNE V.

MASANIELLO, BORELLA, FENELLA, PÊCHEURS.

MASANIELLO, appelant les pêcheurs.

Venez, amis, venez partager mes transports:
Contre nos ennemis unissons nos efforts.
Le vice-roi, doublant notre misère,
Lève un nouvel impôt sur ces fruits de la terre,
Ce prix de nos sueurs qu'il aime à voir couler!

BORELLA.

Et le peuple se tait?

MASANIELLO.

Il est las de se plaindre!

BORELLA.

S'armera-t-il, lui qui n'ose parler?

MASANIELLO.

Il ose tout quand il a tout à craindre;
Et c'est à nos tyrans aujourd'hui de trembler!

Chacun à ces cruels doit compte d'une offense;
Et moi plus que vous tous! Courons à la vengeance!

LE CHOEUR.

Nous partageons ton fier ressentiment;
De t'obéir nous faisons le serment!

MASANIELLO.

Du silence, de la prudence,
Et le ciel nous protégera.
Toi, mon cher Borella,
Observe bien ces rives.

(Les femmes et les enfants entrent en scène; sur un geste de Masaniello, Fenella va rejoindre ses compagnes.)

Que ces enfants, que ces femmes craintives
Ne sachent rien de nos secrets,
Et, pour mieux cacher nos projets,
Chantons gaîment la barcarolle,
Charmons ainsi nos courts loisirs.
L'amour s'enfuit. le temps s'envole;
Le temps emporte nos loisirs
Comme les flots notre gondole.

LE CHOEUR.

Chantons gaîment la barcarolle,
Charmons ainsi nos courts loisirs.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, PIÉTRO.

MASANIELLO.

Que veux-tu?

PIÉTRO, à voix basse.

De soldats un corps nombreux s'avance,
Et de Naple à nos pas ils ferment le chemin.

BORELLA.

Oui, des tambours annonçant leur présence
J'entends le roulement lointain.

MASANIELLO.

Ne craignez point, trompons leur surveillance
En répétant notre refrain.

LE CHOEUR.

Chantons gaîment la barcarolle, etc.

MASANIELLO, à voix basse, à Borella.

Pour cacher des poignards disposez vos filets.

PIÉTRO, de même à quelques autres.

Parmi ses fruits que chacun cache une arme.

MASANIELLO, de même.

Soulevez-vous au premier cri d'alarme,
Au premier signal soyez prêts.

LE CHOEUR, à voix basse.

A Naples! à Naples! au premier cri d'alarme,
Pour combattre nous serons prêts.

(Tout cela se dit à voix basse, tandis que les jeunes filles reprennent en chœur.)

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

Chantons gaîment la barcarolle,
Charmons ainsi nos cours loisirs;
L'amour s'enfuit, le temps s'envole;
Le temps emporte nos plaisirs
Comme les flots notre gondole.

(Les uns reprennent leurs filets, et les autres montent sur les nacelles; les femmes placent des paniers de fruits sur leur tête : tous s'éloignent et disparaissent en répétant le refrain.)

ACTE III.

Un riche appartement du palais.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ALPHONSE, ELVIRE.

ALPHONSE.

N'espérez pas me fuir, je ne vous quitte pas.

ELVIRE.

Non, laissez-moi, n'arrêtez point mes pas.

DUO.

ALPHONSE.

Écoutez, je vous en supplie :
Que le nœud qui nous lie
M'obtienne au moins cette faveur!

ELVIRE.

Non, jamais! vous m'avez trahie,
Et votre perfidie

A porté la mort dans mon cœur.

ALPHONSE.

Quelques torts dont je sois coupable,
Je fléchirais votre rigueur,
Si du désespoir qui m'accable
Vous pouviez connaître l'horreur.

ELVIRE.

Épargnez-vous un tel parjure :
De moi vous n'entendrez, hélas!
Aucun reproche, aucun murmure
Je pars... n'arrêtez point mes pas!

ENSEMBLE.

ELVIRE.

Ah! je n'accuse que moi-même!
De mon amour je dois rougir.
Pour toujours, hélas! je vous aime!
Et pour toujours je dois vous fuir.

ALPHONSE.

En horreur à vous, à moi-même,
J'ai fait, et je dois m'en punir,
Le malheur de tout ce que j'aime.
Il ne me reste qu'à mourir.

ALPHNOSE.

Elvire, si je fus coupable.
Du moins ce n'est pas envers toi.

ENSEMBLE.

ELVIRE.

Fuyez, Alphonse, épargnez-moi;
Cessez un entretien coupable.

ALPHONSE.

Vois le désespoir qui m'accable :
Ah! jette un seul regard sur moi.

ELVIRE.

Non, vous avez brisé nos chaînes.

ALPHONSE.

Vois ton amant, vois ton époux.

ELVIRE.

Lui seul cause toutes mes peines.

ALPHONSE.

Il va mourir à tes genoux.

ELVIRE.

Alphonse !

ALPHONSE.

Elvire !

ELVIRE.

Je pardonne,
Mon faible cœur parle pour toi.

ALPHONSE.

Au bonheur mon cœur s'abandonne !

ELVIRE.

Et je m'abandonne à ta foi.

ENSEMBLE.

O moment plein de charmes !
Tous nos maux sont finis ;
Je sens couler des larmes
De mes yeux attendris.

ELVIRE.

Mais cette jeune infortunée,
Je dois veiller sur son destin.
Alphonse, ordonnez que soudain
Près de sa souveraine elle soit amenée.

ALPHONSE.

Vos désirs seront satisfaits.
(A Selva, qui entre.)
Courez, Selva, cherchez la fugitive
Qui fut votre captive,
Et qu'elle soit par vous conduite en ce palais.
(Ils sortent.)

SCÈNE II.

La grande place du marché de Naples. On voit arriver, en dansant, des jeunes filles portant sur leurs têtes des corbeilles de fleurs ou de fruits; des pêcheurs et des paysans arrivent apportant leurs denrées. Le marché s'ouvre : les fleurs et les fruits s'élèvent en étage de chaque côté.

FENELLA, JEUNES FILLES, PÊCHEURS, VILLAGEOIS, HABITANTS DE NAPLES.

(Pendant que des jeunes filles et des jeunes garçons se livrent à la danse, des habitants de Naples, suivis de leurs intendants ou de leurs porteurs (facchini), passent dans les allées du marché, marchandent, achètent. Plusieurs lazzaroni, à qui ils donnent des pièces de monnaie ou des paniers de fruits, témoignent leur joie et se joignent aux danseurs. Pendant ce temps,

Fenella est entrée avec celles de ses compagnes qu'on a vues au second acte; elles se placent sur le devant du théâtre, et ont devant elles des paniers de fruits. Fenella, triste, pensive, ne prend aucune part à ce qui se passe autour d'elle; de temps en temps seulement elle se lève et regarde si elle ne verra pas paraître son frère ou quelqu'un de la cour.)

LE CHOEUR.

Au marché qui vient de s'ouvrir,
Venez, hâtez-vous d'accourir :
Voilà des fleurs, voilà des fruits,
Raisins vermeils, limons exquis,
Oranges fines de Méta,
Rosolio, vin de Somma,
C'est moi qui veux vous les offrir :
Venez, hâtez-vous d'accourir !

UN PÊCHEUR.

Venez, adressez-vous au pêcheur de Mysène.

UN MARCHAND.

Macaroni parfait; venez, prenez chez moi.

UNE MARCHANDE DE FRUITS.

Je vends des fruits au vice-roi.

UNE MARCHANDE DE FLEURS.

Je vends des bouquets à la reine.

LE CHOEUR.

Au marché qui vient de s'ouvrir,
Venez, etc.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; SELVA, PLUSIEURS SOLDATS qui se répandent dans le marché.

(Fenella aperçoit Selva. Trompée par son uniforme, elle le regarde d'abord avec curiosité; mais elle le reconnait, fait un geste d'effroi, se rassied et tâche de lui cacher sa figure.)

SELVA. Pendant que la danse continue, il parcourt les différents groupes de jeunes filles et les regarde attentivement; arrivé près de Fenella, il fait un geste de surprise.

Non, je ne me trompe pas,
C'est bien elle!.. A moi, soldats!
Qu'à l'instant même on me suive!

FENELLA. Elle se lève épouvantée, et court se réfugier au milieu de ses compagnes : par ses gestes elle les supplie de la protéger.

LE CHŒUR DE FEMMES.

Ciel ! on veut l'emmener captive !
Qu'a-t-elle fait ?

SELVA ET LES SOLDATS.

Qu'à l'instant on nous suive !

(On entraîne Fenella.)

ENSEMBLE.

LE CHŒUR DE FEMMES.

Ah ! contre l'étranger n'est-il point de recours !
Qui viendra donc à son secours ?

SELVA ET LES SOLDATS.

Point de murmure, il y va de vos jours !

(Selva et les soldats sont au moment d'emmener Fenella, quand au milieu du marché paraissent Masaniello, Piétro et quelques pêcheurs.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; MASANIELLO, PIÉTRO, PÊCHEURS.

MASANIELLO.

Où la conduisez-vous ?

SELVA.

Quel es-tu ? que t'importe ?

MASANIELLO.

Sais-tu qu'elle est ma sœur ?

SELVA.

Rebelle, éloigne-toi ;
Obéis sans murmure aux ordres de ton roi.

MASANIELLO, tirant son poignard.

Crains la fureur qui me transporte !

SELVA, faisant signe à un soldat.

Arrachez-lui ce fer dont il ose s'armer !

MASANIELLO, poignardant le soldat.

Levez-vous, compagnons ! on veut nous opprimer !
Un lâche, un mercenaire,
Osa porter sur moi son insolente main ;
Il n'est plus, et le téméraire
De la tombe aux tyrans vient d'ouvrir le chemin !

SELVA.

Tremblez ! je punirai des traîtres...

MASANIELLO.

Va dire aux étrangers que tu nommes tes maîtres,

Que nous foulons aux pieds leur pouvoir inhumain.
N'insulte plus, toi qui nous braves,
A des maux trop longtemps soufferts.
Tu crois parler à des esclaves,
Et nous avons brisé nos fers.

LE CHOEUR.

Non, plus d'oppresseurs, plus d'esclaves,
Combattons pour briser nos fers.

(Tous les paysans, qui étaient restés assis, se lèvent en tirant leurs armes, et en un instant Selva et ses soldats sont entourés et désarmés.)

LE CHOEUR.

Courons à la vengeance!
Des armes, des flambeaux!
Et que notre vaillance
Mette un terme à nos maux!

(Ils agitent leurs armes et vont pour sortir.)

MASANIELLO, les arrêtant.

Invoquons du Très-Haut la faveur tutélaire
A genoux, guerriers, à genoux!
Dieu nous juge : que sa colère
Aux combats marche devant nous

(Le peuple se prosterne.)

MASANIELLO ET LE CHOEUR.

Saint bienheureux, dont la divine image
De nos enfants protége les berceaux,
Toi qui nous rends la force et le courage,
Toi qui soutiens le pauvre en ses travaux,
Tu nous vois tous
A tes genoux!
Sois avec nous,
Protége nous!
Saint bienheureux, dont la divine image
De nos enfants protége les berceaux,
Toi qui nous rends la force et le courage,
Fais aujourd'hui pour nous des miracles nouveaux!

(On entend le roulement du tambour et le bruit du tocsin.)

MASANIELLO.

L'airain s'agite et vos armes sont prêtes;
Assurons donc, par nos sanglants travaux,
Ou des vainqueurs les lauriers à nos têtes,
Ou des martyrs la palme à nos tombeaux!

CHOEUR GÉNÉRAL.

Marchons! des armes, des flambeaux!

PIÉTRO.

Le temple ne pourra défendre
Le sang impur de nos bourreaux;
Par torrents il faut le répandre!

CHOEUR GÉNÉRAL.

Marchons! des armes, des flambeaux!

PIETRO.

Ils n'auront dans leur ville en cendre
D'autre asile que leurs tombeaux.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Marchons! des armes, des flambeaux!

(Ils se partagent des armes; ils courent des torches à la main; les femmes le excitent à la lueur de l'incendie.)

ACTE IV.

L'intérieur de la cabane de Masaniello. Le fond en est fermé par une voile de vaisseau; à droite, une chaise et une table; à gauche, une natte qui sert de lit à Masaniello.

SCÈNE PREMIÈRE.

MASANIELLO, assis; LE MARQUIS DE COLONNE, et les principaux HABITANTS DE NAPLES, debout et groupés autour de Masaniello.)

LE CHOEUR.

Écoute nos voix suppliantes!
Laisse-toi fléchir par nos pleurs,
Et désarme les mains sanglantes
Des ministres de tes fureurs.

UN MAGISTRAT.

Seigneur!

MASANIELLO.

Ce titre est une offense.

LE MARQUIS.

Chef du peuple!

MASANIELLO.

Oui, cruels! oui, son chef, son vengeur!
Mon règne doit durer autant que sa vengeance.

Vous vivants, je suis roi; vous morts, simple pêcheur:
Mon règne sera court.

LE CHEF DE LA JUSTICE.

Grâce! que la clémence
Touche un peuple inhumain et sourd à nos accents.

MASANIELLO.

Entendiez-vous ses cris quand vous étiez puissants?
Vous l'écrasiez sous votre tyrannie:
De la sienne à mes pieds subissez donc la loi.

LE MARQUIS.

Nous t'offrons nos trésors, accorde-nous la vie!

MASANIELLO.

Que pouvez-vous m'offrir qui ne soit pas à moi?
Ces trésors, je le sais, sont le fruit de nos peines:
Il n'importe, reprenez-les.
Si je me suis armé, c'est pour briser nos chaînes,
Et non pour piller vos palais.

LE CHOEUR.

Écoute nos voix suppliantes,
Laisse-toi fléchir par nos pleurs.

MASANIELLO.

Non.

LE CHOEUR.

Désarme les mains sanglantes
Des ministres de tes fureurs!

MASANIELLO.

Non, non.

LE CHOEUR.

Que la pitié retienne
Ton glaive suspendu sur nous.
Épargne notre tête.

MASANIELLO.

Écoutez: à vos coups,
Si j'eusse été vaincu, j'aurais offert la mienne...
Mais vous m'implorez à genoux,
Vous demandez la vie, allons, je vous la donne.
Pontifes, magistrats, princes, relevez-vous!
Masaniello, le pêcheur, vous pardonne.
Laissez-moi.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

MASANIELLO, seul.

N'écoutant que ma juste fureur,
J'aurais peut-être dû les punir de leurs crimes;
Mais ce meurtre sans fruit eût souillé leur vainqueur!
Nos soldats furieux ont fait trop de victimes...
Je ne sais quel dégoût s'empare de mon cœur.
Les lâches! ils dormaient courbés sous leurs entraves;
J'ai dit : Réveillez-vous! je les ai délivrés,
Et de sang aussitôt ils se sont enivrés :
Ma victoire en tyrans a changé ces esclaves!

AIR.

O Dieu! toi qui m'as destiné
A remplir ce sanglant office,
Pour achever le sacrifice;
Grand Dieu! que ne m'as-tu donné
Leur inexorable justice?
N'adouciras-tu point tes arrêts rigoureux?
Ne pourrai-je fléchir ces tigres inflexibles?
Rends-moi, pour t'obéir, rends-moi cruel comme eux,
Dieu puissant! ou rends-les sensiblés!
Et cependant pour eux mon cœur est alarmé.
Le vice-roi, que poursuivait leur rage,
Aux murs de Châteauneuf est encore enfermé.
Il faut par un assaut consommer notre ouvrage.

SCÈNE III.

MASANIELLO, FENELLA, abattue et chancelante.

MASANIELLO.

Que vois-je? Fenella! quelle horrible pâleur!
Nous venons, ô ma sœur! de venger ton outrage.
Qui peut encore exciter ta douleur?

FENELLA. Elle lui peint le désordre de Naples.

MASANIELLO.

J'ai voulu, mais en vain, mettre un terme au carnage.

FENELLA. Elle lui représente, par ses gestes, les horreurs auxquelles la ville est livrée, le pillage, le meurtre, l'incendie.

MASANIELLO.

Oui, des torches en feu dévorant les palais,
Des enfants étouffés sur le sein de leurs mères,
Des frères frappés par leurs frères,
Oui, des forfaits ont puni des forfaits;
Mais, tu le sais, je n'en suis pas coupable.
Viens dans mes bras, dissipe ton effroi.

FENELLA. Elle lui fait entendre qu'elle ne peut résister à la fatigue.

MASANIELLO.

La fatigue t'accable;
Repose en paix, je veillerai sur toi.
Du pauvre seul ami fidèle,
Descends à ma voix qui t'appelle,
Sommeil, descends du haut des cieux!
De son cœur bannis les alarmes;
Qu'un songe heureux sèche les larmes
Qui tombent encore de ses yeux.
(Fenella s'endort sur le lit à gauche.)
Un doux sommeil apaise sa souffrance;
Mais on vient.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, PIÉTRO, PÊCHEURS.

MASANIELLO.

C'est Piétro... que voulez-vous de moi?

PIETRO.

Nos compagnons nous députent vers toi.

MASANIELLO.

Eh bien! que veut mon peuple?

PIÉTRO.

Il demande vengeance.

LE CHŒUR.

A nos serments
L'honneur t'engage;
Plus d'esclavage,
Plus de tyrans!
(Pendant ce chœur, Fenella s'éveille et écoute.)

MASANIELLO.

Calmez-vous, amis : quel délire
A des meurtres nouveaux semble pousser vos bras?

PIÉTRO.

Le fils du vice-roi se dérobe au trépas :
Notre salut commun exige qu'il expire!
Il a près de ces lieux porté ses pas errants.

(Fenella exprime les craintes les plus vives.)

MASANIELLO.

Eh! n'est-ce pas assez de chasser nos tyrans?
Faut-il les immoler?

PIÉTRO.

Oui, nous voulons sa tête!

MASANIELLO.

Ah! que la pitié vous arrête!

PIÉTRO ET LE CHŒUR.

A nos serments, etc.

MASANIELLO.

Silence! écoutez-moi! trop de sang, de carnage,
Ont signalé votre fureur :
Je saurai mettre un terme à cette aveugle rage.

PIÉTRO.

Tu voudrais vainement enchaîner notre ardeur.
Tu nous trahis...

MASANIELLO.

Parlez plus bas... Ma sœur...

(Fenella a pris part à la scène, et au moment où Masaniello parle d'elle, elle affecte de dormir profondément.)

PIÉTRO.

Elle repose.

MASANIELLO.

Elle peut nous entendre.

PIÉTRO.

Eh bien! entrons, suis-nous sans plus attendre.

LE CHŒUR.

A nos serments
L'honneur t'engage;
Plus d'esclavage,
Plus de tyrans!

(Ils entrent dans l'intérieur de la chaumière.)

SCÈNE V.

FENELLA, *seule.* Elle a tout entendu, elle frémit; mille sentiments confus l'agitent; le danger d'Alphonse, le souvenir de sa trahison. On frappe à la porte de la chaumière : Fenella s'effraie, elle hésite; on frappe de nouveau : elle se décide à ouvrir, reconnaît Alphonse et cache sa figure dans ses mains.

SCÈNE VI.

FENELLA, ALPHONSE, ELVIRE, *enveloppée dans un manteau, la tête couverte d'un voile noir.*

ALPHONSE.

Ah! qui que vous soyez, accueillez ma prière,
Et dérobez-nous à la mort.
Ciel! que vois-je? c'est elle! ô justice sévère!
Elle est maîtresse de mon sort.

FENELLA. Elle recule avec effroi, lui fait entendre que jamais un crime ne reste impuni, lui reproche sa trahison.

ALPHONSE.

Oui, j'ai mérité ta colère.
Sois juste, abandonne à leurs bras
Le perfide qui t'a trahie!
Les meurtriers sont sur mes pas.
Venge-toi, tu le peux.

FENELLA. En mettant le doigt sur sa bouche, elle lui fait signe qu'on peut les entendre, et l'entraîne rapidement de l'autre côté du théâtre, en lui montrant la porte par laquelle les pêcheurs viennent de sortir.

ALPHONSE.

Ah! que par mon trépas
Ta vengeance soit assouvie!
Mais le destin d'une autre à mon sort est lié;
Pour une autre que moi j'implore ta pitié!
Prends mes jours, épargne sa vie!

FENELLA. Elle jette un regard sur Elvire, court vers elle, entr'ouvre son manteau, lui arrache le voile qui couvre son visage, s'éloigne d'elle avec colère, et semble dire : Voilà donc celle que tu m'as préférée, et tu veux que je l'épargne!

ELVIRE.

Fenella, sauvez mon époux!

FENELLA. Elle n'est plus maîtresse d'elle-même, et n'écoute que sa jalousie. Elle aurait sauvé Alphonse, mais elle veut perdre sa rivale. Déjà elle a fait un pas vers la porte de la cabane où les pêcheurs sont rassemblés.

ELVIRE, *l'arrêtant par la main.*

Vous, nous trahir! quel transport vous entraîne?

Ne nous repoussez pas, c'est votre souveraine
Qui vous demande asile et tremble devant vous.

FENELLA. Son cœur passe tour à tour de la vengeance à la pitié; elle s'arrête entre Alphonse et Elvire.

ELVIRE.

Arbitre d'une vie
Qui va m'être ravie,
A ma voix qui supplie
Laissez-vous attendrir.

ALPHONSE.

Du sort qui nous opprime
Que je sois seul victime!
Seul j'ai commis le crime
Dont tu veux la punir.

FENELLA. Elle s'est laissée toucher à la voix d'Elvire : et comme frappée de la voir si belle, elle retire brusquement sa main, que la princesse tenait dans les siennes.

ELVIRE.

Dans vos maux, fille infortunée,
Ma bonté fut votre recours;
Et moi, dans la même journée,
Je viens implorer vos secours.
Je pris pitié de vos alarmes
Lorsque je vis couler vos larmes;
Mes larmes coulent devant vous.
Je vous vis, pour fuir votre chaîne,
Tomber aux pieds de votre reine;
Votre reine est à vos genoux!

FENELLA. Elle ne peut vaincre son émotion; elle les repousse encore, mais faiblement, et se détourne pour cacher ses pleurs qu'elle veut étouffer. (Alphonse et Elvire, qui s'aperçoivent de l'impression qu'elle éprouve, se rapprochent d'elle, et redoublent leurs instances avec un accent plus touchant.)

ENSEMBLE.

ALPHONSE.

Du sort qui nous opprime
Que je sois seul victime!
Seul j'ai commis le crime
Dont tu veux la punir!

ELVIRE.

Arbitre d'une vie

Qui va m'être ravie,
A ma voix qui supplie
Laissez-vous attendrir.

FENELLA. Elle ne peut résister à leurs prières; elle fait un violent effort sur elle-même, saisit leurs mains, et jure de les sauver ou de mourir avec eux. (On entend du bruit; Masaniello sort de la porte à droite; Alphonse saisit son épée.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MASANIELLO.

MASANIELLO.

Des étrangers dans ma chaumière!
Que cherchez-vous?

FENELLA. Elle fait signe à son frère qu'ils sont proscrits, qu'ils cherchent un asile, qu'elle leur a promis son appui.

ALPHONSE.

Errants dans l'ombre de la nuit,
Nous n'avons plus d'espoir, le peuple nous poursuit,
Et nous fuyons leur fureur meurtrière.

MASANIELLO.

A cette porte hospitalière
Jamais un malheureux n'a frappé vainement.
Oui, quel que soit le sang dont cette arme est trempée,
Entrez, je vous reçois; et, mieux que votre épée,
L'hospitalité vous défend.

FENELLA. Elle exprime sa joie, et par ses gestes semble dire : Ne craignez rien, vous voilà sauvés; mon frère répond de votre vie.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, PIÉTRO, BORELLA, QUELQUES CONJURÉS.

PIÉTRO.

Par le peuple conduits, marchant d'un pas docile,
Les magistrats napolitains
Viennent déposer dans tes mains
Les clés des portes de la ville.
(Apercevant Alphonse.)
Que vois-je, juste ciel! le fils du vice-roi!

MASANIELLO.

Que me dis-tu, Piétro?

PIÉTRO.

Lui-même est devant toi.

ENSEMBLE.

PIÉTRO.

Du transport qui m'anime
Il sera la victime :
Qu'il craigne mon courroux!
Un hasard favorable
Permet que le coupable
Tombe enfin sous nos coups.

MASANIELLO.

Je sens qu'en sa présence
Les torts de sa naissance
Réveillent mon courroux.
Mais plus fort que la haine,
Le serment qui m'enchaîne
Le dérobe à leurs coups.

ALPHONSE.

Funeste destinée!
Ah! qu'une infortunée
Échappe à leur courroux!
S'ils épargnent sa vie,
Je brave leur furie;
Mon sort me sera doux.

ELVIRE.

J'attends avec constance
L'arrêt de leur vengeance
Qui doit me joindre à vous.
Le péril nous rassemble :
Si nous mourons ensemble,
Mon sort me sera doux.

PIÉTRO ET LE CHŒUR.

Oui, c'est lui que le ciel livre à notre courroux.
Oui, tu nous l'as promis; qu'il tombe sous nos coups.

ALPHONSE, à Piétro.

Farouche meurtrier, je brave ton courroux.
Viens me donner la mort ou tomber sous mes coups.

(Ils lèvent tous sur Alphonse leurs poignards. Fenella se jette entre eux et Alphonse.

FENELLA. Elle court à son frère, et par ses gestes elle lui dit : Il était sans asile, sans défense; il est venu en suppliant vous demander un asile; vous le lui avez accordé, vous l'avez reçu sous votre toit, vous lui avez juré protection, et vous le laisseriez immoler! ces murs seraient teints de son sang!

MASANIELLO, à Fenella.

Sa confiance en moi ne sera pas trompée!
Je me rappelle mon serment ;
(A Alphonse.)
Et mieux que ton épée,
L'hospitalité te défend.
Qu'on respecte ses jours!

PIÉTRO ET LE CHOEUR.

Nous avons ton serment,
Et sa vie est à nous.

MASANIELLO.

D'où vous vient tant d'audace?
Qu'on se taise!

PIÉTRO ET LE CHOEUR.

Tyran, crains mon juste transport!

MASANIELLO.

Je suis tyran pour faire grâce
Comme toi pour donner la mort.
(A Elvire et à Alphonse.)
Partez, ne craignez rien.
(A Borella.)
Monte sur ma nacelle;
Aux murs de Châteauneuf, conduis-les, sois fidèle;
Cours, Borella, tu réponds de leur sort.

PIÉTRO ET LE CHOEUR.

Tyran, crains mon juste transport!

MASANIELLO, saisissant une hache.

Pour marcher sur leur trace,
Si de franchir le seuil l'un de vous a l'audace
Il tombe sous ce bras vengeur.

PIÉTRO ET LE CHOEUR, à voix basse.

N'avons-nous fait que changer d'oppresseur?

(Tous ouvrant un passage à Alphonse et à Elvire, qui s'éloignent en regardant Fenella.)

SCÈNE IX.

Le fond de la cabane, qui était fermé par une voile de navire, se relève en ce moment. On aperçoit les principaux habitants de la ville apportant à Masaniello les clés de Naples. Le cortége porte des palmes et des couronnes.

FENELLA, MASANIELLO, PIÉTRO.

ENSEMBLE.

NAPOLITAINS, NAPOLITAINES, PÊCHEURS.

Honneur, honneur et gloire !
Célébrons ce héros !
On lui doit la victoire,
La paix et le repos.

PIÉTRO ET LES CONJURÉS.

De le frapper j'aurai la gloire :
Il ne mérite plus de marcher dans nos rangs ;
Du haut de son char de victoire
Qu'il tombe comme nos tyrans !

(On présente à Masaniello les clés de la ville, on le revêt d'un manteau magnifique, et on lui amène un cheval sur lequel on l'invite à monter.)

MASANIELLO.

Adieu donc, ma chaumière! adieu, séjour tranquille !
Je t'abandonne pour jamais.
Bonheur que j'ai goûté dans ce modeste asile!
Me suivras-tu dans un palais?

ENSEMBLE.

NAPOLITAINS.

Honneur, honneur et gloire!
Célébrons ce héros!
On lui doit la victoire,
La paix et le repos.

PIÉTRO ET LES CONJURÉS.

De le frapper j'aurai la gloire :
Il ne mérite plus de marcher dans nos rangs;
Au milieu des chants de victoire
Qu'il tombe comme nos tyrans!

(Masaniello est monté sur son cheval au milieu du peuple qui se presse autour de lui, et environné de danses. Pendant ce temps, Piétro et les conjurés le menacent de leurs poignards. Fenella, qui est près de Piétro, l'examine avec crainte, et pendant que le cortége s'empresse autour de son frère, ses regards s'élèvent vers le ciel, et semblent prier pour lui.)

ACTE V.

Le vestibule du palais du vice-roi; à gauche un large escalier en pierre conduisant à une terrasse. Au fond, dans le lointain, le sommet du Vésuve.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

PIÉTRO, PÊCHEURS, JEUNES FILLES DU PEUPLE.

(Ils sortent de l'appartement à gauche qui est celui du festin. C'est la fin d'une orgie : ils tiennent à la main des coupes, des vases remplis de vin; d'autres tiennent des guitares.)

COUPLETS.

PIÉTRO, une guitare à la main.

PREMIER COUPLET.

Voyez du haut de ces rivages
Ce frêle esquif voguer sur la mer en fureur!
Les vents, les flots et les orages
Menacent d'engloutir le malheureux pêcheur.
Mais la madone sainte a guidé l'équipage :
Par elle protégés nous revoyons le bord.
Plus de crainte, plus d'orage!
Notre barque a touché le port.

LE CHŒUR.

Buvons! la barque est dans le port.

UN PÊCHEUR, bas à Piétro.

De ce nouveau tyran as-tu brisé les chaînes?

PIÉTRO, de même.

Oui, j'ai de notre chef puni la trahison.
(Montrant à gauche la salle du festin.)
Et par mes soins, un rapide poison
Déjà circule dans ses veines.

DEUXIÈME COUPLET.

Parfois, le soir sur cette plage,
Des pirates cruels, la terreur de ces mers,
Ivres de sang et de pillage,
Attendent le pêcheur pour lui donner des fers.
Mais la madone sainte a guidé l'équipage :
Par elle protégés nous revoyons le bord.
Plus de crainte, plus d'orage!
Notre barque a touché le port.

LE CHŒUR.

Buvons! la barque est dans le port.

PIÉTRO.

On vient, silence, amis!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BORELLA, sortant de l'appartement à gauche.

PIÉTRO.

Quelle frayeur t'agite,
Borella?

BORELLA.

Compagnons, armez-vous, ou tremblez!
De nombreux bataillons qu'Alphonse a rassemblés
Marchent vers ce palais; ils s'avancent...

PIÉTRO.

O rage!

BORELLA.

Le ciel même paraît combattre contre nous.
De quelque grand malheur trop sinistre présage,
Les sourds mugissements du Vésuve en courroux
De ce peuple crédule ont glacé le courage.

LE CHŒUR DES PÊCHEURS.

D'un juste châtiment qui peut nous préserver?

LE CHŒUR DE FEMMES.

Masaniello peut seul arrêter leur furie.

LE CHŒUR DES HOMMES.

Masaniello peut encor nous sauver.

BORELLA, montrant la porte à gauche.

N'y comptez plus!

LE CHŒUR.

O ciel! il a perdu la vie!

BORELLA.

Non, il respire encor; mais, sourd à nos accents,
Je ne sais quel délire a maîtrisé ses sens.

PIÉTRO.

C'est Dieu qui l'a frappé.

BORELLA.

Tantôt sombre et farouche,
Il se croit entouré de mourants et de morts;
Tantôt, le sourire à la bouche,

Il chante et croit guider la barque sur nos bords.

LE CHOEUR.

Misérable Piétro, tu mourras s'il expire!

PIÉTRO.

Non, sa raison sur lui reprendra son empire.
Il vient! il vient!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MASANIELLO. Le désordre de ses vêtements annonce le trouble de ses esprits.

MASANIELLO.

Courons, punissons nos bourreaux!
Voilà le sang qu'il faut répandre!
Réduisons leurs palais en cendre;
Courons! des armes, des flambeaux!

PIÉTRO.

Reviens à toi!

MASANIELLO, lui prenant la main.

Parle bas, pêcheur, parle bas:
Jette tes filets en silence.

LE CHOEUR.

Viens, marchons, guide nos pas.

MASANIELLO.

La proie au-devant d'eux s'élance.
Parle bas, pêcheur, parle bas:
Le roi des mers ne t'échappera pas.

PIÉTRO.

Sais-tu quel péril nous menace?
Voici nos ennemis, mais guide notre audace,
Sois notre chef! Parais, ils fuiront devant toi.
Partons!

MASANIELLO.

Oui, oui, partons!

PIÉTRO ET LE CHOEUR.

C'est l'honneur qui t'appelle.

MASANIELLO, d'un air riant.

Partons, la matinée est belle;
Venez, amis, venez avec moi!..

(En ce moment le ciel s'obscurcit, et le Vésuve, qu'on aperçoit de loin, commence à jeter quelques flammes.)

Chantons gaîment la barcarolle,

Charmons ainsi nos courts loisirs.

LE CHŒUR.

Mortels délais! vains souvenirs!

MASANIELLO.

L'amour s'enfuit, le temps s'envole.

LE CHŒUR.

Si vous tardez, on nous immole!

MASANIELLO.

Le temps emporte nos plaisirs
Comme les flots notre gondole.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, FENELLA.

FENELLA. Elle court à Masaniello. Elle lui explique que les soldats du vice-roi s'avancent en bon ordre, enseignes déployées, et que les tambours battent aux champs. Devant eux les lazzaroni se sont enfuis effrayés; les uns ont jeté leurs armes; les autres, à genoux, ont demandé la vie. Elle entraîne Masaniello vers la fenêtre du palais... Les voilà, ils avancent; ils ont juré qu'aucun de vous n'échapperait.

PIÉTRO, à Masaniello.

Tu le vois, leur fureur nous dévoue au trépas.

MASANIELLO, revenant un peu à lui, et serrant Fenella contre son cœur.

Ma Fenella! ma sœur! qui cause tes alarmes?

PIÉTRO.

Nos tyrans!.. que ce mot te rappelle aux combats?

MASANIELLO.

Qu'entends-je?

PIÉTRO.

Ce sont eux.

MASANIELLO.

Eh! qui donc?

PIÉTRO.

Leurs soldats!

LE CHŒUR.

Nos tyrans!

MASANIELLO.

Se peut-il?

LE CHŒUR.

Oui, nos tyrans!

MASANIELLO, revenant à lui.

Mes armes!

LE CHŒUR, l'entraînant.

Victoire ! il va guider nos pas ;
Plus de discordes, plus d'alarmes !
Victoire ! il va guider nos pas !

(Ils sortent tous l'épée à la main en entraînant Masaniello, qui recommande à Borella de rester près de sa sœur et de veiller sur elle).

SCÈNE V.

FENELLA, seule. Quelque temps elle suit son frère des yeux. Elle revient sur le bord du théâtre, et prie pour que le ciel le protége. C'est tout ce qu'elle demande, car pour elle il n'y a plus d'espoir de bonheur... Elle regarde encore cette écharpe qu'Alphonse lui a donnée; elle veut s'en détacher; elle ne peut s'y résoudre : elle la regarde, la couvre de baisers ; elle entend marcher et la cache... C'est Elvire, c'est sa rivale qui entre pâle et en désordre; Fenella court à elle : Comment vous trouvez-vous seule en ces lieux? d'où venez-vous ?

SCÈNE VI.

FENELLA, ELVIRE, BORELLA.

ELVIRE.

N'approchez pas ! le meurtre et l'incendie
Dévastent ce palais ; venez, fuyons ces lieux.

FENELLA. Elle n'a rien à craindre; elle peut rester.

ELVIRE.

Entendez-vous les cris dont ils frappent les cieux?
Je vois le fer sanglant qui menaçait ma vie.
J'allais périr !.. un mortel généreux,
Votre frère lui-même a trompé leur furie.

BORELLA.

Masaniello ! grands dieux !
Il a donc triomphé? Le destin se prononce !
Écoutez... il revient... qu'ai-je vu? c'est Alphonse !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ALPHONSE, SUITE.

FENELLA. Elle court à lui, et lui demande où est Masaniello.

ALPHONSE.

Votre frère !.. ô douleur ! ô regrets éternels !
Il combattait encore... Hélas ! à ces cruels
Il voulut épargner un crime,

Prêt à périr, Elvire embrassait ses genoux...
Il a sauvé ses jours, et le peuple en courroux...

BORELLA.

Il en était l'idole.

ALPHONSE.

Il en est la victime.

(Fenella qui écoutait ce récit en tremblant, tombe à moitié évanouie entre les bras de Borella, qui la soutient.)

Et je n'ai pu le secourir!
Je l'ai vengé du moins : nos bataillons fidèles
Ont au loin dispersé ces hordes de rebelles.
Masaniello n'est plus... ils ne savent que fuir.

FENELLA. Elle sort peu à peu de son évanouissement. Elle aperçoit Alphonse auprès d'Elvire; elle se relève, jette sur Alphonse un dernier regard de regret et de tendresse; elle unit sa main à celle d'Elvire, et s'élance vers l'escalier qui est au fond du théâtre. Surpris de ce brusque départ, Alphonse et Elvire se retournent pour lui adresser un nouvel adieu. En ce moment le Vésuve commence à jeter des tourbillons de flamme et de fumée, et Fenella, parvenue au haut de la terrasse, contemple cet effrayant spectacle. Elle s'arrête, et détache son écharpe, la jette du côté d'Alphonse, lève les yeux au ciel et se précipite dans l'abîme.

(Alphonse et Elvire poussent un cri d'effroi. Mais, au même instant, le Vésuve mugit avec plus de fureur; du cratère du volcan la lave enflammée se précipite. Le peuple épouvanté se prosterne).

LE CHŒUR.

Grâce pour notre crime!
Grand Dieu! protége-nous!
Et que cette victime
Suffise à ton courroux!

FIN DE LA MUETTE DE PORTICI.

LE COMTE ORY

OPÉRA EN DEUX ACTES

En société avec M. Delestre-Poirson

MUSIQUE DE M. ROSSINI

Académie royale de Musique. — 20 août 1828.

PERSONNAGES

LE COMTE ORY, seigneur châtelain.
LE GOUVERNEUR DU COMTE ORY.
ISOLIER, page du comte Ory.
RAIMBAUD, chevalier, compagnon de folies du comte Ory.
CHEVALIERS, amis du comte Ory.
LA COMTESSE DE FORMOUTIERS.
RAGONDE, tourière du château de Formoutiers.
ALICE, jeune paysanne.
CHEVALIERS CROISÉS.
CHEVALIERS de la suite du comte Ory.
ÉCUYERS.
PAYSANS, PAYSANNES.
DAMES D'HONNEUR de la comtesse.

La scène se passe à Formoutiers, en Touraine.

ACTE PREMIER.

Un paysage. Dans le fond, à gauche du spectateur, le château de Formoutiers, dont le pont-levis est praticable. A droite, bosquets à travers lesquels on aperçoit l'entrée d'un ermitage.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAIMBAUD, ALICE, PAYSANS ET PAYSANNES, occupés à dresser un berceau de feuillage et de fleurs.

RAIMBAUD.

Allons, allons, allons vite !
Songez que le bon ermite
Va paraître dans ces lieux.
Qu'en rentrant à l'ermitage,
Il reçoive à son passage
Nos offrandes et nos vœux.

PAYSANS.

Aurait-il par sa science

Le savoir et l'opulence?

JEUNES FILLES.

Aurons-nous par sa science
Les maris
Qu'il nous a promis?

RAIMBAUD, cachant sous son manteau son habit de chevallier.

Vous aurez tout, croyez en ma prudence;
Car j'ai l'honneur de le servir.
Vous riez... Lorsqu'ici l'on rit de ma puissance,
C'est le ciel que l'on offense.
Hâtez-vous de m'obéir.
(D'un air d'impatience.)
Placez aussi sur cette table
Quelques flacons de vin vieux.
Il aime assez le vin vieux,
Car c'est un présent des cieux.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DAME RAGONDE.

DAME RAGONDE, sortant du château, à gauche.

Quand votre dame et maîtresse,
Quand madame la comtesse
Est, hélas! dans la tristesse,
Pourquoi ces chants d'allégresse?..
Pleins d'amour pour leur maîtresse,
De bons et fidèles vassaux
Doivent souffrir de tous ses maux.
Elle veut au bon ermite
Dans ce jour rendre visite,
Pour que du mal qui l'agite
Il puisse la délivrer.

ALICE.

Le ciel vient de l'inspirer.

DAME RAGONDE.

Vous croyez que sa science
Peut nous rendre l'espérance?

RAIMBAUD.

Rien n'égale sa puissance:
Mainte veuve, grâce à lui,
A retrouvé son mari.

DAME RAGONDE.

Oh! je veux aussi l'entendre.
Près de lui je veux me rendre,
S'il est vrai qu'un cœur trop tendre
Par lui
Puisse être guéri.

RAIMBAUD.

Silence... Le voici!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE ORY, déguisé en ermite avec une longue barbe.

AIR.

Que les destins prospères
Accueillent vos prières!
La paix du ciel, mes frères,
Soit toujours avec vous!
Veuves ou demoiselles,
Dans vos peines cruelles,
Venez à moi, mes belles,
Obliger est si doux!
Je raccommode les familles,
Et même aux jeunes filles
Je donne des époux.
Que les destins prospères
Accueillent vos prières!
La paix du ciel, mes frères,
Soit toujours avec vous!

DAME RAGONDE.

Je viens vers vous!

LE COMTE ORY, la regardant.

Parlez, dame... trop respectable.

DAME RAGONDE.

Tandis que nos maris, dont l'absence m'accable,
Dans les champs musulmans moissonnent des lauriers,
Leurs fidèles moitiés, quoiqu'à la fleur de l'âge,
Ont juré comme moi de passer leur veuvage
Dans le château de Formoutiers.

LE COMTE, à part.

Où tant d'attraits sont prisonniers.

(Haut.)

C'est le château de la belle comtesse.

DAME RAGONDE.

Dont le frère aux combats a suivi nos guerriers.
Et cette noble châtelaine,
Sur un mal inconnu, qui cause notre peine,
Veut aujourd'hui vous consulter.

LE COMTE, à part.

(Haut.)

Ah! quel bonheur! Près de moi qu'elle vienne,
Mon devoir est de l'assister.

(Se retournant vers les paysans.)

Vous aussi, mes enfants... De moi pour qu'on obtienne,
On n'a qu'à demander... Parlez;
Tous vos souhaits seront comblés.

CHOEUR, se pressant autour du comte.

Ah! quel saint personnage!
C'est le bienfaiteur du village.

DAME RAGONDE.

De grâce, parlons tous
L'un après l'autre.

LE COMTE.

Quel désir est le vôtre?
Que me demandez-vous.

LE CHOEUR.

Parlons l'un après l'autre.
Silence! taisez-vous.

UN PAYSAN.

Moi je réclame
Pour que ma femme
Dans mon ménage
Soit toujours sage.

LE COMTE.

C'est bien, c'est bien.

ALICE.

J'ai tant d'envie
Qu'on me marie
Au beau Julien!

LE COMTE.

C'est bien, c'est bien.

DAME RAGONDE.

Moi je demande
Faveur bien grande,
Qu'aujourd'hui même
L'époux que j'aime
Ici revienne
Finir ma peine;
Que je l'obtienne,
C'est mon seul bien.

LE COMTE, à part.

Qu'un bon ermite
Qu'on sollicite,
Qu'un bon ermite
A de mérite!

(Se retournant vers les jeunes filles.)

Jeune fillette,
Et bachelette,
Dans ma retraite
Venez me voir.

RAIMBAUD.

Vous l'entendez, il faut le suivre à l'ermitage.
Rendez hommage
A son pouvoir.

TOUS, entourant le comte.

Moi, moi, moi, bon ermite,
Je sollicite
Faveur bien grande,
Et je demande
De la tendresse,
De la jeunesse,
De la richesse :
Exaucez-nous.
Tout le village
Vous rend hommage...
A l'ermitage
Nous irons tous.

(Le comte remonte à son ermitage, suivi de toutes les filles. Dame Ragonde rentre au château. Les paysans sortent par le fond.)

SCÈNE IV.

ISOLIER, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Je ne puis plus longtemps voyager de la sorte.

ISOLIER.

Eh bien! reposons-nous sous ces ombrages frais.

LE GOUVERNEUR.

Pourquoi m'avoir forcé de quitter notre escorte
Et m'amener ici?

ISOLIER, *à part, regardant à gauche.*

J'avais bien mes projets...
Voilà donc le château de ma belle cousine!
Si je pouvais l'entrevoir... Quel bonheur!
Mais, loin de partager l'ardeur qui me domine,
Elle ferme à l'amour son castel et son cœur.

(*Au gouverneur qui s'est assis.*)

Eh! monsieur le gouverneur,
Reprenez-vous un peu courage?

LE GOUVERNEUR.

Maudit emploi! maudit message!
Monseigneur notre prince, auquel je suis soumis,
M'ordonne de chercher le comte Ory, son fils,
Ce démon incarné, mon élève et mon maître,
Qui, sans mon ordre, de la cour
S'est avisé de disparaître.

ISOLIER, *à part.*

Pour jouer quelque nouveau tour.

LE GOUVERNEUR.

On le disait caché dans ce séjour.
Comment l'y découvrir?... Comment le reconnaître?

ISOLIER.

Vous devez tout savoir... D'être son gouverneur
N'avez-vous pas l'honneur?

LE GOUVERNEUR.

Oui! quel honneur!

AIR.

Veiller sans cesse,
Trembler toujours
Pour son altesse

Et pour ses jours...
Du gouverneur
D'un grand seigneur,
Tel est le profit et l'honneur.
Quel honneur d'être gouverneur!
A la guerre comme à la chasse,
Si quelque péril le menace,
Il faut partout suivre ses pas.
Dût-il me mener au trépas!
Veiller sans cesse,
Trembler toujours, etc., etc., etc.
Et s'il est épris d'une belle,
Il me faut courir après elle;
Tout en lui faisant des sermons
Sur le danger des passions.
Veiller sans cesse,
Courir toujours,
Pour son altesse
Ou ses amours :
Du gouverneur,
D'un grand seigneur.
Tel est le profit et l'honneur.
Quel honneur d'être gouverneur!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; PAYSANS, PAYSANNES, sortant de l'ermitage

CHOEUR.

O bon ermite!
Vous, notre appui,
Vous, notre ami,
Merci vous dì.
O bon ermite!
Je veux partout faire savoir
Son grand mérite
Et son pouvoir.
Jeune fillette
A, grâce à lui,
Fortune faite,
Et bon mari.

O saint prophète,
Soyez béni!
Oui,
Puissant prophète,
Soyez béni!

LE GOUVERNEUR, à part, regardant les jeunes filles.

Je vois paraître
Minois joli;
Ah! mon cher maître
Doit être
Près d'ici.

CHOEUR des jeunes filles, l'apercevant.

Un étranger! Qui peut-il être?
Un beau seigneur.
Pour le village, ah! quel honneur!

LE GOUVERNEUR, à part.

Ce respectable et bon ermite,
Dont chacun vante le mérite,
Malgré moi dans mon âme excite
Un soupçon qui m'effraie ici.
Lui qu'on adore,
Lui qu'on implore,
Serait-ce encore
Le comte Ory?
Depuis quand cet ermite est-il dans le village?

ALICE.

Depuis huit jours, pas davantage.

LE GOUVERNEUR.

O ciel! en voilà tout autant
Qu'il est parti.
(Retenant Alice, qui reste la dernière.)
Ma belle enfant,
Où pourrais-je le voir?

ALICE.

Ici même... à l'instant
Il va venir... madame la comtesse
A désiré le consulter.

ISOLIER.

Vraiment.

ALICE.

ır un mal inconnu qui l'accable et l'oppresse.

LE GOUVERNEUR ET ISOLIER.

Merci, merci, ma belle enfant.

LE GOUVERNEUR.

Il doit donc venir dans l'instant!

ISOLIER.

Elle va venir dans l'instant!

LE GOUVERNEUR, à part

Cette belle comtesse au regard séduisant!
Ceci me semble encore une preuve plus forte.
(A Isolier.)
Attendez-moi... Je vais retrouver notre escorte.
(A part.)
Puis ensemble nous reviendrons,
Pour confirmer, ou bien dissiper mes soupçons.

SCÈNE VI.

ISOLIER, seul, regardant du côté du château.

Je vais revoir la beauté qui m'est chère...
Mais comment désarmer cette vertu si fière?
Comment, en ma faveur, la toucher aujourd'hui?
Si cet ermite, ce bon père,
Voulait m'aider... Oh! non... ce serait trop hardi...
Allons, ne suis-je pas page du comte Ory!

SCÈNE VII.

ISOLIER, LE COMTE ORY, en ermite.

ISOLIER.

Salut, ô vénérable ermite!

LE COMTE, à part, avec un geste de surprise.

C'est mon page! sachons le dessein qu'il médite.
(Haut.)
Qui vers moi vous amène, ô charmant Isolier?

ISOLIER, à part.

Il me connaît!

LE COMTE.

Tel est l'effet de ma science.

ISOLIER.

Un aussi grand savoir ne peut trop se payer,
(Lui donnant une bourse.)
Et cette offrande est bien faible, je pense.

LE COMTE, prenant la bourse.

N'importe... à moi vous pouvez vous fier :
Parlez, parlez, beau page.

DUO.

ISOLIER.

Une dame du haut parage
Tient mon cœur en un doux servage,
Et je brûle pour ses attraits.

LE COMTE.

'e n'y vois point de mal... après?

ISOLIER.

Je croyais avoir su lui plaire ;
Et pourtant son cœur trop sévère
S'oppose à mes tendres souhaits.

LE COMTE.

Je n'y vois pas de mal... après?

ISOLIER.

Et jusqu'au retour de son frère,
Qui des croisés suit la bannière,
Aucun amant, aucun mortel
Ne peut entrer dans ce castel.

LE COMTE, à part.

Celui de la comtesse... ô ciel!

ISOLIER.

Pour y pénétrer, comment faire?
J'avais bien un moyen fort beau ;
Mais je le crois trop téméraire.

LE COMTE.

Parlez... parlez... beau jouvenceau.

ISOLIER.

Je voulais, d'une pèlerine
Prenant la cape et le manteau,
M'introduire dans ce château.

LE COMTE.

Bien! bien... le moyen est nouveau.
(A part.)
On peut s'en servir, j'imagine.
(Au page.)
Noble page du comte Ory,
Serez un jour digne de lui!

ENSEMBLE.

LE COMTE, à part.

Voyez donc, voyez donc le traître ?
Oser jouter contre son maître !
Mais je le tiens, et l'on verra
Qui de nous deux l'emportera.

ISOLIER, à part.

A l'espoir je me sens renaître :
Ce moyen est un coup de maître...
Oui, je le tiens, et vois déjà
Que son pouvoir me servira.

ISOLIER.

Mais d'abord ce projet réclame
Vos soins pour être exécuté.

LE COMTE.

Comment?

ISOLIER.

Par cette noble dame
Vous allez être consulté.

LE COMTE, à part.

C'est qu'il sait tout, en vérité.

ISOLIER.

Dites-lui que l'indifférence
Cause, hélas! son tourment fatal.

LE COMTE.

J'entends ! j'entends... ce n'est pas mal.

ISOLIER.

Et pour guérir à l'instant même,
Dites-lui... qu'il faut qu'elle m'aime.

LE COMTE.

J'entends! j'entends... ce n'est pas mal.
Je lui dirai qu'il faut qu'elle aime...
(A part.)
Mais un autre que mon rival...

ISOLIER.

Dites-lui bien qu'il faut qu'elle aime.

LE COMTE.

Noble page du comte Ory,
Serez un jour digne de lui!

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Voyez donc, voyez donc le traître ?
Oser jouter contre son maître!
Mais je le tiens, et l'on verra
Qui de nous deux l'emportera.

ISOLIER.

A l'espoir je me sens renaître :
Ce moyen est un coup de maître...
Oui, je le tiens, et vois déjà
Que son pouvoir me servira.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; LA COMTESSE, DAME RAGONDE, TOUTES LES FEMMES, sortant du château; dans le fond, PAYSANS ET PAYSANNES, VASSAUX de la comtesse, marche, etc.

LA COMTESSE, apercevant Isolier.

Isolier dans ces lieux !

ISOLIER.

Sur le mal qui m'agite
Je venais consulter aussi le bon ermite.

LE COMTE.

Je dois à tous les malheureux
Mes conseils et mes vœux.

LA COMTESSE, s'approchant du comte Ory.

Une lente souffrance
Me consume en silence;
Et ma seule espérance
Est la tombe où j'avance
Sans peine et sans plaisir;
Et de mon âme émue
Je voudrais et ne puis bannir
Cette langueur qui me tue.
O peine horrible!
Vous que l'on dit sensible,
Daignez, s'il est possible,
Guérir le mal terrible
Dont je me sens mourir!

ISOLIER ET LE CHŒUR.

Ah! par votre science

Dissipez sa douleur.

LA COMTESSE.

Faut-il mourir de ma souffrance?

LE CHŒUR.

Ah! que votre puissance
Lui rende le bonheur.

ISOLIER, à part, au comte.

Vous avez entendu sa touchante prière!
Voici le vrai moment, parlez pour moi, bon père!

LE COMTE, à la comtesse.

Je puis guérir vos maux,
Si vous croyez à ma science :
Ils viennent de l'indifférence
Qui laisse votre cœur dans un fatal repos.
Et pour renaître à l'existence,
Il faut aimer, former de nouveaux nœuds.

LA COMTESSE.

Hélas! je ne le peux.
Naguère encor d'un éternel veuvage
Mon cœur fit le serment.

LE COMTE.

Le ciel vous en dégage.
Il ordonne que de vos jours
La flamme se ranime au flambeau des amours.

LA COMTESSE.

Surprise extrême!
Le ciel lui-même
Vient par sa voix me ranimer!
(A part.)
Toi, pour qui je soupire,
Toi, cause d'un martyre
Que je n'osais exprimer,
Isolier, je puis donc t'aimer!
Je puis t'aimer et te le dire!
Ah! bon ermite, que mon cœur
Vous doit de reconnaissance!
Par vos talents, votre science
Vous m'avez rendu le bonheur.

ISOLIER ET LE CHŒUR, à part.

Oui, sa douce parole
Semble la ranimer;

Le mal qui la désole
Commence à se calmer.

LE CHŒUR.

Les belles affligées
Par lui sont protégées...
Par lui, par ses discours,
Les belles affligées
Se consolent toujours.

ISOLIER, bas, au comte.

C'est bien... je suis content.

LE COMTE.

Encore un mot, de grâce.

(A demi voix.)

D'un grand péril qui vous menace
Je dois vous avertir !.. il faut vous défier...

LA COMTESSE.

De qui?

LE COMTE, à voix basse.

De ce jeune Isolier.

LA COMTESSE.

O ciel!

LE COMTE, de même.

Songez qu'il est le page
De ce terrible comte Ory.
Dont les galants exploits... Mais ici... devant lui,
Je n'oserais en dire davantage.
Entrons dans ce castel.

LA COMTESSE.

Mon cœur en a frémi!

(Au comte.)

Venez, ô mon sauveur!... ô mon unique appui!

(Elle prend le comte par la main, et va l'entraîner dans le château. Toutes les dames les suivent. Le comte Ory a déjà mis le pied sur le pont-levis, et, en raillant Isolier, fait un geste de joie. En ce moment entre le gouverneur, suivi de tous les chevaliers de son escorte.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LE GOUVERNEUR, CHEVALIERS, etc.

LES CHEVALIERS ET LE GOUVERNEUR.

Nous saurons bien le reconnaître.
Avançons...

(Apercevant Raimbaud qui est en paysan.)

Qu'ai-je vu!... c'est Raimbaud,

Le confident, l'ami de notre maître!

RAIMBAUD.

Taisez-vous donc, ne dites mot.

LE GOUVERNEUR.

Plus de doute, plus de mystère,
(Montrant l'ermite.)
C'est Monseigneur! c'est lui!

LE COMTE, à voix basse.

Misérable! crains ma colère.

TOUS LES CHEVALIERS, s'inclinant.

C'est le comte Ory!

TOUTES LES FEMMES, s'éloignant avec effroi, et se réfugiant dans un coin.

Le comte Ory!

LES PAYSANS, s'avançant avec indignation.

Le comte Ory!

LE COMTE.

Eh bien! oui... le voici.

QUATUOR DICESIMO.

Ciel! ô terreur! ô trouble extrême!
Quel indigne stratagème!
Mon cœur
En frémit d'horreur.

LE COMTE, bas, à Raimbaud.

O dépit extrême!
Lorsque j'étais sûr du succès,
C'est notre gouverneur lui-même
Qui vient déjouer mes projets.

LE GOUVERNEUR.

Pour vous, et de la part d'un père qui vous aime,
J'apporte cet écrit qu'il remit à ma foi.
Lisez.

LE COMTE.

Eh! lis toi-même;
D'un chevalier est-ce l'emploi?

LE GOUVERNEUR, lisant.

« La croisade est finie,
« Et dans notre patrie
« Tous nos preux chevaliers vont bientôt revenir. »

TOUTES LES FEMMES, avec joie.

La croisade est finie,
Et dans notre patrie

Tous nos maris vont enfin revenir.

LE GOUVERNEUR, lisant.

« Mon fils, pour mieux fêter des guerriers que j'honore,
« Je veux qu'auprès de moi vous brilliez à ma cour...
« Mais venez... hâtez-vous; car la deuxième aurore
« Peut-être dans ces lieux les verra de retour. »

ENSEMBLE.

CHŒUR DE FEMMES.

Quoi! demain?... ô bonheur extrême!
Mos maris vont revenir!

LE COMTE.

Quoi! demain?... ô dépit extrême!
Leurs maris vont revenir!

RAIMBAUD, bas.

Oui, Monseigneur, il faut partir;
A votre père il faut obéir.

LE COMTE.

Il n'est pas temps... un dernier stratagème
Peut encor nous servir.

DAME RAGONDE ET LES FEMMES, au comte Ory.

Adieu vous dis, ô noble comte,
Soyez plus heureux désormais.

LE COMTE, à part.

Sachons venger ma honte
Par de nouveaux succès.
(Bas, à Raimbaud.)
Un jour encor nous reste,
Sachons en profiter.

RAIMBAUD, bas.

Quoi! ce retour funeste...

LE COMTE.

Ne saurait m'arrêter.

ENSEMBLE.

LE COMTE ET SES COMPAGNONS.

Beauté qui ris de ma souffranco,
Bientôt nous nous reverrons;
Je veux qu'une douce vengeance
Vienne réparer mes affronts.

LA COMTESSE ET SES FEMMES.

Mon cœur renaît à l'espérance.
Le ciel que nous implorons,

Saurait encor, dans sa clémence,
Nous soustraire à d'autres affronts.

ISOLIER, montrant le comte Ory.

Observons tout avec prudence;
Suivons ses pas et voyons
Si par quelque autre extravagance
Il songe à venger ses affronts.

ACTE DEUXIÈME.

La chambre à coucher de la comtesse. Deux portes latérales; porte au fond. A gauche, un lit de repos, et une table sur laquelle brûle une lampe. A droite, une croisée au premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, DAME RAGONDE, DAMES de la suite de la comtesse groupées différemment et occupées à des ouvrages de femmes.

LE CHŒUR.

Dans ce séjour calme et tranquille
S'écoulent nos jours innocents;
Et nous bravons dans cet asile
Les entreprises des méchants.

LA COMTESSE, assise et brodant une écharpe.

Je tremble encore quand j'y pense;
Quel homme que ce comte Ory!
De la vertu, de l'innocence
C'est le plus cruel ennemi.

DAME RAGONDE.

C'est le nôtre... Dieu! quelle audace!
D'un saint homme prendre la place!
Et me promettre mon mari!

LA COMTESSE.

Par bonheur nous pouvons sans crainte
Le défier dans cette enceinte,
Qui nous protége contre lui.

ENSEMBLE.

Dans ce séjour calme et tranquille
S'écoulent nos jours innocents;
Et nous bravons dans cet asile
Les entreprises des méchants.

(L'orage qui a commencé à gronder pendant la reprise du chœur précédent se fait entendre en ce moment avec plus de force.)

TOUTES, effrayées.

Écoutez!... le ciel gronde.

LA COMTESSE.

Oui, la grêle et la pluie
Ébranlent les vitraux de ce noble castel.

DAME RAGONDE.

Nous sommes à l'abri!... que je rends grâce au ciel!

LA COMTESSE.

Et moi, lorsque l'orage éclate avec furie,
Au fond du cœur combien je plains
Le sort des pauvres pèlerins!

(En ce moment on entend au dehors, au-dessous de la croisée à droite :)

Noble châtelaine,
Voyez notre peine;
Et dans ce domaine,
Dame de beauté,
Pour fuir la disgrâce
Dont on nous menace,
Donnez-nous, par grâce,
L'hospitalité.

LA COMTESSE.

Voyez qui ce peut être, et qui frappe à cette heure.
Jamais le malheureux qui vient nous supplier
N'a de cette antique demeure
Imploré vainement le toit hospitalier.

(Dame Ragonde sort.

(La comtesse et les autres dames chantent le chœur suivant; et en même temps on reprend en dehors celui qu'on a déjà entendu. L'orage redouble.)

ENSEMBLE.

LES FEMMES.

Grand Dieu! dans ta bonté suprême,
Apaise cet orage affreux!
En ce moment l'époux que j'aime
Est peut-être aussi malheureux.

LA COMTESSE.

Grand Dieu! dans ta bonté suprême,
Apaise cet orage affreux!
En ce moment celui que j'aime
Est peut-être aussi malheureux.

LE CHOEUR DES CHEVALIERS.

Noble châtelaine,
Voyez notre peine;
Et dans ce domaine,

Dame de beauté,
Pour fuir la disgrâce
Dont on nous menace,
Donnez-nous, par grâce
L'hospitalité.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DAME RAGONDE.

DAME RAGONDE, d'un air agité.

Quand tomberont sur lui les vengeances divines?
Quelle horreur!

TOUTES.

Qu'avez-vous?

DAME RAGONDE.

Dieu! quel crime inouï!

LA COMTESSE.

Mais qu'est-ce donc?

DAME RAGONDE.

Encore un trait du comte Ory.
De malheureuses pèlerines
Qui, fuyant sa poursuite, et cherchant un abri,
Pour la nuit demandent un asile.

LA COMTESSE.

Que nos secours leur soient offerts!

DAME RAGONDE.

J'ai prévenu vos vœux! ce soin m'était facile.
On aime à compatir aux maux qu'on a soufferts...

LA COMTESSE.

Ces dames sont-elles nombreuses?

DAME RAGONDE.

Quatorze.

LA COMTESSE.

C'est beaucoup!

DAME RAGONDE.

Mais quel air! quel maintien!

LA COMTESSE.

Leur âge?

DAME RAGONDE.

Quarante ans.

LA COMTESSE.

Leurs figures?

DAME RAGONDE.

Affreuses!

Ce comte Ory n'a peur de rien.
Je les ai fait entrer au parloir en silence.
Elles tremblaient encor de froid et de frayeur.
L'une d'elles pourtant, dans sa reconnaissance,
De vous voir un instant demande la faveur.
Mais c'est elle, je pense :
Elle approche.

LA COMTESSE.

C'est bien.
Laissez-nous un instant.

DAME RAGONDE, au comte Ory, qui paraît en pèlerine et les yeux baissés.

Entrez, ne craignez rien.
(Toutes les dames sortent.)

LA COMTESSE.

Ragonde avait raison, quel modeste maintien!

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LE COMTE ORY.

DUO.

LE COMTE.

Ah! quel respect, Madame,
Pour vos vertus m'enflamme :
Souffrez que de mon âme
J'exprime ici l'ardeur!
Nous vous devons l'honneur.

LA COMTESSE.

Je suis heureuse et fière
D'avoir d'un téméraire
Déjoué les projets!
Je suis heureuse et fière
D'avoir à sa colère
Dérobé tant d'attraits!

LE COMTE.

Ah! dans mon cœur charmé de tant de grâce,
Ne craignez pas que rien efface
Le souvenir de vos bienfaits.
(Prenant sa main.)
Par cette main, je le jure à jamais.

LA COMTESSE.

Que faites-vous?

LE COMTE.

De ma reconnaissance,
Quoi! l'excès vous offense!
Ah! sans votre assistance,
Hélas! lorsque j'y pense...
Quel était notre sort!...
Je tremble encor!...

LA COMTESSE, avec bonté, et lui tendant la main.

Calmez le trouble de votre âme.

LE COMTE, pressant sa main sur ses lèvres.

Ah! Madame!

LA COMTESSE, souriant.

Quel excès de frayeur!

LE COMTE.

Il fait battre mon cœur.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Ah! vous pouvez sans crainte
Braver le comte Ory.
Ici, dans cette enceinte,
On peut rire de lui.

LE COMTE, à part.

Même dans cette enceinte,
Craignez le comte Ory.
(Haut.)
On le dit téméraire.

LA COMTESSE.

Je brave sa colère.

LE COMTE.

On prétend qu'il vous aime.

LA COMTESSE.

Lui!... Quelle audace extrême!

LE COMTE.

A vos genoux
S'il implorait sa grâce,
Madame, que feriez-vous?

LA COMTESSE.

D'une pareille audace
La honte et le mépris
Seraient le prix.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Le téméraire
Qui croit nous plaire,
En vain espère
Être vainqueur;
Moi je préfère
L'amant sincère
Qui sait nous taire
Sa tendre ardeur...
Mais on doit rire
Du faux délire
Et du martyre
D'un séducteur.

LE COMTE.

Beauté si fière,
Prude sévère,
Bientôt j'espère
Toucher ton cœur;
Je ris d'avance
De sa défense;
La résistance
Est de rigueur...
Puis l'heure arrive
Où la captive,
Faible et plaintive,
Cède au vainqueur.

LA COMTESSE.

Voici vos compagnes fidèles.

LE COMTE.

(Se reprenant.)

Je les entends... ce sont eux... ce sont elles!

(A part et regardant par le fond.)

Mes chevaliers! sous ces humbles habits!

LA COMTESSE, montrant une table qu'on a apportée à la fin du duo.

J'ordonne qu'on vous serve et du lait et des fruits.

LE COMTE.

Quelle bonté céleste!

(Il baise avec respect la main de la comtesse, qui sort en le regardant avec intérêt. Le comte la suit quelque temps des yeux; puis il dit en montrant la table :)

L'ordinaire est frugal et le repas modeste
Pour d'aussi nobles appétits.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE GOUVERNEUR, ONZE CHEVALIERS. Ils sont vêtus d'une pèlerine qui est entr'ouverte, et laisse apercevoir leurs habits de chevaliers.

LE CHŒUR.

Ah! la bonne folie!
C'est charmant, c'est divin!
Le plaisir nous convie
A ce joyeux festin.

LE COMTE.

L'aventure est jolie,
N'est-il pas vrai... monsieur le gouverneur?

LE GOUVERNEUR.

Je pense comme Monseigneur.
Mais si le duc...

LE COMTE.

Mon père...

LE GOUVERNEUR.

Apprend cette folie,
Ma place m'est ravie!
Il faudra prendre garde.

LE COMTE.

Eh! mais, c'est ton emploi;
Tu veilleras pour nous, et nous rirons pour toi.
Rien ne nous manquera, je pense;
Car sagement j'ai su choisir
Mes compagnons, pour le plaisir,
Mon gouverneur pour la prudence.

LE GOUVERNEUR.

Qui peut vous inspirer pareille extravagance?

LE COMTE.

C'est mon page Isolier... mon rival.

LE GOUVERNEUR.

L'imprudent!

LE COMTE.

Qui, ne connaissant point l'objet de ma tendresse,
M'a suggéré lui-même un tel déguisement
Pour mieux enlever sa maîtresse.

LE GOUVERNEUR.

Et le ciel le punit.

LE COMTE.

En me récompensant.

LE CHŒUR.

Oh! la bonne folie!
C'est charmant, c'est divin!
Le plaisir nous convie
A ce joyeux festin.

(Ils se mettent à table.)

LE GOUVERNEUR.

Eh! mais, quelle triste observance!
Rien que du laitage et des fruits.

LE COMTE.

C'est le repas de l'innocence,
Mesdames.

LE GOUVERNEUR.

Point de vin!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, RAIMBAUD, tenant un panier sous son manteau de pèlerine.

RAIMBAUD.

En voici, mes amis.

TOUS, se levant.

C'est Raimbaud!

RAIMBAUD.

En héros j'ai tenté l'aventure,
Et je viens avec vous partager ma capture.

AIR.

Dans ce lieu solitaire,
Propice au doux mystère,
Moi, qui n'ai rien à faire,
Je m'étais endormi.
Dans mon âme indécise,
Certain goût d'entreprise
Que l'exemple autorise
Vient m'éveiller aussi.
C'est le seul moyen d'être
Digne d'un pareil maître,

Et je veux reconnaître
Ce manoir en détail!
Je pars... Je m'oriente;
A mes yeux se présente
Une chambre élégante,
C'est celle du travail.
Une harpe jolie...
De la tapisserie;
Près d'une broderie
J'aperçois un roman!
Même en une chambrette,
J'ai, dans une cachette,
Cru voir l'historiette
Du beau Tyran-le-Blanc!
Marchant à l'aventure
Sous une voûte obscure,
Je vois une ouverture...
C'est un vaste cellier,
Dont l'étendue immense
Et la bonne apparence
Attestaient la prudence
Du sir de Formoutier,
Arsenal redoutable,
Qui fait qu'on puise à table
Un courage indomptable
Contre le Sarrasin.
Armée immense et belle,
D'une espèce nouvelle,
Plus à craindre que celle
Du sultan Saladin...
Près des vins de Touraine,
Je vois ceux d'Aquitaine,
Et ma vue incertaine
S'égare en les comptant.
Là, je vois l'Allemagne;
Ici, brille l'Espagne;
Là, frémit le champagne
Du joug impatient.
J'hésite... ô trouble extrême!
O doux péril que j'aime!
Et seul, avec moi-même,

Contre tant d'ennemis,
Au hasard je m'élance.
Sans compter je commence,
J'attaque avec vaillance,
A la fois vingt pays.
Quelle conquête
Pour moi s'apprête!...
Mais je m'arrête,
J'entends du bruit.
Quelqu'un s'avance,
Vers moi s'élance!
On me poursuit.
Les échos en frémissent,
Les voûtes retentissent,
Et moi, je fuis soudain.
Mais, que m'importe?
Gaîment j'emporte
Toute ma gloire et mon butin.

TOUS, ôtant les bouteilles du panier.

Partageons son butin!
Qu'il avait de bon vin
Le seigneur châtelain!
Pendant qu'il fait la guerre
Au Turc, au Sarrasin;
A sa santé si chère
Buvons ce jus divin.
Buvons, buvons jusqu'à demain.
Quelle douce ambroisie!
Célébrons tour à tour
Le vin et la folie,
Le plaisir et l'amour.

LE COMTE.

On vient... c'est la tourière!...
Silence! taisez-vous!
Mettez-vous en prière,
Ou bien c'est fait de nous.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, DAME RAGONDE, traversant le théâtre et examinant si les pèlerines n'ont besoin de rien.

TOUS LES CHEVALIERS, fermant leur pèlerine, et cachant leur bouteille, sans avoir l'air de voir Ragonde.

Modèle d'innocence
Et de fidélité,
Que le ciel récompense
Votre hospitalité!
Ah! que le ciel vous récompense!

(Ragonde les regarde d'un air attendri, lève les yeux au ciel, et s'éloigne.)

RAIMBAUD.

Elle a disparu,
Réparons bien le temps perdu.

LE GOUVERNEUR.

De crainte encore peut-être
Qu'on n'arrive soudain,
Faisons bien disparaître
Les traces du butin.

(Il boit.)

TOUS.

Buvons, buvons soudain!...
Qu'il avait de bon vin,
Le seigneur châtelain!
Pendant qu'il fait la guerre
Au Turc, au Sarrasin;
A sa santé si chère
Buvons ce jus divin.
Buvons, buvons jusqu'à demain.
Quelle douce ambroisie!
Célébrons tour à tour
Le vin et la folie,
Le plaisir et l'amour.

LE COMTE.

Mais on vient encore... silence!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE, DAME RAGONDE, PLUSIEURS FEMMES, portant des flambeaux.

TOUS, feignant de ne pas les voir.

Modèle d'innocence
Et de fidélité,
Que le ciel récompense

Votre hospitalité!

LA COMTESSE, à part, aux autres femmes.

Quel doux ravissement! combien je les admire!
(Haut.)
Du repos voici le moment.
Que chacune de vous, Mesdames, se retire
Dans son appartement.

LE COMTE.

Adieu, noble comtesse... ah! si le ciel m'entend,
Bientôt viendra l'instant peut-être,
Où pourrai vous faire connaître
Ce qu'éprouve pour vous mon cœur reconnaissant.

TOUS.

Modèle d'innocence
Et de fidélité,
Que le ciel récompense
Votre hospitalité!

(Le comte et les chevaliers prennent les flambeaux des mains des dames, et se retirent.)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, DAME RAGONDE, QUELQUES AUTRES DAMES.

LA COMTESSE, commençant à défaire son voile.

Oui, c'est une bonne œuvre, et qui, dans notre zèle,
(Écoutant.)
Doit nous porter bonheur. On sonne à la tourelle,
Qui vient encore?

DAME RAGONDE, regardant par la fenêtre.

Un page.

LA COMTESSE.

Un page dans ces lieux,
Dont l'enceinte est par nous aux hommes interdite!
Je veux savoir quel est l'audacieux....

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ISOLIER, ET LES AUTRES FEMMES.

ISOLIER.

C'est moi, belle cousine, et point je ne mérite
Le fier courroux qui brille en vos beaux yeux.

LA COMTESSE.

Qui vous amène ici?

ISOLIER.

Le duc mon maître.
Il m'a chargé de vous faire connaître
Que les preux chevaliers...

DAME RAGONDE.

Parlez, mon cœur frémit.

ISOLIER.

Qu'on attendait demain, arrivent cette nuit.

TOUTES.

Quoi! nos maris... bonté divine!...

ISOLIER.

Seront de retour à minuit.
Oui, dans l'ardeur qui les domine,
Ils veulent en secret vous surprendre ce soir.

TOUTES.

Ah! cet heureux retour comble tout notre espoir!

ISOLIER.

Le duc le croit aussi; mais il pense en son âme
Qu'un mari bien prudent prévient toujours sa femme.
Un bonheur trop subit peut être dangereux.

DAME RAGONDE.

Quoi! nos maris enfin reviennent en ces lieux!
Ah! le ciel les devait à nos vives tendresses.
Je cours en prévenir nos aimables hôtesses.

ISOLIER, l'arrêtant.

Et qui donc?

DAME RAGONDE.

Quatorze vertus...
Que le comte Ory, votre maître,
Poursuivait.

ISOLIER.

De terreur tous mes sens sont émus.
Achevez... ce sont peut-être
Des pèlerines?

DAME RAGONDE.

Oui, vraiment.

ISOLIER.

C'est fait de nous... Sous ce déguisement
Vous avez accueilli le comte Ory lui-même,
Et tous ses chevaliers.

TOUTES.

O ciel!

LA COMTESSE.

Terreur extrême!

DAME RAGONDE.

Que dire à mon mari, trouvant en ses foyers
Sa chaste épouse avec quatorze chevaliers ?

TOUTES.

Hélas! à quel péril sommes-nous réservées ?

ISOLIER.

Une heure seulement, et vous êtes sauvées.
On va nous secourir... il faut gagner du temps.

TOUTES.

Hélas! hélas! je tremble!

LA COMTESSE.

Plus terrible à lui seul que les autres ensemble,
Le comte Ory... le voici... je l'entends.

(Toutes les dames s'enfuient en poussant un grand cri. Isolier va souffler la lampe qui est sur le guéridon, puis, s'enveloppant du voile que la comtesse vient de quitter, il se place sur le canapé, et fait signe à la comtesse de s'approcher de lui.)

SCÈNE X.

ISOLIER, assis sur le canapé; LA COMTESSE, debout, s'appuyant près de lui; LE COMTE, sortant de sa chambre.

(La nuit est complète.)

TRIO.

LE COMTE.

A la faveur de cette nuit obscure,
Avançons-nous, et sans la réveiller,
Il faut céder au tourment que j'endure;
Amour me berce, et ne puis sommeiller.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Ah! sa seule présence
Fait palpiter mon cœur;
La nuit et le silence
Redoublent ma frayeur.

ISOLIER.

De crainte et d'espérance
Je sens battre mon cœur.
La nuit et le silence

Redoublent son erreur.

LE COMTE.

D'amour et d'espérance
Je sens battre mon cœur ;
Et sa seule présence
Est pour moi le bonheur.

ISOLIER, bas, à la comtesse.

Parlez-lui.

LA COMTESSE.

Qui va là ?

LE COMTE.

C'est moi : c'est sœur Colette.
Seule, et dans cette chambre où je ne peux dormir,
Tout me trouble, et tout m'inquiète.
J'ai peur... permettez-moi... près de vous... de venir.

ISOLIER ET LA COMTESSE, à part.

Ah ! quelle perfidie !

LE COMTE, avançant près d'Isolier.

O moments pleins de charmes !
Quand on est deux, on a moins peur.

ISOLIER, à part.

Oui, lorsqu'on est deux.

LE COMTE, prenant la main d'Isolier.

Ah! je n'ai plus d'alarmes.

LA COMTESSE.

Que faites-vous ?

LE COMTE, pressant la main d'Isolier.

Pour moi plus de frayeur !
Quand cette main est sur mon cœur.

LA COMTESSE, à part, et riant.

Il presse ma main sur son cœur.

ISOLIER, bas, à la comtesse.

Beauté sévère,
Laissez-le faire ;
Son bonheur ne vous coûte rien.

LE COMTE, à part.

Grand Dieu ! quel bonheur est le mien !

ENSEMBLE.

LE COMTE.

D'amour et d'espérance
Je sens battre mon cœur ;

Amour, par ta puissance,
Achève mon bonheur.

LA COMTESSE.

Ah! sa seule présence
Fait palpiter mon cœur;
La nuit et le silence
Redoublent ma frayeur.

ISOLIER.

De crainte et d'espérance
Je sens battre mon cœur;
Sachons avec prudence
Prolonger son erreur.

LA COMTESSE.

Maintenant, je vous en supplie,
Sœur Colette, rentrez chez vous.

LE COMTE, à Isolier.

Vous quitter... c'est perdre la vie...
Oui, je demeure à vos genoux.

LA COMTESSE, à part.

(Haut.)

Il tremble. O ciel! que faites-vous?

LE COMTE.

Sachez le feu qui me dévore!
C'est un amant qui vous implore.

LA COMTESSE.

Ah! grand Dieu! quelle trahison!

LE COMTE.

L'amour qui trouble ma raison
Doit me mériter mon pardon.

(A Isolier qui veut se lever.)

Ne m'ôtez point, je la réclame,
Cette main que ma vive flamme...

LA COMTESSE.

Ah! comme vous me pressez!
Laissez-moi.

LE COMTE, embrassant Isidore.

Vrai Dieu! Madame,
Peut-on vous aimer assez!

(En ce moment on entend sonner la cloche, et un bruit de clairons retentit à la ... château. Les femmes de la comtesse se précipitent dans l'apparte... ... enant des flambeaux.)

LE COMTE.

O ciel ! quel est ce bruit ?

ISOLIER, jetant son voile.

L'heure de la retraite,
Car il faut partir, Monseigneur.

LE COMTE, le reconnaissant.

C'est mon page Isolier !

ISOLIER.

Celui que sœur Colette
Embrassait avec tant d'ardeur.

LE COMTE.

Je suis trahi ! crains ma colère !

ISOLIER.

Craignez celle de mon père !
Il arrive dans ce castel.
Entendez-vous ces cris de joie ?

LE COMTE.

O ciel !

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; LE GOUVERNEUR, RAIMBAUD, COMPAGNONS DU COMTE ORY, en habits de chevaliers, et paraissant à la grille à droite

LE CHŒUR.

Ah ! quelle perfidie !
Nous sommes tous
Sous les verrous ;
Délivrez-nous !

LE COMTE.

Je suis captif ainsi que vous.

LA COMTESSE.

Vous qui faites la guerre aux femmes,
Vous voilà donc nos prisonniers !

LE COMTE.

Oui, nous sommes vaincus ! à vos pieds, nobles dames,
Je demande merci pour tous mes chevaliers.
Pour leur rançon qu'exigez-vous ?

LA COMTESSE.

Un gage.
Votre départ !... Évitez le courroux
De nos maris.

ISOLIER.

Par un secret passage
Je vais guider vos pas, et votre page
Fermera la porte sur vous.

LE COMTE.

C'est lui qui nous a joués tous.

LA COMTESSE.

Écoutez ces chants de victoire...
Ce sont de braves chevaliers
Que l'amour ainsi que la gloire
Ont ramenés dans leurs foyers.

LE COMTE ET SES COMPAGNONS.

A l'hymen cédons la victoire,
Et qu'il rentre dans ses foyers.
Quittons ces lieux hospitaliers.

(Isolier ouvre à gauche une porte secrète, par laquelle le comte Ory et ses chevaliers disparaissent. En ce moment s'ouvrent les portes du fond. Le duc et les chevaliers revenant de la Palestine entrent, précédés de leurs écuyers, qui portent des étendards et des faisceaux d'armes. Dame Ragonde et les autres femmes se précipitent dans les bras de leurs maris, et la comtesse dans ceux de son frère : puis Isolier va baiser la main du comte de Formoutiers, qui le relève et l'embrasse pendant le chœur suivant.)

LE CHŒUR.

Honneur aux fils de la victoire,
Honneur aux braves chevaliers,
Que l'amour ainsi que la gloire
Ont ramenés dans leurs foyers !

DAME RAGONDE, à son mari.

Seules, dans ce séjour, nous vivions d'espérance,
Attendant le retour de nos preux chevaliers !
Et nous n'avons reçu, pendant cinq ans d'absence,
Aucun homme en ces lieux.

ISOLIER, aux maris.

Vous êtes les premiers.

LE CHŒUR.

Honneur aux fils de la victoire,
Honneur aux braves chevaliers,
Que l'amour ainsi que la gloire
Ont ramenés dans leurs foyers !

FIN DU COMTE ORY.

LE PHILTRE

OPÉRA EN DEUX ACTES

MUSIQUE DE M. AUBER

Académie royale de Musique. — 15 juin 1831

PERSONNAGES

GUILLAUME, garçon de ferme.
JOLI-CŒUR, sergent.
LE DOCTEUR FONTANAROSE, charlatan.
LE VALET du charlatan.
TÉRÉZINE, jeune fermière.
JEANNETTE, blanchisseuse.
JEUNES FILLES DU VILLAGE.
SOLDATS DE LA COMPAGNIE DE JOLI-CŒUR.

La scène se passe aux environs de Mauléon, aux bords de l'Adour, dans le pays basque.

ACTE PREMIER.

Les campagnes de l'Adour. A gauche, l'entrée d'une ferme. A droite, un ruisseau. Au fond, des gerbes de blé entassées. Au milieu du théâtre, un arbre immense à l'ombre duquel se reposent tous les gens de la ferme qui viennent de faire la moisson. Térézine est assise, et lit avec attention dans un livre qu'elle tient à la main. Guillaume seul, debout, la regarde avec tendresse. Jeannette et d'autres jeunes filles ont laissé au bord du ruisseau leur linge qu'elles blanchissaient, et se sont assises près de Térézine.

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉRÉZINE, GUILLAUME, JEANNETTE, JEUNES FILLES.

CHŒUR.

Amis, sous cet épais feuillage
Bravons le soleil et ses feux ;
Goûtons enfin après l'ouvrage
Le repos qui seul rend heureux.

GUILLAUME, regardant Térézine.

La voilà ! qu'elle est jolie !
Mais depuis qu'elle a mon cœur,
Il n'est plus dans ma vie
De repos ni de bonheur.

CHŒUR.

Amis, sous cet épais feuillage

Bravons le soleil et ses feux;
Goûtons enfin après l'ouvrage
Le repos qui seul rend heureux.
C'est le repos qui rend heureux!

GUILLAUME, montrant Térézine qui continue à lire.

Elle sait lire; est-elle heureuse!
Moi, je ne suis qu'un ignorant,
Et sans esprit et sans talent.

TÉRÉZINE, riant, et fermant le livre qu'elle tenait à la main.

Ah! l'aventure est curieuse!

JEANNETTE.

Tu ris!... c'est donc bien beau?

TÉRÉZINE.

Sans doute, je lisais
Un roman... l'histoire amoureuse
Du beau Tristan de Léonnais.

GUILLAUME.

Une histoire amoureuse! ah! si par complaisance
Vous nous la lisiez!

TÉRÉZINE.

Soit.

TOUS.

Écoutons! du silence!

TÉRÉZINE, lisant.

PREMIER COUPLET.

La reine Iseult, aux blanches mains,
A l'amour se montrait rebelle!
Et Tristan se mourait pour elle
Sans se plaindre de ses dédains.
Lors voilà, nous dit la chronique,
Voilà qu'un enchanteur fameux
Lui fit boire un philtre magique
Qu'on nommait le boire-amoureux.
Philtre dont la vertu secrète
Inspirait d'éternels amours!
Pourquoi faut-il que la recette
En soit perdue, et pour toujours?

TÉRÉZINE ET LE CHOEUR.

Quel dommage que la recette
En soit perdue, et pour toujours!

TÉRÉZINE.

DEUXIÈME COUPLET.

Dès qu'à sa bouche il le porta,
Tous deux sentirent même flamme,
Et ce feu qui brûlait son âme
Bientôt Iseult le partagea.
N'aimant que lui, qui n'aimait qu'elle,
Iseult enfin, comblant ses vœux,
Jusqu'au trépas resta fidèle,
Bénissant le boire-amoureux.
Philtre dont la vertu secrète
Inspirait d'éternels amours!
Pourquoi faut-il que la recette
En soit perdue, et pour toujours?

CHŒUR.

Pourquoi faut-il que la recette
En soit perdue, et pour toujours?

GUILLAUME.

Ah! qu'un philtre pareil me serait nécessaire!
(Montrant Térézine.)
Elle est belle, elle est riche, et moi pour tout trésor
Je n'ai que mon amour... et ces trois pièces d'or,
Seul héritage de mon père!
(On entend un bruit de tambour; tout le monde se lève.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; JOLI-CŒUR, arrivant à la tête d'un détachement de soldats, qui restent sous les armes au fond du théâtre. Il s'approche de Térézine qu'il salue, et à qui il offre son bouquet.

JOLI-CŒUR.

Je suis sergent,
Brave et galant,
Et je mène tambour battant
Et la gloire et le sentiment.
Est-il beauté prude ou coquette
Que ne subjugue l'épaulette?
Pour moi je crains peu leur rigueur;
On peut braver leur inconstance
Quand on est sergent recruteur
Dans les troupes du roi de France.
Oui, nos droits sont bien reconnus;

Mars sut toujours plaire à Vénus.
Je suis sergent,
Brave et galant,
Et je mène tambour battant
Et la gloire et le sentiment
(*A Térézine.*)
Gentille et farouche fermière,
Aimable objet de mon ardeur,
Pourquoi, lorsque j'ai su vous plaire,
Résister encore au vainqueur?
Que votre cœur vous persuade!
Sous-officier... c'est un beau grade!
J'ai des honneurs, vous la richesse;
Couronnez enfin ma tendresse,
Ne retardez plus mon bonheur;
Allons! allons! faites-moi mon bonheur;
Je suis sergent,
Tendre et galant,
Et je mène tambour battant
Et la gloire et le sentiment.

TÉRÉZINE.

Je suis fière d'un tel hommage!

GUILLAUME, *à part.*

Elle lui permet d'espérer!

JOLI-CŒUR.

Et quel jour notre mariage?

TÉRÉZINE.

Nous verrons.

JOLI-CŒUR.

Toujours différer?

TÉRÉZINE.

C'est qu'en vous le ciel à fait naître
Tant de mérite et de talents,
Que pour les voir et les connaître
Vous sentez bien qu'il faut du temps!

JOLI-CŒUR, *à part.*

Ah! l'on veut du temps... je comprends!
D'une pudeur mourante inutile défense!
(*A Térézine.*)
Je vais faire chez vous reposer mes guerriers.

TÉRÉZINE, à Joli-Cœur.

Trop heureuse d'offrir à boire à leur vaillance!

(Aux gens de la ferme.)

Quant à nous, reprenons nos travaux journaliers.

CHŒUR, se levant, et sortant avec lenteur et négligence.)

Il faut quitter ce doux ombrage,
Braver le soleil et ses feux;
Il faut retourner à l'ouvrage,
C'est le repos qui rend heureux.

(Joli-Cœur entre dans la ferme avec les soldats. Térézine va le suivre Guillaume l'arrête et la retient timidement par sa jupe. Jeannette et les jeunes filles sont retournées au fond, près du ruisseau, où elles se remettent à blanchir leur linge.)

SCÈNE III.

GUILLAUME, TÉRÉZINE.

GUILLAUME.

Un seul mot, par pitié!

TÉRÉZINE.

Non vraiment, et pour cause.
Entendre soupirer me devient odieux.

GUILLAUME.

Eh! puis-je, hélas! faire autre chose?
Je voudrais fuir, et je ne peux!
Un sort jeté sur moi me retient en ces lieux.
Mon oncle Richardet, précepteur à la ville,
Me voulait près de lui donner un poste utile;
J'ai refusé.

TÉRÉZINE.

Pourquoi?

GUILLAUME.

J'aime mieux, c'est plus doux,
Souffrir en vous voyant qu'être heureux loin de vous.

TÉRÉZINE.

Mais votre oncle est malade... on le dit.

GUILLAUME.

Et je reste
En ces lieux; c'est fort mal!

TÉRÉZINE.

Très-mal, je vous l'atteste.
Contre vous il se fâchera;

Et s'il meurt, tout son bien... il vous en privera.

GUILLAUME.

Qu'importe ?

TÉRÉZINE.

Et vous mourrez de faim après cela.

GUILLAUME, tristement.

Ou de faim... ou d'amour... cela revient au même.

TÉRÉZINE.

Guillaume, écoutez-moi : vous êtes bon et franc ;
Vous n'avez pas, comme ce beau sergent,
La vanité de croire qu'on vous aime ;
Aussi je vous estime et vous plains, et je veux,
Pour vous guérir de cet amour extrême,
Vous parler franchement, si du moins je le peux.

AIR.

La coquetterie
Fait mon seul bonheur ;
Paraître jolie
Suffit à mon cœur.
J'aime que l'on m'aime,
Qu'on m'adore... mais
Pour aimer moi-même,
Jamais !.. non, jamais !
Amant trop fidèle,
Qui me trouvez belle,
Pourquoi ce courroux ?
Votre cœur m'appelle
Tigresse et cruelle...
Pourquoi m'aimez-vous ?
La coquetterie, etc.

A l'amour loin de te livrer,
Va, crois-moi, d'une erreur pareille
Guéris-toi, je te le conseille,
Oui, je te le conseille
Mais sans le désirer !..

La coquetterie
Fait mon seul bonheur ;
Paraître jolie
Suffit à mon cœur.
J'aime que l'on m'aime,

Qu'on m'adore... mais
Pour aimer moi-même,
Jamais!.. non, jamais!
(Elle entre dans la ferme, à gauche.)

SCÈNE IV.

GUILLAUME, JEANNETTE ET LES JEUNES FILLES, occupées à blanchir.

GUILLAUME, la regardant sortir.

Guéris-toi, me dit-elle!.. à dire c'est facile;
Mais moi qui suis loin d'être habile,
Par quels moyens y parvenir?

JEANNETTE, qui s'est levée, et s'est approchée de lui.

Pauvre garçon, quel chagrin est le vôtre!

GUILLAUME.

Jeannette, par bonté, daignez me secourir!
D'un amour malheureux, comment peut-on guérir?

JEANNETTE.

Un seul moyen.

GUILLAUME.

Lequel?

JEANNETTE.

C'est d'en aimer une autre!

GUILLAUME.

Vous croyez?

JEANNETTE.

J'en suis sûre.

GUILLAUME.

Eh bien! par amitié
Aimez-moi, je vous prie, ou du moins par pitié.

JEANNETTE, riant.

Vraiment?
(Appelant ses compagnes.)
Est-il possible
D'être insensible
Aux feux d'un jouvenceau
Si beau!
Il veut qu'on l'aime,
Et de soi-même
On l'aimerait sans ça
Déjà.

GUILLAUME.

Vous vous riez de moi! vous riez de mes peines!
(Aux autres jeunes filles.)
Mais vous, soyez moins inhumaines!

TOUTES, le raillant.

Est-il possible
D'être insensible
Aux feux d'un jouvenceau
Si beau!
Il veut qu'on l'aime,
Et de soi-même
On l'aimerait sans ça
Déjà.

GUILLAUME, furieux.

Être aimé... n'est donc pas possible,
Et pour y parvenir il faudrait se damner;
A Lucifer lui-même il faudrait se donner.

ENSEMBLE.

JEANNETTE ET LES JEUNES FILLES, riant.

Est-il possible
D'être insensible
Aux feux d'un jouvenceau
Si beau!
Il veut qu'on l'aime,
Et de soi-même
On l'aimerait sans ça
Déjà.

GUILLAUME, à part, se désespérant.

Est-il possible
D'être insensible
Aux tourments
Qu'ici je ressens?
Tout m'abandonne,
Jamais personne
N'aura, je crois,
Pitié de moi.

(On entend plusieurs sons de trompette, on voit accourir tous les gens du village.)

JEANNETTE.

Quel bruit soudain se fait entendre?
Pourquoi tout le village ici vient-il se rendre?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LE DOCTEUR FONTANAROSE, dans un cabriolet doré et de forme antique, traîné par un cheval blanc; un valet, qui est derrière lui, sonne de la trompette. Il est debout sur son char, tenant à la main des papiers et des rouleaux. Tout le village l'entoure.

CHŒUR.

C'est quelque grand seigneur
Qui parmi nous voyage;
Quel brillant équipage!
Honneur à sa grandeur!
Honneur, honneur
A Monseigneur!

FONTANAROSE, du haut de son char.

RÉCITATIF.

Vous me connaissez tous, Messieurs, je le suppose.
Vous savez comme moi que, médecin fameux,
Je suis ce grand docteur, nommé Fontanarose,
Connu dans l'univers... et... dans mille autres lieux!

AIR.

Approchez tous! venez m'entendre!
Moi, l'ami de l'humanité,
A juste prix je viens vous vendre
Et le bonheur et la santé.
Mon élixir odontalgique
Détruit partout, c'est authentique,
Et les insectes et les rats,
Dont j'ai là les certificats.
Par cet admirable breuvâge,
Un capitoul de soixante ans
Est devenu, malgré son âge,
Grand-père de dix-huit enfants.
Adoucissant et confortable,
J'ai vu par lui, par son secours,
Plus d'une veuve inconsolable
Consolée en moins de huit jours!

Approchez tous! venez m'entendre, etc.

(S'adressant aux vieilles femmes.)

O vous, matrones rigides,
Qui regrettez le bon temps,
Voulez-vous, malgré vos rides,

Voir revenir le printemps?
(Aux jeunes filles.)
Voulez-vous, Mesdemoiselles,
Rester jeunes et belles?
(Aux garçons.)
Voulez-vous, beaux jeunes gens,
Plaire et séduire en tous les temps?
Prenez, prenez mon élixir!
Il peut tout guérir:
La paralysie,
Et l'apoplexie,
Et la pleurésie,
Et tous les tourments;
Jusqu'à la folie,
La mélancolie,
Et la jalousie,
Et le mal de dents.
Prenez, prenez mon élixir,
De tout il peut guérir.
Demandez! demandez! c'est le seul, c'est l'unique!
Vous me direz: Combien ce fameux spécifique?
— Combien, Messieurs, combien? — Cent ducats? — Nullement.
— Vingt ducats? — Non, Messieurs. — Dix ducats? — Non [vraiment.
Demandez! demandez! le voilà! je le donne!
Les femmes, les enfants, on n'excepte personne!
Prenez, prenez mon élixir!
De tout il peut guérir.
(Il descend de son cabriolet et tout le peuple l'entoure.)

CHŒUR.

Honneur! honneur!
A ce fameux docteur!
Ah! c'est un grand docteur!

FONTANAROSE, saluant à droite et à gauche.

Messieurs, pour vous prouver combien je suis sensible
A l'accueil bienveillant que de vous j'ai reçu,
Je veux vous faire à tous le cadeau d'un écu!

TOUS, tendant la main.

Ah! quel bonheur! est-il possible!

FONTANAROSE, tenant une fiole.

Voici comment... Ce remède inconnu,

Je le vends en tous lieux pour six livres de France;
Mais comme en ce séjour j'ai reçu la naissance,
Et qu'à des cœurs bien nés le sol natal est cher,
Venez, Messieurs, que l'on s'approche!
Je vous le donne à tous pour trois francs!... Il est clair
Que c'est un écu net que je mets dans leur poche!

TOUS.

Il a raison! ah! c'est un grand docteur;
Donnez, donnez; rendons honneur
À ce savant docteur.

(Les valets du docteur distribuent des fioles et des rouleaux d'eau de Cologne à tous les gens du village, qui s'empressent d'en acheter. Tout cela se passe au fond du théâtre. Pendant ce temps, Guillaume, qui est resté pensif, s'approche de Fontanarose et le tire à part.)

GUILLAUME.

Puisque pour nous guérir des maux de toute espèce
Vous avec des secrets...

FONTANAROSE.

J'en ai de merveilleux!

GUILLAUME.

Auriez-vous *le boire-amoureux*
Du beau Tristan de Léonnais?

FONTANAROSE.

Hein! qu'est-ce?

GUILLAUME.

Un philtre qui faisait qu'on s'adorait sans cesse.

FONTANAROSE, froidement.

Dans notre état nous en tenons beaucoup!

GUILLAUME.

Il serait vrai?

FONTANAROSE.

Chaque jour j'en compose,
Car on en demande partout.

GUILLAUME.

Et vous en vendez?

FONTANAROSE.

Oui.

GUILLAUME, avec crainte.

Et combien?

FONTANAROSE.

Peu de chose.

GUILLAUME, tirant timidement trois pièces d'or de sa poche.

J'ai là... c'est tout mon bien, j'ai là trois pièces d'or.

FONTANAROSE, les regardant.

Justement, c'est le prix.

GUILLAUME, vivement et les lui donnant.

Prenez... et ce breuvage...
Ce philtre?...

FONTANAROSE, tirant de sa poche un petit flacon.

Le voici!

GUILLAUME, le saisissant avec joie.

(Le retenant.)

Grands dieux! un mot encor!
La manière d'en faire usage?

FONTANAROSE, gravement.

Vous prenez ce flacon, puis ensuite à longs traits
Et lentement vous le buvez... vous-même!
Et son effet est tel que bientôt on vous aime.

GUILLAUME, vivement.

Sur-le-champ!

FONTANAROSE.

Non, vraiment! vingt-quatre heures après;
(A part.)
Le temps de m'éloigner, c'est le point nécessaire!

GUILLAUME, avec crainte et montrant le flacon.

Et son goût...

FONTANAROSE.

Est divin. Du lacryma christi,
Qu'avec grand soin pour moi je réservais ici;
(A Guillaume.)
Mais sur un tel sujet le plus profond mystère,
Pas un mot! la police aisée à s'alarmer
Punit sévèrement ceux qui se font aimer.
Elle n'entend pas ça!

GUILLAUME, à demi voix.

Je jure de me taire!

FONTANAROSE, à plusieurs femmes qui le tirent par son habit et veulent le consulter.

C'est bien, je suis à vous!

GUILLAUME.

Ah! quel destin prospère!

(Fontanarose va rejoindre les gens du village qui l'entourent de nouveau et ont l'air de le consulter. Il sort avec eux, tandis que le chœur reprend.)

CHŒUR.

Honneur, honneur!
A ce fameux docteur!
Ah! c'est un grand docteur!

SCÈNE VI.

GUILLAUME, seul, regardant le flacon qu'il tient à la main.

AIR.

Philtre divin! liqueur enchanteresse,
Dont l'aspect seul charme mon cœur!
Je vais enfin te devoir ma maîtresse,
Je vais te devoir le bonheur!
Grâce à ton pouvoir tutélaire,
Que puis-je désirer encor?
Est-il des trésors sur la terre
Pour payer un pareil trésor!

Philtre divin! liqueur enchanteresse, etc.

(Il regarde autour de lui s'il est seul, puis il débouche le flacon et le boit lentement.)

Quelle douce chaleur
S'empare de mon cœur!
Et déjà dans son âme
Pénètre même flamme!
Ah! oui, je le sens là,
Elle m'aime déjà!
Elle va donc se rendre
Mon bonheur est certain;
Mais il me faut attendre
Encor jusqu'à demain!
Demain, hélas! me semble
Être si loin d'ici,
Que malgré moi je tremble
De mourir aujourd'hui.

(Il regarde le flacon, croit y voir encore quelques gouttes et le porte de nouveau à ses lèvres.)

Quelle douce chaleur
S'empare de mon cœur!
Et déjà dans son âme

Pénètre même flamme!
Ah! oui, je le sens là,
Elle m'aime déjà!

(Portant la main à son front.)

Quel délire nouveau! quelle joie inconnue!
De ce philtre magique effet miraculeux!
J'aime le monde entier, je ris, je suis heureux!
Tout réjouit mon être et s'anime à ma vue!
Allons, plus de chagrin et déjeunons gaîment :
L'appétit me revient et le bonheur m'attend!

(Chantant à pleine voix.)

Tra, la, la, la, la, la.

(Il s'asseoit près de la table de pierre qui est à gauche, tire de sa panetière du pain et des fruits et se met à manger en chantant.)

SCÈNE VII.

GUILLAUME, près de la table; TÉRÉZINE, sortant de la ferme; elle traverse le théâtre; elle aperçoit Guillaume et s'arrête.

DUO.

TÉRÉZINE.

Je sais davance son langage;
Il va, brûlant de mille feux,
Me parler, suivant son usage,
De son désespoir amoureux!.

GUILLAUME, à table, et chantant.

Tra, la, la, la, la, la, la, la, la.

TÉRÉZINE, étonnée.

Eh mais! dans sa douleur mortelle
Il est bien gai!

GUILLAUME, l'apercevant, et se levant pour aller à elle.

Dieu, la voici!

(S'arrêtant.)

Mais qu'allais-je faire, et près d'elle
Pourquoi soupirer aujourd'hui?
De triompher d'une inhumaine
A quoi bon m'efforcer en vain,
Puisque sans effort et sans peine
Elle doit m'adorer demain?

(Il va se rasseoir, et continue son repas.)

TÉRÉZINE, le regardant avec surprise.
Non... il reste! et tranquillement
Il déjeune!!! quel changement!
Serait-il consolé déjà?...
Un instant... c'est ce qu'on verra!

ENSEMBLE.

GUILLAUME, à part, et la regardant.
Beauté si longtemps sévère,
Tu vas me céder enfin;
Aujourd'hui laissons-la faire,
Elle m'aimera demain.

TÉRÉZINE, à part, et le regardant.
Voudrait-il donc se soustraire
A mon pouvoir souverain?
Ce serait trop téméraire,
Et je ris de son dessein.
(A Guillaume.)
Je vois qu'à mes leçons sensible,
Mes conseils par vous sont suivis.

GUILLAUME, ingénument.
J'y tâche, et je fais mon possible
Pour profiter de vos avis.

TÉRÉZINE, le raillant.
Quoi! ces tourments... cette souffrance...

GUILLAUME, naïvement.
De m'en guérir j'ai l'espérance.

TÉRÉZINE, riant.
Vous le croyez?

GUILLAUME.
Cela commence.

TÉRÉZINE, étonnée.
Que dites-vous?

GUILLAUME.
Cela va mieux.
Dès aujourd'hui cela va mieux.

TÉRÉZINE, avec dépit.
J'en suis ravie, et c'est heureux!

GUILLAUME, en confidence, et la regardant tendrement.
Et bien plus, j'en ai l'assurance,
Ce sera fini dès demain!

TÉRÉZINE, de même.

En vérité!

GUILLAUME.

J'en suis certain!

TÉRÉZINE.

En vérité!...

GUILLAUME.

Je le sens là!

TÉRÉZINE, à part, avec coquetterie.

Eh bien!... c'est ce que l'on verra.

ENSEMBLE.

GUILLAUME.

Beauté si longtemps sévère,
Tu vas t'adoucir enfin;
Aujourd'hui laissons-la faire,
Elle m'aimera demain.

TÉRÉZINE.

Il voudrait donc se soustraire
A mon pouvoir souverain;
D'honneur, c'est trop téméraire,
Et je ris de son dessein.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, JOLI-CŒUR, sortant de la ferme.

TÉRÉZINE, à part.

Que vois-je? et pour moi quelle joie!
C'est Joli-Cœur, l'invincible sergent!
Ah! c'est le ciel qui me l'envoie!
(A Joli-Cœur, d'un air aimable.)
De nos soins êtes-vous content?
(Montrant la ferme.)
Ce logis vous plaît-il?

JOLI-CŒUR, relevant sa moustache.

C'est selon!

TÉRÉZINE.

Et comment?

TRIO.

JOLI-CŒUR, avec une fatuité de soldat.

Dedans le cours de mes conquêtes,
J'ai vu des postes dangereux!

Mais, je le sens, ceux où vous êtes
Sont encor bien plus périlleux!

TÉRÉZINE, minaudant.

Pourquoi donc? suis-je une ennemie?

JOLI-COEUR.

Puisque vous repoussez mes feux.

TÉRÉZINE, à Joli-Cœur, mais regardant toujours Guillaume du coin de l'œil

Qui vous l'a dit, je vous en prie?

(Tendrement.)

Du moins ce ne sont pas mes yeux.

JOLI-COEUR, vivement.

Eh quoi! l'ardeur qui me dévore,
Votre cœur la partage aussi?

(Térézine ne répond pas, baisse les yeux et regarde Guillaume en-dessous.

JOLI-COEUR, se retournant vers Guillaume.

J'en étais sûr, elle m'adore.

GUILLAUME, froidement.

C'est possible pour aujourd'hui!

TÉRÉZINE, avec colère, regardant Guillaume

Eh bien! eh bien!
Cela ne lui fait rien.
Ah! je n'y conçois rien.

ENSEMBLE.

TÉRÉZINE.

Un faible esclave
Ainsi me brave,
Mais dans mes fers il reviendra,
Car je l'ai dit, et ce sera!

JOLI-COEUR, à Térézine.

Oui, le plus brave
N'est qu'un esclave
Que l'amour toujours soumettra,
Et dans vos chaînes me voilà!

GUILLAUME, à part.

Moi, son esclave,
Je deviens brave:
Mon talisman me sauvera
D'un rival tel que celui-là.

JOLI-COEUR, à Térézine.

Mais pour qu'enfin l'hymen couronne

Et ma constance et mes amours,
Quel jour choisissez-vous?

TÉRÉZINE, à part, regardant Guillaume.

Quel jour?.. Dieu me pardonne!
Il frémit...

(Guillaume a fait un geste d'effroi, puis il tire la fiole de sa poche et la regarde.

GUILLAUME, à part.

Calmons-nous!

JOLI-CŒUR, à Térézine.

Eh bien! quand?

TÉRÉZINE.

Dans huit jours.

JOLI-CŒUR, avec joie.

Son époux! dans huit jours!

TÉRÉZINE, regardant Guillaume.

Dans huit jours!

GUILLAUME, riant.

Tandis que moi... demain...

TÉRÉZINE.

Cela ne lui fait rien!
Non, je n'y conçois rien.

ENSEMBLE.

TÉRÉZINE.

Un faible esclave
Ainsi me brave,
Mais dans mes fers il reviendra,
Car je l'ai dit, et ce sera!

JOLI-CŒUR.

Oui, le plus brave
N'est qu'un esclave
Que l'amour toujours soumettra,
Et dans vos chaînes me voilà.

GUILLAUME.

Moi, son esclave,
Je deviens brave:
Mon talisman me sauvera
D'un rival tel que celui-là!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS ; SOLDATS arrivant par le fond ; JEANNETTE, et gens du village qui la suivent.

CHOEUR DE SOLDATS, s'adressant à Joli-Cœur.

FINAL.

C'est un ordre du capitaine,
Qui vient d'arriver à l'instant :
Le voici ! lisez, mon sergent.

JOLI-CŒUR, prenant la lettre qu'on lui présente ; il lit.

Voyons !... O ciel ! à la ville prochaine
Nous allons tenir garnison !
Et nous partons dès demain !

GUILLAUME, à part, se frottant les mains.

C'est très-bon !

ENSEMBLE.

CHOEUR DE SOLDATS.

Ah ! quel malheur ! ah ! quel dommage !
De garnison changer toujours !
(Regardant les jeunes filles.)
Nous quittons ce joli village
Et les objets de nos amours.

JEANNETTE ET LES JEUNES FILLES.

Quel contre-temps et quel dommage !
De garnison changer toujours !
Ils vont quitter notre village,
Et nous l'objet de nos amours.

JOLI-CHOEUR.

Quel contre-temps ! morbleu ! j'enrage !
De garnison changer toujours !
On n'aime pas, quoique volage,
A quitter de nouveaux amours.

GUILLAUME.

Ah ! quel bonheur ! quel avantage !
Il s'éloigne de ce séjour,
Et je reste dans ce village
Près de l'objet de mon amour.

TÉRÉZINE, avec dépit.

Quoi ! de mes fers il se dégage,
Il oublie ainsi son amour !
C'est un affront, c'est un outrage !

Je veux m'en venger à mon tour.

JOLI-CŒUR, à Térézine.

Vous l'entendez; demain, ma reine.

TÉRÉZINE, souriant.

Il faut partir!

JOLI-CŒUR.

Du moins j'ai vos serments.

TÉRÉZINE.

Sans doute!

JOLI-CŒUR.

Et cette main doit s'unir à la mienne?

TÉRÉZINE, riant.

Je l'ai promis!

JOLI-CŒUR.

Qu'importe alors le temps?

TÉRÉZINE ET GUILLAUME.

Que veut-il dire?

JOLI-CŒUR.

Adorable maîtresse,
Puisque demain matin l'honneur et le devoir
M'appellent loin de vous, tenez votre promesse
Aujourd'hui même et dès ce soir!

GUILLAUME, vivement et avec crainte.

Aujourd'hui même!

TÉRÉZINE, l'observant, à part.

Il se trouble!

GUILLAUME, de même.

Et dès ce soir!

TÉRÉZINE, de même.

Quel embarras!

(S'adressant à Joli-Cœur, en regardant toujours Guillaume.)

Et pourquoi donc? et pourquoi pas!

(A part.)

C'est charmant! son trouble redouble!

JOLI-CŒUR.

J'y puis compter? vous l'avez dit.

TÉRÉZINE, lui répondant sans l'écouter, et regardant toujours Guillaume avec une joie maligne.

Oui vraiment.

JOLI-CŒUR.

Dès ce soir.

TÉRÉZINE, de même.

Oui vraiment.

JOLI-CŒUR.

A minuit.

GUILLAUME, à part.

Dieu! quel parti prendre, et que faire?

TÉRÉZINE, regardant toujours Guillaume avec satisfaction.

Dans mes chaînes il reviendra!
Je l'avais dit : et l'y voilà!

JOLI-CŒUR.

Elle est à moi! quel sort prospère!

GUILLAUME, se désespérant.

L'épouser dès ce soir! O funeste destin!
Quand elle doit, hélas! ne m'aimer que demain.

ENSEMBLE.

CHŒUR DE SOLDATS.

Ah! quel bonheur! un mariage!
Nous resterons encore un jour!
Il nous reste dans ce village
Un jour de plaisir et d'amour.

JEANNETTE ET LES JEUNES FILLES.

Ah! quel bonheur! un mariage!
Ils resteront encore un jour!
Et c'est encor pour le village
Un jour de plaisir et d'amour.

JOLI-CŒUR.

Quel sort heureux! quel doux partage!
La beauté me cède toujours;
Et dès ce soir l'hymen m'engage
Avec l'objet de mes amours.

TÉRÉZINE.

Oui! j'ai ressaisi l'avantage!
De lui je triomphe à mon tour.
Le voilà, cet amant volage;
A mes pieds il est de retour.

GUILLAUME.

Non, plus d'espoir, plus de courage!
Je perds l'objet de mes amours.
Hélas! pour détourner l'orage,
A quel moyen avoir recours?

JOLI-CŒUR.

Soldats! habitants du village,
Je vous invite tous à ce doux mariage!
Car nous aurons avant le moment nuptial
Et le festin et le bal!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Il nous invite tous à ce doux mariage!

CHŒUR DE SOLDATS.

Nous aurons un festin!

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Et nous aurons un bal!

ENSEMBLE.

SOLDATS.

Ah! quel bonheur! un mariage, etc.

JEUNES FILLES.

Ah! quel bonheur! un mariage, etc.

JOLI-CŒUR.

Quel sort heureux, etc.

TÉRÉZINE.

Oui, j'ai ressaisi l'avantage, etc.

GUILLAUME.

Non, plus d'espoir, plus de courage!
Je perds l'objet de mes amours.
Hélas! pour détourner l'orage,
A quel moyen avoir recours?

(Joli-Cœur offre la main à Térézine, et entre avec elle dans la ferme. Les soldats, les gens du village les suivent. Guillaume est de l'autre côté, seul et désespéré. Térézine jette un dernier regard sur lui. La toile tombe.)

ACTE II.

Un autre endroit du village. A droite, la maison de Térézine, vue d'un autre côté. A gauche, la caserne et une auberge. Au lever du rideau, une grande table est dressée à droite, et l'on voit assis et mangeant, Térézine, Joli-Cœur et Jeannette, le docteur Fontanarose et autres habitants du village; des jeunes gens et des jeunes filles, qui n'ont pu trouver place à table, dansent au milieu, tandis qu'à gauche les musiciens du régiment, montés sur une estrade, jouent des fanfares.

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉRÉZINE, JOLI-CŒUR, JEANNETTE, FONTANAROSE, JEUNES FILLES, SOLDATS.

CHŒUR.

Chantons ce mariage

Et leur félicité!
Dans ce jour le courage
S'unit à la beauté.

FONTANAROSE, à table et mangeant.

Plaisirs doux et précoces,
Qui ne nous trompent pas.
Moi, ce que j'aime dans les noces,
Ce sont les grands repas!

TÉRÉZINE, regardant autour d'elle, à part et avec inquiétude.

Mais Guillaume ne paraît pas.

CHŒUR.

Chantons ce mariage
Et leur félicité!
Dans ce jour le courage
S'unit à la beauté.

JEANNETTE, se levant de table et s'avançant près de Térézine avec plusieurs de ses compagnes.

PREMIER COUPLET.

Habitants du bord de l'Adour,
Vous savez que sur ce rivage
On parle toujours sans détour;
Du pays Basque c'est l'usage!
Des fillettes de ce village
Interprète pour un moment,
Je viens, dans mon simple langage,
Vous adresser leur compliment.
Que le ciel vous donne en présent
Paix et bonheur en mariage,
Et qu'il nous en arrive autant!

DEUXIÈME COUPLET.

(Lui présentant un bouquet.)

Que la mariée en ce jour
Joigne à sa parure nouvelle,
Comme gage de notre amour,
Ces fleurs qui sont moins fraîches qu'elle!
D'une destinée aussi belle,
Que l'avenir est séduisant!
Et tout bas, chaque demoiselle
Dit comme moi dans ce moment...
Que le ciel vous donne en présent
Un époux aimable et fidèle,

Et qu'il nous en envoie autant!

FONTANAROSE, se levant et s'adressant aux mariés.

Puisque l'on chante ici, couple aimable et fidèle,
Je veux aussi payer mon écot en chansons.

(Tirant de sa poche plusieurs petits livrets brochés.)

De mon recueil voici la plus nouvelle;
Avec la mariée ici nous la dirons.

(Remettant un des livrets à Térézine et lui indiquant l'endroit où il faut chanter.)

Le Sénateur, la Gondolière.
Barcarolle à deux voix et chanson étrangère!
Je fais le sénateur, et vous la gondolière.

PREMIER COUPLET.

« Je suis riche, vous êtes belle,
« J'ai des écus, vous des appas!
« Pourquoi Zanetta la cruelle,
« Pourquoi ne m'aimeriez-vous pas?

TÉRÉZINE.

« Quelle surprise
« Et quel honneur!
« Un sénateur
« De Venise
« D'amour venir me supplier!...
« Mais je suis gondolière,
« Et je préfère
« Zanetto le gondolier!

ENSEMBLE.

TÉRÉZINE.

« Non, non, c'est trop d'honneur,
« Monsieur le sénateur. »

DEUXIÈME COUPLET.

FONTANAROSE.

« Emmène-moi sur ta gondole,
« Mes trésors charmeront tes jours!
« L'amour est léger... il s'envole!
« Mais les ducats restent toujours!

TÉRÉZINE.

« Quelle surprise
« Et quel honneur!
« Un sénateur
« De Venise
« A son sort veut me lier!

« Mais je suis gondolière,
« Et je préfère
« Zanetto le gondolier.

ENSEMBLE.

TÉRÉZINE.

« Non, non, c'est trop d'honneur,
« Monsieur le sénateur.

FONTANAROSE.

« Allons, plus de rigueur ;
« Écoute un sénateur. »

On danse, et à la fin du ballet paraît un tabellion, le contrat à la main.)

JOLI-CŒUR.

O doux aspect! c'est monsieur le notaire
Qui vient pour nous prêter son noble ministère!

(Tout le monde se lève.)

TÉRÉZINE, avec dépit, regardant autour d'elle, à part.

Guillaume n'est pas là!... quel serait son dépit!

JOLI-CŒUR.

Qu'avez-vous?

TÉRÉZINE, à part.

Rien! mais son absence
De ma juste vengeance
Me fait perdre le fruit.

(Joli-Cœur lui offre la main et l'emmène pendant que, malgré elle, Térézine regarde toujours si Guillaume ne vient pas.)

CHŒUR.

Chantons ce mariage
Et leur félicité!
Dans ce jour le courage
S'unit à la beauté.

(Ils entrent tous dans la maison de Térézine. Il ne reste en scène que Fontanarose qui, demeuré seul à table, continue à boire et à manger avec la même activité.)

SCÈNE II.

FONTANAROSE, à table; GUILLAUME, au fond du théâtre.

GUILLAUME.

Voici le soir! l'heure s'avance!
A quel moyen avoir recours?
Malheureux et sans espérance,
Je n ai plus qu'à finir mes jours!

FONTANAROSE, à table et fredonnant l'air qu'il vient de chanter.

« Allons, plus de rigueur;
« Écoute un sénateur. »

GUILLAUME, l'apercevant et courant à lui.

Quoi! c'est vous dans cette demeure!

FONTANAROSE.

A dîner l'on m'a retenu,
Et je repars dans un quart d'heure.

GUILLAUME, avec chaleur.

Mon cher ami, je suis perdu!

FONTANAROSE, la bouche pleine et sans se retourner.

Pourquoi donc?

GUILLAUME.

Il faut que l'on m'aime
Avant ce soir, à l'instant même!
En savez-vous le moyen?

FONTANAROSE.

Oui vraiment!
Si vous voulez qu'on vous adore,
Il faut doubler la dose et m'acheter encore
Quelques nouveaux flacons de ce philtre puissant.

GUILLAUME.

Et l'on m'aimera sur le champ?

FONTANAROSE.

Je le crois bien! les vertus en sont telles
Qu'après cela, même sans le vouloir,
Vous plairez à toutes les belles.

GUILLAUME, vivement.

Dès ce soir même?

FONTANAROSE.

Dès ce soir.

GUILLAUME, l'embrassant.

Ah! ce seul mot me rend à l'existence;
Donnez vite, donnez.

FONTANAROSE.

Jamais je ne balance
Dès qu'il faut obliger... Avez-vous de l'argent?

GUILLAUME, naïvement.

Je n'en ai plus.

FONTANAROSE, froidement.

C'est différent!

(Montrant l'auberge à gauche.)
Dès que vous en aurez, c'est là qu'est ma demeure,
Hâtez-vous, je l'ai dit : je pars dans un quart d'heure.
(Il entre dans l'auberge.)

SCÈNE III.

GUILLAUME, puis JOLI-CŒUR, sortant de l'auberge à droite.

GUILLAUME.
De désespoir je reste anéanti.

JOLI-CŒUR, à part et avec fatuité.
Que la femme est un être inexprimable et tendre!
Tout est prêt, elle m'aime, et veut encore attendre
A ce soir pour signer!

GUILLAUME, à part, regardant Joli-Cœur.
Voilà donc son mari!
(S'arrachant les cheveux.)
De rage j'en mourrai!

JOLI-CŒUR, l'appercevant, à part.
Qu'a donc cet imbécile?
(Haut.)
Approche, mon garçon, pourquoi te désoler?

GUILLAUME, tristement.
Quand on a besoin d'or, il est si difficile
D'en trouver...

JOLI-CŒUR.
Pourquoi donc? Tu n'as qu'à t'enrôler.

DUO.

JOLI-CŒUR.
Si l'honneur a pour toi des charmes,
Viens dans nos rangs, n'hésite plus.
Aux héros qui prennent les armes
J'offre la gloire et vingt écus!

GUILLAUME.
Quoi! l'on trouve en prenant les armes
L'honneur, la gloire et vingt écus?

JOLI-CŒUR.
Et les amours, qui d'ordinaire
Suivent toujours le militaire.

GUILLAUME.
Et vingt écus?

JOLI-CŒUR.

Oui, vingt écus !

ENSEMBLE.

JOLI-CŒUR.

Oui, tu peux m'en croire,
Au son du tambour
T'invite la gloire,
Ainsi que l'amour.
Tout pour la gloire!
Tout pour l'amour!

GUILLAUME.

Ah! loin de le croire,
Je songe en ce jour,
Non pas à la gloire,
Mais à mon amour.
Rien pour la gloire!
Tout pour l'amour!

JOLI-CŒUR.

Eh quoi! des périls de la guerre
Ton cœur serait-il alarmé?

GUILLAUME, à part.

L'existence doit être chère
Quand on est si près d'être aimé.
(Haut.)
N'importe.

JOLI-CŒUR.

Il y consent.

(Il tire un papier de sa poche et écrit l'engagement sur la table à droite.)

GUILLAUME, pendant ce temps s'avance au bord du théâtre.

Oui, je sais que la vie
Dès demain peut m'être ravie;
Mais je dirai : Pendant un jour,
Pendant un jour, j'eus son amour!
Et n'est-ce rien qu'un jour
De bonheur et d'amour?

JOLI-CŒUR, qui a achevé d'écrire.

Tout est prêt, et tu peux m'en croire,
Tu trouveras, n'hésite plus,
Et l'amour et la gloire.

GUILLAUME.

La gloire et vingt écus.

JOLI-CŒUR, les lui donnant.

Les voilà!

GUILLAUME.

Je les tiens!
Pour moi c'est le premier des biens.

JOLI-CŒUR.

Signe!

(Voyant qu'il hésite.)

Ou bien fais ta croix.

GUILLAUME, faisant sa croix.

De grand cœur à l'instant,

(A part, montrant l'auberge à gauche.)

Et courons retrouver le docteur qui m'attend.

ENSEMBLE.

JOLI-CŒUR.

Ah! quel bonheur! il est à moi!
Le voilà donc soldat du roi!
Victoire! victoire!
Au son du tambour
T'invite la gloire,
Ainsi que l'amour.
Tout pour la gloire!
Tout pour l'amour!

GUILLAUME.

Ah! quel bonheur! elle est à moi!
Je vais donc obtenir sa foi.
Victoire! victoire!
Il faut dans ce jour
Songer à la gloire
Ainsi qu'à l'amour.
Tout pour la gloire!
Tout pour l'amour.

(Guillaume entre dans l'auberge à gauche.)

SCÈNE IV.

JOLI-CŒUR, puis JEANNETTE ET LES JEUNES FILLES du village, qui arrivent par le fond.

CHŒUR.

JEANNETTE ET LES JEUNES FILLES, causant vivement entre elles.

Grands dieux! quelles nouvelles!

Qui jamais les croirait?
Surtout, Mesdemoiselles,
Gardez bien le secret!

JOLI-CŒUR.

Eh! mais qu'avez-vous donc?

TOUTES.

Ah! c'est une aventure
Qui nous étonne bien!

JOLI-CŒUR.

Parlez, je vous conjure!

TOUTES.

Mais vous n'en direz rien.

JOLI-CŒUR.

Pas plus que vous, sans doute;
Parlez, je vous écoute.
Eh bien! eh bien!..

TOUTES.

Grands dieux! quelles nouvelles!
Qui jamais les croirait?
Surtout, Mesdemoiselles,
Gardez bien le secret.

JEANNETTE, à Joli-Cœur, qui la regarde avec impatience.

C'est Thomas, le mercier, qui revient à l'instant,
Apportant de la ville un important message.
Guillaume avait un oncle...

TOUTES, gaiement.

Il est mort

JOLI-CŒUR.

Ah! vraiment!

JEANNETTE.

Et lui laisse, en mourant, un immense héritage!

TOUTES.

D'ici c'est le plus riche!

JEANNETTE.

Est-ce heureux!

JOLI-CŒUR, avec indifférence.

Fort heureux!
Mais je vous quitte, et pour mon mariage
Je vais tout disposer. Sous les armes, je veux
Que mes soldats, ce soir, rendent hommage
A mon épouse, à moi! Sans adieux.

TOUTES.

Sans adieux !

(Joli-Cœur sort.)

CHŒUR.

Pour nous quelles nouvelles !
Qui jamais les croirait ?
Surtout, Mesdemoiselles,
Le plus profond secret !

SCÈNE V.

JEANNETTE, LES JEUNES FILLES, GUILLAUME, sortant de l'auberge à gauche.

JEANNETTE, aux jeunes filles, en leur montrant Guillaume.

Il ne sait rien encor ! le voilà ! taisons-nous !

GUILLAUME, à part.

Mes lèvres ont pressé ce breuvage si doux
Qui fait que la beauté vous préfère et vous aime !
Et le docteur qui va partir,
Pour moi prétend qu'à l'instant même
Ses effets merveilleux vont se faire sentir.

JEANNETTE ET LES JEUNES FILLES, lui faisant l'une après l'autre la révérence.

Monsieur Guillaume, vot' servante !
(A part, le regardant avec bienveillance.)
Ah ! qu'il a l'air aimable et bon !
De son bonheur je suis contente.
Ah ! la fortune a bien raison !

GUILLAUME, les regardant d'un air étonné.

Mais quel air gracieux et tendre !
Dans leurs regards que de douceur !
D'honneur ! je n'y puis rien comprendre.
Eh ! mais... j'y pense ! le docteur
M'assurait qu'à toutes les belles
J'allais plaire sans le vouloir,
Et de ce philtre le pouvoir
Agirait-il déjà sur elles ?

PLUSIEURS JEUNES FILLES, à droite, lui faisant la révérence.

Monsieur Guillaume !

GUILLAUME.

Quel embarras !

LES AUTRES, à gauche, de même.

Monsieur Guillaume !

GUILLAUME.

Que faire ? hélas !

ENSEMBLE.

TOUTES ENSEMBLE, lui faisant la révérence.

Monsieur Guillaume, vot' servante !
Ah ! qu'il a l'air aimable et bon !
De son bonheur je suis contente.
Ah ! la fortune a bien raison !

GUILLAUME, les regardant.

Non, non, non, plus d'incertitude.
Ah ! c'est bien cela, je le vois,
Moi qui n'en ai pas l'habitude,
C'est trop de bonheur à la fois !

SCÈNE VI.

GUILLAUME ET LES JEUNES FILLES qui l'entourent; FONTANAROSE, le chapeau sur la tête, prêt à partir, sortant de l'auberge à gauche, et TÉRÉZINE de la ferme à droite avec JOLI-CŒUR, qui la quitte en lui baisant la main, et traverse le théâtre; Térézine s'approche alors du groupe des jeunes filles.

FONTANAROSE ET TÉRÉZINE, chacun de leur côté, apercevant Guillaume au milieu des jeunes filles.

Et ! mais, que vois-je?

GUILLAUME, apercevant Fontanarose et courant à lui.

Ah ! c'est magique !
Vous m'avez dit vrai, cher docteur,
Et par un effet sympathique
J'ai déjà su toucher leur cœur !

TÉRÉZINE, à part et sans se montrer.

Qu'entends-je ! ô ciel !

FONTANAROSE, à part et avec étonnement.

L'aventure est unique !

(Allant à Jeannette et aux jeunes filles, et leur montrant Guillaume.)

Est-il possible ! il vous plaît ?

JEANNETTE ET LES JEUNES FILLES, faisant la révérence.

Mais oui-da !
Monsieur Guillaume est bien fait pour cela !

QUATUOR.

ENSEMBLE.

FONTANAROSE.

O miracle! ô surprise extrême!
Ai-je dit vrai sans le vouloir!
Me serais-je abusé moi-même
Sur ce philtre et sur son pouvoir?

TÉRÉZINE, à part et sans se montrer.

Qu'ai-je entendu? surprise extrême!
Je le croyais au désespoir,
Et je vois que chacune l'aime.
Non, je n'y puis rien concevoir.

JEANNETTE.

O bonheur! ô surprise extrême!
Il est riche sans le savoir!
J'en suis sûre, c'est moi qu'il aime,
Et de l'épouser j'ai l'espoir.

GUILLAUME.

O miracle! ô bonheur extrême!
Grâce à ce magique pouvoir,
Il est donc vrai qu'enfin l'on m'aime :
Mon cœur bat d'amour et d'espoir.

JEANNETTE, à Guillaume.

On danse là-bas sous l'ombrage.
Y viendrez-vous?

GUILLAUME.

Cela me plaît assez.

JEANNETTE.

Est-ce avec moi que vous dansez?

TOUTES.

C'est avec moi!
C'est avec moi!

JEANNETTE.

Non, c'est moi qu'il engage.

TOUTES.

C'est moi!
C'est moi!
C'est moi!

GUILLAUME, à Fontanarose.

Quel embarras!

Chacune m'invite à la ronde,
Et quoiqu'on veuille, on ne peut pas
Danser avec tout le monde !

JEANNETTE, et les autres.

Prononcez ! choisissez !

GUILLAUME, avec embarras.

Eh ! mais...

(A Jeannette.)

Vous d'abord, les autres après !

FONTANAROSE.

Dieu ! quel danseur !

ENSEMBLE.

JEANNETTE.

Ah ! j'ai la préférence :
C'est moi qu'il veut choisir.
Livrons-nous à la danse,
Livrons-nous au plaisir.

LES AUTRES JEUNES FILLES.

Elle a la préférence ;
Mais mon tour va venir.
Livrons-nous à la danse,
Livrons-nous au plaisir.

GUILLAUME.

Ah ! mon bonheur commence ;
Quel heureux avenir !
Livrons-nous à la danse,
Livrons-nous au plaisir !

FONTANAROSE.

Pour moi quelle opulence
Quel heureux avenir !
De ma propre science
Je ne puis revenir.

TÉRÉZINE.

Que de frais, de dépenses !
Il n'a plus qu'à choisir.
On lui fait des avances ;
Je n'en puis revenir.

(Guillaume, entraîné par Jeannette et les jeunes filles, va pour sortir ; il aperçoit Térézine qui s'avance vers lui ; il s'arrête.)

TÉRÉZINE, allant à lui.

Guillaume ! un seul mot !

GUILLAUME, ravi et à part.

Dieu! qu'entends-je!
Elle aussi!

TÉRÉZINE.

Joli-Cœur m'apprend
Que vous vous engagez!

JEANNETTE.

Ah! quel projet étrange!

TÉRÉZINE.

Je veux à ce sujet vous parler!

GUILLAUME, vivement.

Sur-le-champ!

JEANNETTE, le tirant par le bras de l'autre côté.

Et la danse?

GUILLAUME, à Térézine, montrant les jeunes filles.

Pardon! j'ai promis; l'on m'attend!
Mais près de vous prompt à me rendre,
Je vais danser bien vite et reviens à l'instant!
(A part, en montrant Térézine.)
Je devine déjà ce qu'elle veut m'apprendre!
(La regardant.)
Elle aussi! quel bonheur!
(A part.)
Je reviens!... C'est charmant!

JEANNETTE ET LES JEUNES FILLES.

Partons donc!

ENSEMBLE.

JEANNETTE.

Ah! j'ai la préférence,
C'est moi qu'il veut choisir.
Livrons-nous à la danse,
Livrons-nous au plaisir.

LES JEUNES FILLES.

Elle a la préférence;
Mais mon tour va venir.
Livons-nous à la danse,
Livrons-nous au plaisir.

GUILLAUME.

Ah! mon bonheur commence;
Quel heureux avenir!
Livrons-nous à la danse,

Livrons-nous au plaisir.

FONTANAROSE.

Pour moi quelle opulence!
Quel heureux avenir!
De ma propre science
Je ne puis revenir.

TÉRÉZINE.

Que de frais, de dépenses!
Il n'a plus qu'à choisir.
On lui fait des avances;
Je n'en puis revenir.

(Guillaume sort par la gauche au milieu des jeunes filles qui l'e et pendant toute la scène suivante on entend dans le lointain une de bal.)

SCÈNE VII.

TÉRÉZINE, FONTANAROSE.

TÉRÉZINE, regardant sortir Guillaume.

Qu'il a l'air content et joyeux!

FONTANAROSE, se rengorgeant.

Grâce à mon art miraculeux!

TÉRÉZINE.

Comment cela?

FONTANAROSE.

D'une beauté cruelle
Il était amoureux!... je ne sais pas laquelle.

TÉRÉZINE, vivement.

Il aimait!

FONTANAROSE.

Sans espoir,
(montrant un flacon.)
Et ce philtre puissant
L'a fait de tout le monde adorer sur-le-champ.
Vous l'avez vu!

TÉRÉZINE, souriant.

Je vois que c'est un badinage.

Non pas! [illegible]
Au prix de tout [illegible]

Quoi! c'est pour [illegible]

Oui, pour se faire [illegible]
Et, pour [illegible]
Il s'est [illegible]

[illegible]

Pauvre garçon!

[illegible]

Oh! c'est [illegible]
On me le dit [illegible]

Et vous, [illegible]

T. IV.

ce embarras.)
; avez, je suppose,
encor.
E.

c effroi.
autre chose!...

iose.
atterré.

le papier.)
e alors mon sort?
mort.
LE.
E.
ourir,
r
ients

part.

rir;
ients

re infaillible,
e insensible!
docteur

c tendresse.
'en crois mon cœur!

'entendre!
ur!

GUILLAUME.

Et moi j'attends encore...

(La regardant, et à part.)

Un bonheur... qui bientôt viendra!

TÉRÉZINE.

Écoutez-moi, de grâce!

GUILLAUME, avec satisfaction.

Enfin, nous y voilà!

TÉRÉZINE.

Je sais que vous vouliez, dans votre ardeur guerrière,
Vous enroler! Pourquoi? dites-le-moi.

DUO.

GUILLAUME.

Je voulais partir pour la guerre,
Et de mon mieux servir le roi,
Puisque c'était, dans ma misère,
Le seul qui voulût bien de moi!

TÉRÉZINE.

Votre existence nous est chère,
Ainsi que votre liberté!
Cet engagement téméraire
Le voici!... je l'ai racheté.

(Elle lui montre un papier.)

GUILLAUME.

Que de bonté!... quoi! c'est vous-même...

(A part.)

Mais c'est tout simple quand on aime.
Et c'est cela! c'est bien cela.

TÉRÉZINE.

Je vous le rends! le voilà!

(Elle lui présente le papier; en le prenant, Guillaume rencontre la main de Térézine qui la retire avec émotion.)

GUILLAUME, la regardant avec amour.

Oui, je crois voir, douce espérance!
Trembler sa main, battre son cœur :
Philtre divin! déjà commence
Et ton pouvoir et mon bonheur!

TÉRÉZINE.

Adieu!

GUILLAUME.

(Avec embarras.)

Vous me quittez!... Vous avez, je suppose,
Autre chose à me dire encor.

TÉRÉZINE.

Non! non!

GUILLAUME, avec effroi.

Eh quoi! pas autre chose!...

TÉRÉZINE.

Pas autre chose.

GUILLAUME, atterré.

O ciel! je m'abusais!

(Lui rendant le papier.)

Qu'importe alors mon sort?
Si je ne suis aimé, je préfère la mort.

ENSEMBLE.

GUILLAUME.

Mieux vaut mourir,
Que de souffrir
Tous les tourments
Que je ressens.

TÉRÉZINE, à part.

Il veut partir;
C'est trop souffrir;
Tous ses tourments
Je les ressens.

GUILLAUME.

Ainsi ce talisman, pour toute autre infaillible,
Sur elle est sans pouvoir! elle reste insensible!
Adieu! je pars, et puisque le docteur
M'a trompé...

TÉRÉZINE, le retenant avec tendresse.

Non!... non, si j'en crois mon cœur!

ENSEMBLE.

GUILLAUME.

Dieu! que viens-je d'entendre!
O moment enchanteur!

Ce mot vient de me rendre
La vie et le bonheur.
Près de ce que j'adore
Je demeure en ces lieux;
Et le ciel que j'implore
A comblé tous mes vœux.

TÉRÉZINE.

Je ne puis m'en défendre,
Ses tourments, sa douleur,
Et cet amour si tendre
Ont su toucher mon cœur.
De l'amant qui m'adore
Comblons enfin les vœux;
C'est être heureuse encore
Que de le rendre heureux.

(A la fin de cet ensemble, qui est sur un mouvement de marche militaire, on voit à gauche arriver Fontanarose, Jeannette et tous les habitants du village, et à droite paraître Joli-Cœur qui marche devant ses soldats en tournant le dos à Térézine.)

JOLI-CŒUR, à ses soldats et réglant le pas.

Une, deux ! une, deux!
Halte-front! présentez les armes!

(Il se retourne et aperçoit Guillaume qui, dans ce moment, vient de se jeter aux pieds de Térézine.)

Ah! grands dieux!
Je rends à mon rival les honneurs militaires!

TÉRÉZINE, allant à Joli-Cœur.

Vous saurez tout, sergent!

(Elle continue à lui parler bas; elle a l'air de se justifier en lui racontant ce qui est arrivé; Joli-Cœur relève sa cravate d'un air avantageux, et semble dire, en regardant Jeannette, qu'il ne manquera pas de consolations. Pendant ce temps, Guillaume, qui a aperçu Fontanarose, se lève, court à lui et lui saute au cou.)

GUILLAUME.

O philtre merveilleux!
Par lui je suis aimé, par lui je suis heureux!

FONTANAROSE, avec fatuité.

-n art ce sont là les effets ordinaires!

(Montrant Jeannette.)

De plus mon jeune ami, j'apprends que vous voilà
Très-riche!

TÉRÉZINE, étonnée.

Est-il vrai?

GUILLAUME, avec indifférence.

Riche!...

(Montrant Térézine.

Ah! je l'étais déjà!

FONTANAROSE, se tournant vers les paysans.

Car ce philtre, Messieurs, que pour rien je vous laisse,
Ce philtre peut aussi procurer la richesse.

TOUS, l'entourant.

Donnez, donnez-m'en sur-le-champ!
Voilà, voilà mon argent.

FONTANAROSE, faisant sonner les pièces de monnaie qui sont dans son chapeau.

O philtre tout-puissant!
Je disais bien qu'il donnait la richesse.

(En ce moment le cabriolet du charlatan paraît au milieu du théâtre.)

FONTANAROSE.

Adieu, soyez heureux!... Adieu, mes bons amis!
Je reviendrai dans ce pays.

(Il monte sur son cabriolet.)

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Honneur, honneur
A ce savant docteur!
Je lui dois la richesse,
Je lui dois le bonheur.

GUILLAUME.

Je lui dois ma maîtresse,
Je lui dois le bonheur.

TÉRÉZINE.

Je lui dois sa tendresse,
Je lui dois le bonheur.

JOLI-CŒUR.

Oui, pour une traîtresse
Qui trahit mon ardeur,

Plus d'une autre maîtresse
Me rendra le bonheur.

TOUS.

Honneur, honneur à ce savant docteur!

(Le charlatan est sur son char; son valet sonne de la trompette; tous les villageois agitent leurs chapeaux et le saluent. La toile tombe.)

FIN DU PHILTRE.

ROBERT LE DIABLE

OPÉRA EN CINQ ACTES

En société avec M. G. Delavigne

MUSIQUE DE M. MEYERBEER

Académie royale de Musique. — 21 novembre 1831.

PERSONNAGES

ROBERT, duc de Normandie.
BERTRAM, son ami.
ISABELLE, princesse de Sicile.
ALICE, paysanne normande.
RAIMBAUT, paysan normand.
LE ROI DE SICILE.
LE PRINCE DE GRENADE.
LE CHAPELAIN de Robert.
HÉLÉNA, supérieure des nonnes.
UN ERMITE.
UN MAJORDOME du roi de Sicile.
UN HÉRAUT D'ARMES.
CHEVALIERS ET ERMITES.
FUGITIFS.
DAME D'HONNEUR d'Isabelle.
CHEVALIERS ET SEIGNEURS.
ÉCUYERS, PAGES ET VALETS.
ERMITES.
NONNES.
PAYSANS ET PAYSANNES.
SOLDATS du roi de Sicile.

La scène est en Sicile.

ACTE PREMIER.

Le Lido avec le port de Palerme en vue. Plusieurs tentes élégantes sont placées sous l'ombrage des arbres. Pendant l'introduction on voit arriver, à plusieurs reprises, des barques d'où descendent des étrangers.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROBERT, BERTRAM, LE CHAPELAIN de Robert, CHEVALIERS, VALETS ET ÉCUYERS.

(Au lever du rideau Robert et Bertram sont à une table à gauche du spectateur; plusieurs valets et écuyers sont occupés à les servir. A droite, une table où plusieurs chevaliers boivent ensemble.)

INTRODUCTION.

CHŒUR.

Versez à tasse pleine,
Versez ces vins fumeux,
Et que l'ivresse amène

L'oubli des soins fâcheux.
Au seul plaisir fidèles,
Consacrons-lui nos jours.
Le vin, le jeu, les belles,
Voilà nos seuls amours.

PREMIER CHEVALIER, à droite, regardant Robert.

Quels nombreux écuyers! quelles armes brillantes!

DEUXIÈME CHEVALIER.

Quel est cet étranger, ce seigneur opulent,
Dont les tentes élégantes
S'élèvent près de notre camp?
Qui l'amène en Sicile?

PREMIER CHEVALIER

Il y vient, j'imagine,
Pour assister comme nous aux tournois
Que donne le duc de Messine.

ROBERT, le verre à la main, s'adressant aux chevaliers.

Illustres chevaliers, c'est à vous que je bois!

LE CHŒUR.

Au seul plaisir fidèles,
Consacrons-lui nos jours.
Le vin, le jeu, les belles,
Voilà nos seuls amours.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; UN ÉCUYER de Robert, puis RAIMBAUT,

L'ÉCUYER, s'adressant à Robert.

J'amène devant vous un joyeux pèlerin
Qui, si vous le voulez, pourrait, par un refrain,
Égayer le repas de votre seigneurie.
Il arrive de France et de la Normandie.

ROBERT, vivement.

Quoi! de la Normandie?

BERTRAM, à voix basse.

Votre ingrate patrie!

(Pendant ce temps est entré Raimbaut.)

ROBERT, à Raimbaut.

Approche!

(Lui donnant une bourse.)

Prends; dis-nous quelques récits.

RAIMBAUT.

Je vous dirai l'histoire épouvantable
De notre jeune duc, de ce Robert le Diable.

TOUS.

Robert le Diable!

RAIMBAUT.

Ce mauvais garnement à Lucifer promis,
Et qui pour ses méfaits s'exila du pays.

(Robert tire son poignard.)

BERTRAM, le retenant.

Y pensez-vous!...

ROBERT se retourne vers Raimbaut et lui dit froidement :

Commence.

TOUS.

Écoutons, mes amis!

BALLADE.

RAIMBAUT.

PREMIER COUPLET.

Jadis régnait en Normandie
Un prince noble et valeureux.
Sa fille, Berthe la jolie,
Dédaignait tous les amoureux.
Quand vint à la cour de son père
Un prince au parler séducteur;
Et Berthe, jusqu'alors si fière,
Lui donna sa main et son cœur.
Funeste erreur! fatal délire!
Car ce guerrier était, dit-on,
Un habitant du sombre empire :
C'était... c'était un démon!

CHŒUR.

Ah! le conte est fort bon;
Comment ne pas en rire?
Quoi! c'était un démon?

RAIMBAUT.

Oui, c'était un démon!

DEUXIÈME COUPLET.

De cet hymen épouvantable
Vint un fils, l'effroi du canton!
Robert, Robert, le fils du diable,

Dont il porte déjà le nom.
Semant le deuil dans les familles,
En champ clos il bat les maris,
Enlève les femmes, les filles,
Et s'il paraît dans le pays...
Fuyez, fuyez, jeune bergère,
Car c'est Robert ; il a, dit-on,
Les traits et le cœur de son père,
Et comme lui c'est un démon !

CHŒUR.

Ah ! le conte est fort bon ;
Comment ne pas en rire ?
Robert est un démon !

RAIMBAUT.

Oui, c'est un vrai démon !

ROBERT, qui jusque-là a cherché à modérer sa colère, se lève à la fin du deuxième couplet.

C'en est trop !.. qu'on arrête un vassal insolent !
Je suis Robert !

RAIMBAUT, tombant à genoux.

Miséricorde !
Pardon, mon doux seigneur !

ROBERT.

Une heure je t'accorde !
Fais ta prière, puis qu'on le pende à l'instant.

RAIMBAUT.

Grâce ! grâce ! je vous en prie !
J'arrive de la Normandie
Avec ma fiancée, et nous venons tous deux
Remplir auprès de vous un message pieux !

ROBERT.

Ta fiancée ?.. attends. Sans doute elle est jolie !
Je me laisse attendrir, allons, pour ses beaux yeux.
Je te fais grâce de la vie ;
Mais elle m'appartient, qu'on l'amène en ces lieux !
Chevaliers, je vous l'abandonne.

RAIMBAUT.

Hélas !

ROBERT.

Tais-toi, vassal, quand ma bonté pardonne,
Oses-tu bien encor murmurer !

RAIMBAUT.

Malheureux!

ROBERT.

Écuyers, versez-nous ces vins délicieux!

ENSEMBLE.

ROBERT ET LES CHEVALIERS.

Au seul plaisir fidèles,
Consacrons-lui nos jours,
Le vin, le jeu, les belles,
Voilà nos seuls amours.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; ALICE, conduite par LES PAGES de Robert.

ALICE.

Où me conduisez-vous? par pitié, laissez-moi!

CHŒUR DE CHEVALIERS.

Qu'elle a d'attraits! qu'elle est jolie!
Allons, calmez un vain effroi.

ALICE.

Grâce! grâce, je vous supplie!

CHŒUR DE CHEVALIERS, montrant Raimbaut.

Non, non, il faut qu'il soit puni!
Non, point de pitié pour vos larmes!
Notre vengeance a trop de charmes
Pour que vous obteniez merci!

ALICE.

Plus d'espoir! ô peine cruelle!

ROBERT, reconnaissant Alice.

Qu'entends-je? qu'ai-je vu? c'est elle!
Allice!

ALICE, se jetant aux pieds de Robert.

Ah! Monseigneur, protégez-moi contre eux.

ROBERT.

Arrêtez! c'est Alice; respectez sa faiblesse.
Le même lait nous a nourris tous deux;
Je ne l'oublirai pas.

CHŒUR DE CHEVALIERS.

Tenez votre promesse;
Avez-vous oublié votre refrain joyeux?

ENSEMBLE.

LES CHEVALIERS.

Au seul plaisir fidèles,
Consacrons-lui nos jours,
Le vin, le jeu, les belles,
Voilà nos seuls amours.
Partons, amis, point d'imprudence,
N'excitons point un vain courroux;
Retirons-nous sans résistance,
Et plus tard nous reviendrons tous.

ROBERT.

Non, je prends sa défense;
Calmez un vain transport;
Malheur à qui l'offense!
Il recevra la mort.
Craignez d'exciter ma vengeance,
A mon ordre il faut obéir;
Retirez-vous sans résistance,
Ou mon bras saura vous punir.

(Raimbaut et les chevaliers se retirent devant Robert qui les menace.)

SCÈNE IV.

ROBERT, ALICE.

ALICE.

O mon prince! ô mon maître!

ROBERT.

Appelle-moi ton frère!
Banni par des sujets ingrats,
Je suis un exilé sur la rive étrangère.
J'ai cherché vainement la mort dans les combats;
Mais toi, près de Palerme, ici, que viens-tu faire?

ALICE.

J'y viens pour remplir un devoir.
Avec mon fiancé j'ai quitté ma chaumière,
J'ai suspendu l'hymen qui devait nous unir...

ROBERT.

Pourquoi?

ALICE.

Pour accomplir l'ordre de votre mère.

ROBERT.

Ma mère bien-aimée! Ah! parle, à son désir

Je m'empresserai de me rendre.

ALICE.

Vous ne devez jamais la revoir ni l'entendre.

ROBERT.

O ciel !

ALICE.

Elle n'est plus.

ROBERT.

Quoi ! ma mère ? ô tourment.

ROMANCE.

ALICE.

PREMIER COUPLET.

Va, dit-elle, va, mon enfant,
Dire au fils qui m'a délaissée
Qu'il eût la dernière pensée
D'un cœur qui s'éteint en l'aimant !
Adoucis sa douleur amère,
Il ne reste pas sans appui :
Dans les cieux comme sur la terre,
Sa mère va prier pour lui.

DEUXIÈME COUPLET.

Dis-lui qu'un pouvoir ténébreux
Veut le pousser au précipice ;
Sois son bon ange, pauvre Alice,
Il doit choisir entre vous deux.
Puisse-t-il fléchir la colère
Du Dieu qui m'appelle aujourd'hui,
Et dans les cieux suivre sa mère,
Sa mère qui priera pour lui !

ROBERT.

Je n'ai pu fermer sa paupière !

ALICE.

Elle m'a confié sa volonté dernière.
Un jour, a-t-elle dit,
Quand il en sera digne, il lira cet écrit.

(Alice se met à genoux et présente à Robert le testament de sa mère.)

ROBERT.

Non, je ne le suis pas ! non, je me fais justice !
Plus tard... Conserve encor ce dépôt, chère Alice.
Tout m'accable à la fois ! en proie à la douleur,

Je nourris les tourments d'une ardeur inutile.

ALICE.

Vous aimez ?

ROBERT.

Sans espoir. Connais tout mon malheur :
De la princesse de Sicile
Les charmes ont touché mon cœur ;
Je crus sa conquête facile,
Je la vis s'attendrir !.. mais troublé, mais jaloux,
Je voulus l'enlever ; j'osai braver son père ;
De tous ses chevaliers je défiai les coups !

ALICE.

O ciel.

ROBERT.

Je succombais, lorsque, dans la carrière,
Bertram, un chevalier, mon ami, mon sauveur,
Aux plus hardis fit mordre la poussière ;
Je lui dus la victoire et perdis le bonheur.

ALICE.

Eh quoi ! la princesse Isabelle...

ROBERT.

Depuis je n'ai pu la revoir.

ALICE.

A ses premiers serments, elle sera fidèle.

ROBERT.

Et comment le savoir ?

ALICE.

Demandez-le vous-même ;
Écrivez !

ROBERT fait un signe; son chapelain sort de la tente et apporte ce qui est nécessaire pour écrire.

Tu le veux... mais qui le remettra ?..

ALICE.

Moi !
L'esprit vient aisément quand on sert ceux qu'on aime.

ROBERT, pendant le couplet d'Alice, dicte un billet au chapelain.

Mon ange tutélaire ! ah ! comment envers toi
Pourrai-je m'acquitter !..

ALICE.

Vous le pouvez sans peine.
De ce pauvre Raimbaut vous connaissez l'amour :

Souffrez qu'un saint homme en ce jour,
Près des rochers de Sainte-Irène
L'unisse avec moi sans retour!

ROBERT applique le pommeau de son épée sur le billet et le donne à Alice.

De grand cœur! tiens.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; BERTRAM vient d'entrer et s'approche de Robert.

ALICE, l'apercevant et faisant un geste de frayeur.

Quel est ce sombre personnage?

ROBERT.

Le chevalier Bertram, mon plus fidèle ami,
Pourquoi d'un air d'effroi le regarder ainsi?

ALICE, tremblante.

C'est qu'il est en notre village
Un beau tableau représentant
L'archange saint Michel qui terrasse Satan,
Et je trouve...

ROBERT.

Achevez! quel trouble est donc le vôtre!

ALICE, bas, à Robert.

Qu'il ressemble...

ROBERT, souriant.

A l'archange.

ALICE, de même.

Eh! non vraiment... à l'autre.

ROBERT, bas.

(Haut.)

Quelle folie! Allez, et qu'un hymen heureux,
Ce soir, mes bons amis, vous unisse tous deux!

(Alice baise la main de Robert et sort.)

SCÈNE VI.

ROBERT, BERTRAM.

BERTRAM.

Quoi! tous deux les unir! à merveille! courage!
Ta nouvelle conquête est fort bien avec toi...

ROBERT.

Oui, par reconnaissance.

BERTRAM.

Ah! crois donc ce langage,
C'est le mot de tous les ingrats.

ROBERT.

Bertram, tu ne la connais pas?
Tais-toi, je crains ta funeste influence.
En moi j'ai deux penchants; l'un qui me porte au bien,
Naguère encor j'en sentais la puissance;
L'autre me porte au mal, et tu n'épargnes rien
Pour l'éveiller en moi.

BERTRAM.

Que dis-tu? quel délire!
Quoi! tu peux te méprendre au motif qui m'inspire!
Tu doutes de mon cœur?

ROBERT.

Non, non, tu me chéris;
Je le crois.

BERTRAM.

Oui, Robert, cent fois plus que moi-même.
Tu ne sauras jamais à quel excès je t'aime!

ROBERT.

Ne me donne donc plus que de sages avis.

BERTRAM.

A la bonne heure! et tiens, pour bannir la tristesse,
Mêlons-nous à ces chevaliers.
Tente le sort du jeu, partage leur ivresse;
Nous avons besoin d'or, qu'ils soient nos trésoriers!

ROBERT.

Oui, le conseil est bon.

SCÈNE VII.

ROBERT, BERTRAM, CHEVALIERS.

FINAL.

BERTRAM, aux chevaliers.

Le duc de Normandie
A vos plaisirs veut prendre part.

ROBERT.

Aux tournois, chevaliers, nous nous verrons plus tard.
C'est au jeu que je vous défie.

LES CHEVALIERS.

Nous sommes tous flattés de tant de courtoisie;
Allons, voyons pour qui doit pencher le hasard.

ROBERT.

L'or est une chimère,
Sachons nous en servir;
Le vrai bien sur la terre
N'est-il pas le plaisir?

TOUS.

Commençons.

(Pendant ce temps on a placé une table au milieu du théâtre, tous les joueurs l'entourent.)

ENSEMBLE.

ROBERT ET LES CHEVALIERS.

O fortune! à ton caprice,
Viens, je livre mon destin;
A mes désirs sois propice,
Et viens diriger ma main.
L'or est une chimère,
Sachons nous en servir;
Le vrai bien sur la terre,
N'est-il pas le plaisir?

BERTRAM.

Fortune, ou contraire, ou propice,
Qu'importe ton courroux!
Je brave ton caprice
Et je ris de tes coups!

(Pendant cet ensemble, on a commencé à faire rouler les dés.)

ROBERT.

J'ai perdu; ma revanche! allons, cent pièces d'or!

UN CHEVALIER.

A vous les dés!

ROBERT.

Quatorze! ah! cette fois, je pense,
De mon côté pourra tourner la chance.
Allons, allons, je perds encor.

BERTRAM.

Qu'importe? va toujours!

ROBERT.

Nous mettons deux cents piastres!

BERTRAM.

Eh! ce n'est pas assez; cinq cents!

LES CHEVALIERS, à part.

Nous le tenons.

BERTRAM.

C'est ainsi qu'un joueur repare ses désastres.
je suis sûr du succès!

ROBERT.

Ah! grand Dieu ! nous perdons.

BERTRAM.

Console-toi,
Fais comme moi,
Plus de dépit;
Car tu l'as dit :
« L'or est une chimère,
« Sachons nous en servir ;
« Le vrai bien sur la terre
« N'est-il pas le plaisir? »

ROBERT.

De son injustice cruelle
Je veux faire rougir le sort;
Contre vous tous je joue encor
Mes diamants et ma riche vaisselle.

LES CHEVALIERS.

Cela vraiment nous convient fort.

BERTRAM.

Il a raison : à quoi bon en voyage
S'embarrasser d'un semblable bagage?

ROBERT, suivant les dés.

O ciel! c'est fait de nous!

BERTRAM.

Console-toi,
Fais comme moi,
Plus de dépit;
Car tu l'as dit :
« L'or est une chimère,
« Sachons nous en servir ;
« Le vrai bien sur la terre
« N'est-il pas le plaisir? »

ROBERT, frappant sur la table.

Et mes chevaux et mes armures!

C'est tout ce qui nous reste, et je veux l'exposer!

BERTRAM.

Et tu fais bien; le sort contre qui tu murmures
N'attend que ce moment pour nous favoriser.

ROBERT, amenant les dés.

Seize!

BERTRAM.

Quel bonheur! tu vois bien!..

LES CHEVALIERS, amenant les dés.

Dix-huit!

ROBERT.

O ciel! je n'ai plus rien!

BERTRAM.

Ami, console toi!

ROBERT.

Dans mon destin funeste
Je t'entraîne avec moi!

BERTRAM.

Notre amitié nous reste.

ROBERT, abattu.

Mes armes, mes coursiers ne m'appartiennent plus!
(A Bertram.)
Va leur livrer les biens que j'ai perdus.
(Bertram sort avec quelques chevaliers.)

ENSEMBLE.

ROBERT.

Malheur sans égal!
D'un sort infernal
L'ascendant fatal
Me poursuit, m'opprime:
Craignez mon courroux!
Je puis sur vous tous
Me venger des coups
Dont je suis victime.

LES CHEVALIERS.

Voyez son courroux:
Du destin jaloux
Il maudit les coups,
Il jure, il blasphème.
Modérez, Seigneur,
Cette folle ardeur:

Craignez ma fureur,
Et tremblez vous-même.

BERTRAM, rentrant.

Console-toi,
Fais comme moi,
Plus de dépit;
Car, tu l'as dit :
« L'or est une chimère,
« Sachons nous en servir;
« Le vrai bien sur la terre
« N'est-il pas le plaisir?

ACTE II.

Une grande salle du palais. Au fond, une galerie donnant sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, seule.

Que je hais la grandeur dont l'éclat m'environne!
Des fêtes, des plaisirs, tout, hormis le bonheur!
Hélas! mon père ordonne,
Et va livrer ma main sans consulter mon cœur,
Quand l'ingrat que j'aimais, quand Robert m'abandonne!

CAVATINE.

En vain j'espère
Un sort prospère;
Douce chimère,
Rêves d'amour,
Avez fui sans retour;
D'espoir bercée,
Tendre pensée
S'est éclipsée
Comme un beau jour.

SCÈNE II.

ISABELLE, ALICE, QUELQUES JEUNES FILLES, portant des pétitions.

CHŒUR DE JEUNES FILLES, qui s'avancent vers la princesse.

Approchons sans frayeur!
(Elles remettent les pétitions.)

A la souffrance
Donne assistance,
La bienfaisance
Est dans ton cœur.

ALICE, à part.

Dieu! pour servir Robert, quel moyen!... si j'osais!
Mais plus d'une princesse avec reconnaissance,
A reçu quelquefois de semblables placets!
Essayons!
(A la princesse, en lui remettant le billet de Robert.)
A la souffrance
Donne assistance,
La bienfaisance
Est dans ton cœur.
(La princesse ouvre le billet, le lit bas avec trouble, puis se rapproche d'Alice.)

ISABELLE.

Écoute, jeune amie;
Viens, mon âme est attendrie!
Le malheur qui supplie
A des droits sur mon cœur.
(A part.)
Mon bonheur est extrême!
Viens, Robert, toi que j'aime!

ALICE ET LES JEUNES FILLES.

O princesse chérie!
Ton âme est attendrie;
Le malheur qui supplie
A des droits sur ton cœur.

ISABELLE, aux jeunes filles.

Un seul moment laissez-moi dans ces lieux.

ALICE, à Robert, qui paraît.

Courage! allons, montrez-vous à ses yeux,
Elle ne pourra se défendre;
Son cœur qui fut à vous ne peut vous condamner;
Elle consent à vous entendre,
C'est presque déjà pardonner.

SCÈNE III.

ISABELLE, ROBERT.

DUO.

ROBERT.

Avec bonté voyez ma peine

Et mes remords,
Et n'allez pas par votre haine
Punir mes torts.
L'amour qui me rendit coupable
Doit vous fléchir;
Ah! si votre rigueur m'accable,
Il faut mourir.

ISABELLE.

Relevez-vous.

ROBERT.

De mon offense
M'accordez-vous le pardon généreux?
Laissez-moi du moins l'espérance,
Ce dernier bien des malheureux.

ISABELLE.

J'aurais dû fuir votre présence
Et vos remords;
Et d'un amant par mon absence,
Punir les torts.
Mon cœur par sa douleur extrême
Est désarmé;
Hélas! Robert, jugez vous-même
S'il est aimé.

ROBERT.

Que dites-vous?... ô destin plein de charme!
(On entend une marche.)

ISABELLE.

Silence! entendez-vous ces accents belliqueux?

ROBERT.

O ciel! et j'ai perdu mes armes!...

ISABELLE.

Je le savais, j'ai prévenu vos vœux.
Voyez!
(On voit paraître des écuyers portant une armure.)

ROBERT, avec transport.

Armé par vous, je vaincrai sous vos yeux.

ENSEMBLE.

ISABELLE.

Mon cœur s'élance et palpite,
Il bat d'espoir, de bonheur :
L'amour, l'honneur, tout l'excite;

Oui, Robert sera vainqueur!

ROBERT.

Mon cœur s'élance et palpite,
Il bat d'espoir, de bonheur :
L'amour, l'honneur, tout l'excite,
Du tournoi je suis vainqueur.

ISABELLE.

Chevalier, dois-je encor vous apprendre un mystère?

ROBERT.

Ah ! sur tous vos secrets mon amour a des droits.

ISABELLE.

Apprenez donc...

ROBERT.

Eh bien!

ISABELLE.

Mon père,
Sur le plus valeureux voulant fixer son choix,
Va propóser ma main pour le prix du tournois.

ROBERT.

O ciel! est-il possible?

ISABELLE.

Il compte sur les exploits
Du prince de Grenade, et le nomme invincible!

ROBERT.

Il a porté ce nom pour la dernière fois.

ENSEMBLE.

ISABELLE.

Mon cœur s'élance et palpite, etc.

ROBERT.

Mon cœur s'élance et palpite, etc.

ROBERT, lui baisant la main.

Votre bonté va doubler mon courage.

ISABELLE.

Silence! on vient; pour m'offrir son hommage,
Le peuple va se réunir,
Par ordre de mon père, ici, sur mon passage,
Et par des jeux fêter le mariage
De six jeunes beautés que ma main dut choisir.
Fuyez!

(Isabelle sort.)

SCÈNE IV.

ROBERT, BERTRAM, au fond, avec LE PRINCE DE GRENADE ET UN HÉRAUT D'ARMES.

(A la fin de la scène précédente, on a vu Bertram entrer avec le prince de Grenade et un héraut d'armes, auquel Bertram a indiqué du doigt Robert. Le prince de Grenade n'a fait que traverser la galerie du fond.)

ROBERT.

Ah! dans ces jeux guerriers offerts à la vaillance,
Je vaincrai mon rival!

BERTRAM, à part.

Oui, si je le permets.

ROBERT.

Que ne puis-je de même, au gré de ma vengeance,
Dans un combat réel le voir seul et de près!
(Se retournant vers le héraut d'armes.)
Que voulez-vous?

LE HÉRAUT.

A toi, Robert de Normandie,
Le prince de Grenade adresse ce cartel,
Et par ma voix il te défie,
Non dans un vain tournoi, mais au combat mortel.

ROBERT, avec joie.

Ah! le ciel qui m'exauce à sa perte l'entraîne;
Il m'ose défier; j'y cours; guide mes pas.

LE HÉRAUT.

Viens, tu le trouveras dans la forêt prochaine.

ROBERT.

Un de nous n'en sortira pas.
(Il sort avec le héraut d'armes.)

SCÈNE V.

BERTRAM, seul.

Oui, va poursuivre une ombre vaine!
Ce prince de Grenade, esclave à moi soumis:
Comme un fantôme à tes yeux éblouis,
Va fuir dans la forêt, et pendant ton absence
De ce brillant tournoi remportera le prix!..
Mais déjà pour la fête en pompe l'on s'avance...

SCÈNE VI.

ISABELLE, conduite par son père; BERTRAM, ALICE, RAIMBAUT, CHEVALIERS, SEIGNEURS, DAMES DE LA COUR, PAGES, ÉCUYERS, PEUPLE.

(Entrée du peuple qui accompagne six jeunes couples qui doivent être mariés.)

CHŒUR DU PEUPLE.

Accourez au-devant d'elle ;
Célébrez, peuple fidèle,
Tant de vertus, tant d'attraits ;
De nos vœux reçois l'hommage,
Et qu'ils soient le doux présage
De ton bonheur à jamais !
Accueillant notre prière,
Puisse un jour le sort prospère
Récompenser tes bienfaits !

BALLET.

(Après le ballet un héraut d'armes entre en scène et s'adresse à la princesse.)

LE HÉRAUT D'ARMES.

Quand tous nos chevaliers, pour la gloire et leur dame,
De ce tournoi vont tenter les destins,
Le prince de Grenade en ce moment réclame
L'honneur d'être armé par vos mains.

(La princesse hésite à répondre; son père, qui est près d'elle, lui ordonne d'accepter. Le prince de Grenade s'avance précédé de sa bannière, de ses pages et de ses écuyers; Bertram en l'apercevant dit à part :)

BERTRAM.

Je triomphe! Le voici...
Et Robert est resté dans la forêt profonde ;
Robert, égaré par lui,
Cherche en vain un rival que mon pouvoir seconde.

(Les écuyers du prince de Grenade s'avancent, pendant que la princesse lui remet ses armes.)

LE CHŒUR.

Sonnez, clairons, honorez la bannière
Du guerrier qui guide nos pas.
Sonnez, clairons, dans la carrière,
Mars et l'Amour arment son bras.

ALICE, à part, cherchant dans la foule.

Mon jeune maître ne vient pas.
Quand s'ouvre la lice guerrière,

Qui peut donc retenir ses pas ?

BERTRAM, à part.

Robert, Robert ne viendra pas.

LE CHŒUR.

Le clairon sonne, et l'honneur vous réclame,
Nobles guerriers, armez vos bras :
C'est pour la gloire et pour sa dame
Qu'un chevalier vole aux combats.

ALICE, cherchant des yeux Robert, s'adresse à Raimbaut.

Ah ! quelle douleur est la mienne !

RAIMBAUT.

Rien n'est encor désespéré ;
Mais aux rochers de Sainte-Irène
Souviens-toi que pour nous l'autel est préparé.

ISABELLE, à part.

Parmi cette jeunesse et brillante et guerrière,
Vainement je l'attends... tout m'accable à la fois.
Hélas ! lorsque ma main est le prix du tournois,
Je ne vois point encor paraître sa bannière.

LE CHŒUR.

Le clairon sonne et l'honneur vous réclame, etc.

(On entend un appel de trompettes.)

LE CHŒUR, en dehors.

Voici le signal des combats.

ISABELLE, descend du trône, et s'adresse aux chevaliers.

La trompette guerrière
Vient de retentir :
Dans la noble carrière
Il faut vaincre ou mourir.

(A part.)

Que le cri de l'honneur
Robert, frappe ton cœur !

ENSEMBLE.

ISABELLE, à part.

Ah ! pour moi, douleur cruelle !
Non, Robert ne paraît pas ;
Aux combats l'amour l'appelle,
Quel pouvoir enchaîne ses pas ?

LE CHŒUR.

Le clairon sonne et l'honneur vous réclame
Nobles guerriers, armez vos bras :

C'est pour la gloire et pour sa dame
Qu'un chevalier vole aux combats.

(Tout le cortége défile; la princesse et son père s'apprêtent à le suivre. Alice regarde autour d'elle avec inquiétude. Bertram est de l'autre côté de la scène.)

ENSEMBLE.

Déjà commencent les combats;
Robert, Robert ne paraît pas.

BERTRAM.

Robert, Robert, c'est dans mes bras,
C'est à moi que tu reviendras.

ACTE III.

Les rochers de Sainte-Irène; paysage sombre et montagneux. Sur le devant, à droite, les ruines d'un temple antique, et les caveaux dont on voit l'entrée; de l'autre côté une croix en bois.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTRAM, RAIMBAUT.

RAIMBAUT.

Du rendez-vous voici l'heureux instant.

BERTRAM, le regardant.

N'est-ce pas là ce troubadour normand...

RAIMBAUT.

Que le seigneur Robert ce matin voulait pendre?

BERTRAM, riant.

Oui, jamais il ne fait les choses qu'à demi.
Qui t'amène?

RAIMBAUT.

Je viens attendre
Alice, mes amours, que j'épouse aujourd'hui;
Alice qui n'a rien... et moi pas davantage;
Sans cela nous serions bien heureux en ménage.

BERTRAM, lui jetant une bourse.

S'il est ainsi... tiens... prends!

RAIMBAUT, hors de lui.

En croirai-je mes yeux!
C'est de l'or!

BERTRAM, le regardant avec mépris.

Voilà donc ce qu'on nomme un heureux!
J'en fais donc aussi quand je veux!

DUO.

RAIMBAUT.

Ah! l'honnête homme!
Le galant homme!
Mais voyez comme
Je me trompais!
Ah! désormais
Je lui promets
Obéissance,
Reconnaissance,
En récompense
De ses bienfaits.

BERTRAM.

Ah! l'honnête homme!
Ah! le pauvre homme!
Mais voyez comme
En mes filets
Je le prendrais
Si je voulais!
Faiblesse humaine
Que l'on entraîne,
Que l'on enchaîne
Par des bienfaits.

BERTRAM.

C'est aujourd'hui qu'on te marie?

RAIMBAUT.

Oui, Monseigneur.

BERTRAM.

Quelle folie!

RAIMBAUT.

Une folie!
Ma fiancée est si jolie!

BERTRAM.

A ta place, moi, j'attendrais,
Et sans façon je choisirais.

RAIMBAUT.

Vous choisiriez?

BERTRAM.

Je choisirais.
Te voilà riche, et, je le gage,
Toutes les filles du village

Voudront se disputer ta foi.

RAIMBAUT.

Vous le croyez?

BERTRAM.

Oui, je le croi.

RAIMBAUT.

Au fait! un si grand personnage
Doit s'y connaître mieux que moi.

ENSEMBLE.

RAIMBAUT.

Ah! l'honnête homme!
Le galant homme! etc.

BERTRAM.

Ah! l'honnête homme!
Ah! le pauvre homme! etc.

BERTRAM.

Le bonheur est dans l'inconstance.

RAIMBAUT.

Le bonheur est dans l'inconstance?

BERTRAM.

Elle seule embellit nos jours.

RAIMBAUT.

Elle seule embellit nos jours?

BERTRAM.

Que gaîté, plaisir et bombance
Soient désormais tes seuls amours.

RAIMBAUT.

Je pourrai donc tout me permettre?

BERTRAM.

Oui, chaque faute est un plaisir,
Et l'on a pour s'en repentir
Le temps où l'on n'en peut commettre.

RAIMBAUT.

Ce système me plaît beaucoup.
A tous mes compagnons, afin de mieux vous croire,
Pour commencer, je vais payer à boire.

BERTRAM, riant.

Boire!.. c'est bien! Cela peut te conduire à tout.

ENSEMBLE.

RAIMBAUT.

Ah! l'honnête homme!

Le galant homme! etc.

BERTRAM.

Ah! l'honnête homme!
Ah! le pauvre homme! etc.

(Raimbaut sort par la gauche.)

SCÈNE II.

BERTRAM, seu

Encore un de gagné! glorieuse conquête
Dont l'enfer doit se réjouir!
Mais je ris de ses maux et du sort qu'il s'apprête,
Lorsque dans un instant le mien va s'accomplir.
Roi des anges déchus! mon souverain... je tremble:
Il est là!.. qui m'attend... oui, j'entends les éclats
De leur joie infernale... Ils se livrent ensemble,
Pour oublier leurs maux, à d'horribles ébats.

LE CHŒUR, dans la caverne.

Noirs démons, fantômes,
Oublions lés cieux;
Des sombres royaumes
Célébrons les jeux.

BERTRAM.

C'est en vain qu'on voudrait l'arracher de mes bras!
Non, non, Robert ne m'échappera pas!

LE CHŒUR, dans la caverne.

Gloire au maître qui nous guide,
A la danse qu'il préside!

AIR.

BERTRAM.

Pour toi qui m'es si cher,
Pour toi mon bien suprême,
J'ai bravé le ciel même,
Je braverais l'enfer.
De ma gloire éclipsée,
De ma splendeur passée,
Toi seul me consolais;
C'est par toi que j'aimais!
Pour toi qui m'es si cher,
Pour toi mon bien suprême,
J'ai bravé le ciel même,

Je braverais l'enfer.
(Il entre dans la caverne à droite.)

SCÈNE III.

ALICE, gravissant la montagne.

Raimbaut! Raimbaut! dans ce lieu solitaire
L'écho seul me répond et j'avance en tremblant.
Au rendez-vous serais-je la première?
Me faire attendre ainsi! c'est affreux! et pourtant
Il n'est encor que mon amant.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Quand je quittai la Normandie,
Un vieil ermite de cent ans
Dit : Tu seras un jour unie
Au plus fidèle des amants.
Hélas! j'attends!
O patronne des demoiselles,
Patronne des amants fidèles,
Notre-Dame de bon secours,
Daignez protéger mes amours.

(A la fin de ce couplet, la ritournelle de la scène précédente reprend; Alice regarde avec effroi du côté de la caverne.)

Mais le soleil soudain s'est obscurci;
D'où vient ce bruit dont mon âme est glacée?
De quelque orage, hélas! serais-je menacée?
(La ritournelle gaie reprend.)
Non, non, ce n'est rien, Dieu merci!

DEUXIÈME COUPLET.

Raimbaut disait : Gentille amie,
Crois à mes feux, ils sont constants!
En ce jour peut-être il oublie
Près d'une autre ses doux serments;
Et moi, j'attends!
O patronne des demoiselles,
Patronne des amants fidèles,
Notre-Dame de bon secours,
Daignez protéger mes amours!

(La ritournelle de l'air de Bertram reprend avec plus de force que la première fois.)

O ciel! le bruit redouble;
D'effroi mon cœur se trouble;
La terre tremble sous mes pas.
Fuyons!

CHŒUR SOUTERRAIN.

Robert! Robert!

ALICE, s'arrêtant.

Je ne me trompe pas.

CHŒUR SOUTERRAIN.

Robert! Robert!

ALICE.

C'est le nom de mon maître!
Quelque danger le menace peut-être!
(Montrant l'ouverture à droite entre les rochers.)
D'ici l'on pourrait voir, je crois,
Dans ce lieu souterrain.
(Elle fait un pas.)
Ah! grand Dieu! l'éclair brille!
J'ai bien peur!... c'est égal... mon Dieu, protége-moi!
Toi qui d'un faible enfant ou d'une pauvre fille,
Souvent te sers, dit-on, pour accomplir ta loi!
(Elle s'avance en tremblant vers l'ouverture à droite, y jette ses yeux; l'orchestre doit peindre ce qu'elle voit; elle pousse un cri, s'attache à la croix de bois qui est près de la caverne, l'embrasse et s'évanouit.)

SCÈNE IV.

ALICE, évanouie; BERTRAM, sortant de la caverne, pâle et en désordre.

BERTRAM.

L'arrêt est prononcé! fatal, irrévocable!
Je le perds à jamais! on l'arrache à mes bras...
S'il ne se donne à moi, s'il ne m'appartient pas!
Demain! demain!

ALICE, sortant de son évanouissement, et se rappelant ce qu'elle vient d'entendre.

A minuit! misérable!

BERTRAM.

Minuit! on a parlé! Qui donc est dans ces lieux?
Qui donc a lu dans ma pensée!
(Apercevant Alice, et prenant un air riant.)

C'est de Raimbaut l'aimable fiancée,
C'est Alice... D'où vient qu'elle baisse les yeux?

DUETTO.

ALICE.

La force m'abandonne.

BERTRAM.

Qu'as-tu donc?

ALICE, à part.

Ah! grands dieux!

BERTRAM.

Viens ici.

ALICE.

Je frissonne!

BERTRAM.

Viens vers moi.

ALICE.

Je ne peux.

BERTRAM.

Qu'as-tu donc entendu?

ALICE.

Moi?... rien! rien!

BERTRAM.

Qu'as-tu vu?

ALICE.

Rien! rien!...

ENSEMBLE.

ALICE.

Je tremble, chancelle,
Et la voix cruelle
De l'ange rebelle
Me glace d'effroi.

BERTRAM.

Triomphe que j'aime!
Ta frayeur extrême
Va, malgré toi-même,
Te livrer à moi.

BERTRAM, faisant un pas vers elle

Approche donc, et que ces doux attraits...

ALICE, reculant et embrassant la croix de bois.

Éloigne toi, va-t'en!

BERTRAM.

Tu me connais;
Ton œil a pénétré ce mystère effroyable
Aux mortels interdit... et si ta voix coupable
Osait le révéler, tu péris à l'instant.

ALICE.

Le ciel est avec moi, je brave ta colère.

BERTRAM.

Tu péris, toi, puis ton amant!

ALICE.

O ciel!

BERTRAM.

Puis ton vieux père,
Ainsi que tous les tiens.
Tu l'as voulu, gentille Alice;
Par ta vertu te voilà ma complice,
Et désormais tu m'appartiens.

REPRISE DU DUO.

ALICE.

La force m'abandonne.

BERTRAM.

Sauve ce qui t'est cher.
Viens ici.

ALICE.

Je frissonne.

BERTRAM.

Viens vers moi.

ALICE, regardant au fond.

C'est Robert.

BERTRAM.

Ainsi tu n'as rien vu?

ALICE, tremblante.

Moi? rien!

BERTRAM.

Rien entendu?

ALICE.

Non, rien!

BERTRAM.

Songes-y bien, de toi dépend ton sort.
Voici Robert, tais-toi, sinon la mort!

SCÈNE V.

ROBERT, ALICE, BERTRAM.

(Robert s'avance jusqu'au milieu de la scène, plongé dans une profonde rêverie.)

TRIO.

ALICE.

Ses yeux sont baissés vers la terre,
Il est plongé dans la douleur;
Peut-être une secrète horreur
Cause ce trouble involontaire;
Et du danger qu'il va courir,
Hélas ! je ne puis l'avertir.

BERTRAM.

Ses yeux sont baissés vers la terre,
Profitons bien de sa douleur.
Mais d'où vient que mon faible cœur
Frémit d'un trouble involontaire?
Du piége où je le vois courir,
Rien ne pourra le garantir.

ROBERT.

Oui, j'ai tout perdu sur la terre,
Je m'abandonne à ma douleur;
D'où vient qu'une secrète horreur
Me cause un trouble involontaire?
Bertram seul peut me secourir,
Ou je n'aurai plus qu'à mourir.

(Bertram, d'un geste impératif, ordonne à Alice de se retirer; elle obéit en hésitant. Arrivée au bord de la coulisse, elle s'élance tout d'un coup au milieu du théâtre, vers Robert.)

ALICE.

Non, non, je brave le trépas,
Écoutez!

ROBERT.

Parle donc!

ALICE.

Hélas!

BERTRAM.

Allons, parle, ma chère,
Au nom de ton amant, au nom de ton vieux père.

ALICE.

Non, je ne pourrai jamais.

Fuyons, fuyons! ou je me trahirais.
(Elle s'enfuit.)

SCÈNE VI.

BERTRAM, ROBERT.

ROBERT, étonné, la regardant sortir.
Qu'a-t-elle donc?

BERTRAM, riant.
Qui sait? l'amour, la jalousie...
Ce messire Raimbaut qu'elle aime à la folie...

ROBERT.
Parle; nous sommes seuls! Perdu... déshonoré,
Je n'espère qu'en toi... du moins tu l'as juré.

BERTRAM.
Et je tiens mes serments. On nous tendit un piége.
Si, pendant le tournoi, dans ces vastes forêts,
On égara tes pas... c'est par un sacrilége;
C'est par là qu'un rival a détruit nos projets :
Des esprits infernaux il employa les charmes.

ROBERT.
Que faire alors?

BERTRAM.
Le vaincre par ses armes,
L'imiter.

ROBERT.
Eh! comment? Est-il donc des secrets
Pour conjurer les esprits invisibles?

BERTRAM.
Oui.

ROBERT.
Les connaîtrais-tu? réponds!

BERTRAM.
Je les connais.
Et ces mystères si terribles
Ne sont rien quand on a du cœur.
En auras-tu?

ROBERT.
Bertram!...

BERTRAM.
Je crois à ta valeur

Écoute : on t'a parlé de l'antique abbaye
Que le courroux du ciel abandonne aux enfers;
Au milieu des cloîtres déserts
S'élève le tombeau de sainte Rosalie.

ROBERT.

O ciel! funeste souvenir!
C'était le nom de ma mère chérie.

BERTRAM.

Tu ne dois point parler, si tu ne veux mourir.
Aux êtres inconnus de qui la destinée
A ce séjour est enchaînée.

ROBERT.

Achève!

BERTRAM.

Dans ce lieu qu'on ne saurait franchir.
Sans exposer ses jours... auras-tu le courage
De pénétrer seul sans pâlir?

DUO.

ROBERT.

Des chevaliers de ma patrie
L'honneur fut toujours le soutien;
Et, dussé-je perdre la vie,
Marchons! marchons! je ne crains rien.

BERTRAM.

Des chevaliers de la Neustrie
L'honneur fut toujours le soutien.
Viens, sois digne de ta patrie.
Marchons! ton sort sera le mien.

BERTRAM.

Il est sur le tombeau, dans ce séjour terrible,
Un rameau toujours vert, talisman redouté...

ROBERT.

Après?

BERTRAM.

Par lui tout est possible;
Il donne la richesse et l'immortalité.

ROBERT.

Après?

BERTRAM.

Des saints autels, malgré le privilége,
Robert, il faut qu'il soit ravi par toi.

ROBERT.

Mais c'est un sacrilége!

BERTRAM.

Quoi! déjà tu trembles d'effroi!

ROBERT.

J'irai! Conquis par moi, ce rameau révéré
Va se changer en palme triomphale!

BERTRAM.

Et quoi! tu braverais cette enceinte fatale?

ROBERT.

Oui, sans crainte je m'y rendrai;
Malgré le ciel je l'oserai.

ENSEMBLE.

BERTRAM et ROBERT.

Des chevaliers de la Neustrie, etc.

(Robert sort par le sentier à gauche.)

BERTRAM, seul, le regardant sortir.

Avant toi j'y serai!... qu'il cueille ce rameau,
Et sur lui je reprends un empire nouveau.
De ses propres désirs devenant la victime,
Dès qu'il pourra les satisfaire tous,
Ce pouvoir souverain va le conduire au crime,
Et le crime conduit à nous.

(Bertram rentre dans la caverne à droite. Les nuages qui couvraient la scène disparaissent. Le théâtre représente une des galeries du cloître. A gauche, à travers les arcades, on aperçoit une cour remplie de pierres tumulaires dont quelques-unes sont couvertes de végétation, et au delà la perspective des autres galeries. A droite, dans le mur, entre plusieurs tombeaux sur lesquels sont couchées des figures de nonnes taillées en pierre, on remarque celui de sainte Rosalie. Sa statue en marbre est recouverte d'un habit religieux, et tient à la main une branche verte de cyprès. Au fond, une grande porte, et un escalier conduisant aux caveaux du couvent. Des lampes en fer rouillé sont suspendues à la voûte. Tout annonce que depuis longtemps ces lieux sont inhabités. Il fait nuit. Les étoiles brillent au ciel, et le cloître n'est éclairé que par les rayons de la lune.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS.

(Bertram arrive par la porte du fond. Il est enveloppé dans son manteau, avance lentement, et regarde les objets qui l'entourent. Les oiseaux de nuit, troublés dans leur solitude par ce bruit inaccoutumé, s'envolent au dehors.)

RÉCITATIF.

BERTRAM.

Voici donc les débris du monastère antique
Voué par Rosalie aux filles du Seigneur;
Ces prêtresses du ciel, dont l'infidèle ardeur,
Brûlant pour d'autres dieux un encens impudique,
Où régnaient les vertus fit régner le plaisir!

(Regardant la statue de sainte Rosalie.)

Le céleste courroux, attiré par la sainte,
Au milieu de la joie est venu vous punir,
Imprudentes beautés!... Ici, dans cette enceinte,
Vous dormez! le front pâle et comme en vos beaux jours,
Ceint encore des fleurs qu'effeuillaient les amours.

(S'approchant des tombeaux.)

Nonnes, qui reposez sous cette froide pierre,
M'entendez-vous?
Pour une heure quittez votre lit funéraire,
Relevez-vous.
Ne craignez plus d'une sainte immortelle,
Le terrible courroux!
Roi des enfers, c'est moi qui vous appelle,
Moi, damné comme vous!
Nonnes, qui reposez sous cette froide pierre,
M'entendez-vous?
Pour une heure quittez votre lit funéraire,
Relevez-vous.

(Pendant l'air précédent, des feux follets ont parcouru ces longues galeries, et s'arrêtent pour s'éteindre sur les tombeaux des nonnes ou sur les pierres tumulaires de la cour. Alors les figures de pierre, se soulevant avec effort, se dressent et glissent sur la terre. Des nonnes aux vêtements blancs apparaissent sur les degrés de l'escalier, montent et s'avancent en procession sur le devant du théâtre. Pas le moindre mouvement ne trahit encore leur nouvelle existence. Les murs qui supportent les arcades ne peuvent arrêter la marche de celles qui désertent les tombes de la cour. La pierre s'est amollie pour leur livrer passage : bientôt elles ont rejoint leurs compagnes, et s'arrêtent vers le tombeau de sainte Rosalie, qu'elles ne peuvent dépasser. Dans ce moment leurs yeux commencent à s'ouvrir, leurs membres reçoivent le mouvement, et si ce n'est leur pâleur mortelle, toutes les apparences de la vie leur sont rendues. Pendant ce temps le feu des lampes s'est aussi de lui-même rallumé. L'obscurité a cessé.)

BERTRAM, aux nonnes qui l'entourent.

Jadis filles du ciel, aujourd'hui de l'enfer,

Écoutez mon ordre suprême!
Voici venir vers vous un chevalier que j'aime...
Il doit cueillir ce rameau vert;
Mais si sa main hésite et trompe mon attente,
Par vos charmes qu'il soit séduit;
Forcez-le d'accomplir sa promesse imprudente,
En lui cachant l'abîme où ma main le conduit.

(Toutes les nonnes, par un salut, donnent leur assentiment à la demande de Bertram, qui se retire. Aussitôt l'instinct des passions revient à ces corps naguère inanimés. Les jeunes filles, après s'être reconnues, se témoignent le contentement de se revoir. Héléna, la supérieure, les invite à profiter des instants, à se livrer au plaisir. Cet ordre aussitôt est exécuté. Les nonnes tirent des tombeaux les objets de leurs passions profanes; des amphores, des coupes, des dés sont retrouvés. Quelques-unes font des offrandes à une idole, tandis que d'autres arrachent leurs longues robes et se parent la tête de couronnes de cyprès pour se livrer à la danse avec plus de légèreté. Bientôt elles n'écoutent plus que l'attrait du plaisir, et la danse devient une bacchanale ardente. — La ritournelle annonçant l'arrivée de Robert interrompt les jeux; toutes les nonnes se dérobent à sa vue, en se cachant derrière la colonnade et les tombeaux.)

ROBERT avance en hésitant.

Voici le lieu témoin d'un terrible mystère!
Avançons... mais j'éprouve une secrète horreur :
Ces cloîtres, ces tombeaux font naître dans mon cœur
Un trouble involontaire.
J'aperçois ce rameau, talisman redouté,
Qui doit me donner en partage
Et la puissance et l'immortalité.
Quel trouble! vain effroi! Grand Dieu! dans cette image,
De ma mère en courroux, oui, j'ai revu les traits!
Ah! c'en est fait, fuyons, je ne pourrais jamais...

(Au moment où Robert veut sortir, il se trouve entouré de toutes les nonnes; une d'elles lui présente une coupe, mais il la refuse. Héléna, qui s'en aperçoit, s'approche de lui, et par ses poses gracieuses cherche à le séduire. Robert la contemple avec admiration; bientôt il ne peut résister, et accepte la coupe offerte par sa main. Héléna, voyant qu'elle a réussi, l'entraîne vers le tombeau de sainte Rosalie; toutes les nonnes, croyant que Robert va détacher le rameau, se félicitent de leur triomphe; mais le chevalier recule avec effroi. — Héléna cherche de nouveau, par ses charmes, à exciter les passions de Robert. D'autres jeunes filles lui présentent des dés; au premier moment, il est tenté de se mêler à leurs jeux; mais bientôt il s'éloigne avec répugnance. Héléna, qui ne cesse de l'observer, le ramène en dansant autour de lui avec grâce. Robert, subjugué par tant de charmes, oublie toutes ses

craintes; elle le conduit insensiblement près du tombeau de sainte Rosalie, et se laisse ravir un baiser, en lui indiquant du doigt le rameau qu'il doit cueillir. Robert, enivré d'amour, saisit le talisman; alors toutes les nonnes forment autour de lui une chaîne désordonnée. Il se fraie un chemin au milieu d'elles, en agitant le rameau. Bientôt la vie qui les animait s'éteint par degrés, et chacune d'elles vient retomber auprès de son tombeau; un démon, qui sort de chaque tombe, s'assure de sa proie. En ce moment on enteud au milieu des cloîtres un sourire infernal.)

LE CHŒUR.

Il est à nous.
Accourez tous;
Spectres, démons,
Nous triomphons.

ACTE IV.

La chambre à coucher de la princesse; trois grandes portes dans le fond, qui, quand elles s'ouvrent, laissent voir de longues galeries. Au lever du rideau, la princesse est assise devant sa toilette. Ses femmes la déshabillent, et distribuent aux six jeunes filles qui ont été mariées le matin, son voile, sa couronne de mariée et les autres ajustements de noce.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, ALICE, DAMES ET JEUNES FILLES, LE MAITRE DES CÉRÉMONIES, toute la cour, PAGES portant des présents.

LE CHŒUR.

Frappez les airs, cris d'allégresse;
Cris de victoire et chants d'amour!
Par nos accents, par notre ivresse,
Célébrons tous un si beau jour.

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES.

Je viens vous présenter, noble et belle princesse,
Au nom du jeune époux
Qui ce soir doit s'unir à vous,
Ces présents précieux, gages de sa tendresse.

LE CHŒUR.

Frappez les airs, cris d'allégresse, etc., etc.

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES.

Nobles et chevaliers, venez, retirons-nous.

(Tout le monde sort. — En ce moment Robert paraît sur la galerie du fond avec le rameau de cyprès; aussitôt tous les personnages, frappés de stupeur,

restent immobiles dans la position où ils se trouvaient; la princesse tombe sur les degrés qui conduisent à son lit. Robert entre dans l'appartement; les portes se referment derrière lui d'elles-mêmes.)

SCÈNE II.

ISABELLE, ROBERT.

ROBERT.

Du magique rameau qui s'abaisse sur eux
L'invincible pouvoir vient de fermer leurs yeux;
Ta voix, fière beauté, ne peut être entendue
De ces lieux où me guide un ascendant fatal.
Dussé-je te ravir, menaçante, éperdue,
Tu me suivras loin d'un rival.
Mais non, tu vas céder!... Approchons... qu'elle est belle!
Ce paisible sommeil, le calme de ses sens...
Prête un charme plus doux à ses traits innocents.
Hâtons-nous, il le faut... Isabelle!... Isabelle!
Pour toi je romps le charme où sont plongés leurs sens.

ISABELLE, s'éveillant.

Où suis-je? et quelle voix m'appelle?
Quel sommeil effrayant avait fermé mes yeux?
Que vois-je? est-ce une erreur nouvelle?
Quoi! Robert en ces lieux!

DUO.

ISABELLE.

Mon Dieu! toi qui vois mes alarmes,
De ton secours daigne m'aider.

ROBERT.

Voilà donc ces attraits, ces charmes
Qu'un rival devait posséder!
Je sens une joie infernale
A voir son trouble et son effroi.

ISABELLE.

Quels regards il jette sur moi!
(A Robert.)
Une puissance et magique et fatale
Vous a fait de l'honneur oublier le serment.

ROBERT.

Eh bien!... oui... oui... l'enfer qui me sert et m'entend,
Va me venger d'un rival que j'abhorre.

ISABELLE.

C'est ce matin en combattant
Qu'avec honneur vous le pouviez encore.

ENSEMBLE.

ISABELLE.

Dieu tout-puissant ne m'abandonne pas,
Au désespoir je crains de le réduire.
Tout, dans ces lieux, reconnaît son empire,
Toi seul, grand Dieu ! peux enchaîner son bras.

ROBERT.

Crains ma fureur, ne me repousse pas;
Au désespoir tremble de me réduire.
Tout, dans ces lieux, reconnaît mon empire,
Et rien ne peut t'arracher de mes bras.

ISABELLE.

Fuyez, retirez-vous, votre espérance est vaine.

ROBERT.

Je cède au transport qui m'entraîne.
Isabelle, tu m'appartiens!

ISABELLE.

Robert!...

ROBERT.

Aucun pouvoir ne peut briser ta chaîne,
Ne me résiste plus!

ISABELLE.

Ah! laisse-moi!

ROBERT.

Non ! viens,

ISABELLE.

Arrête!

CAVATINE.

Robert, toi que j'aime
Et qui reçus ma foi,
Tu vois mon effroi :
Grâce pour toi-même,
Et grâce pour moi!
Quoi! ton cœur se dégage
Des serments les plus doux?
Tu me rendis hommage,
Je suis à tes genoux.
Robert, toi que j'aime

Et qui reçus ma foi,
Tu vois mon effroi :
Grâce pour toi-même,
Et grâce pour moi!

ROBERT.

Pour résister je fais de vains efforts.

ISABELLE.

Cesse de vains efforts.

ROBERT.

Mon cœur s'émeut à cette voix touchante.

ISABELLE.

Entends ma voix tremblante.

ROBERT.

Non, je ne puis maîtriser mes transports.

ISABELLE.

Maîtrise ces transports.

ROBERT.

Ah ! sauvons-la de ma propre furi

ISABELLE.

Robert, je te supplie!

ROBERT.

Dans un moment tu vas m'être ravie;
En te perdant, je vais perdre le jour.
Tu ne veux plus de mon amour,
Cruelle! eh bien! prends donc ma vie.

ISABELLE.

Que me dis-tu?

ROBERT.

Tel est mon sort.

ISABELLE.

Quoi ! plus d'espoir?

ROBERT.

Un seul me reste.

ISABELLE.

Sauve tes jours.

ROBERT.

Je les déteste.

ISABELLE.

Fuis, tu le peux!

ROBERT.

Plutôt la mort.

(Se jetant à genoux.)

Dussé-je périr sous leurs coups,
Isabelle, j'attends mon sort à tes genoux.

(Il brise le rameau.)

LE CHOEUR, s'éveillant et s'animant par degrés.

Quelle aventure! est-ce un prestige?
Quelle langueur nous glaçait tous?
Sommeil étrange!... où sommes-nous?
Mon cœur se trouble à ce prodige,
Et ma raison vraiment s'y perd.
Que vois-je! O ciel!... Robert! Robert!

ENSEMBLE.

CHOEUR.

Arrêtons, saisissons ce guerrier téméraire;
C'est en vain qu'il voudrait s'échapper de nos bras.
u destin qui l'attend rien ne peut le soustraire,
Et le jour doit demain éclairer son trépas.

ROBERT.

Approchez, je me ris d'une vaine colère,
Dût la foudre en éclats me frapper à vos yeux;
Mon cœur ne connaît pas une crainte vulgaire,
Il défie avec joie et la terre et les cieux.

ISABELLE.

C'est pour moi qu'en ces lieux il brave leur colère,
Hélas! et je ne peux l'arracher de leurs bras!
Au destin qui l'attend rien ne peut le soustraire,
Et le jour doit demain éclairer son trépas.

ALICE ET RAIMBAUT.

C'en est fait, vainement il brave leur colère!
Rien, hélas! ne pourrait l'arracher de leurs bras.
Au destin qui l'attend rien ne peut le soustraire,
Et le jour va demain éclairer son trépas.

(Les hommes d'armes se précipitent sur Robert et l'entraînent, tandis qu'Isabelle retombe évanouie sur son lit de repos. Les femmes s'empressent autour d'elle, et Alice, à genoux et soutenue par Raimbaut, semble encore prier pour Robert.)

ACTE V.

Le vestibule de la cathédrale de Palerme. Au fond, un rideau qui sépare le vestibule du sanctuaire; à gauche, une niche et une image de madone, indiquant que c'est un lieu d'asile. Au lever du rideau, des moines.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CHŒUR DE MOINES.

Malheureux ou coupable,
Hâtez-vous d'accourir
En ce lieu redoutable,
Ouvert au repentir!
Ici, de l'humaine justice
Vous pouvez braver le courroux.
De la madone protectrice
l'image veillera sur vous.
Malheureux ou coupable,
Hâtez-vous d'accourir
En ce lieu redoutable,
Ouvert au repentir!

(Pendant ce chœur, plusieurs fugitifs viennent demander asile; après le chœur tous rentrent dans l'église.)

SCÈNE II.

ROBERT, entrant vivement, BERTRAM.

Viens!

BERTRAM.

Pourquoi dans ce lieu me forcer à te suivre?

ROBERT.

Cet asile est sacré, l'on ne peut m'y poursuivre.
Délivré par tes soins, j'ai cherché mon rival,
Ce prince de Grenade.

BERTRAM.

Eh bien!

ROBERT.

O sort fatal!
Je suis vaincu

BERTRAM.

Toi!

ROBERT.

Mon glaive lui-même
Dans ce combat m'a trahi!
Tout me trahit aujourd'hui.

BERTRAM.

Excepté moi qui t'aime,
Et qui veux ton bonheur. Ne le comprends-tu pas?
Oui, puisque tu brisas d'une main imprudente
Ce rameau qui devait te livrer ton amante,
Elle est à ton rival!

ROBERT.

Pour l'ôter de ses bras.
Quel moyen? parle!

BERTRAM.

Un seul offert à ta vengeance.

ROBERT.

Quel qu'il soit, je le veux!

BERTRAM.

Sois à nous! sois à moi!
Qu'un écrit solennel nous engage ta foi!

ROBERT.

Pourvu que je me venge!... il suffit... donne...

(On entend en ce moment les chants religieux qui partent de l'église qui est au fond. Robert étonné s'arrête.)

BERTRAM.

Eh quoi!
Déjà ton cœur balance!

ROBERT, écoutant.

N'entends-tu pas ces chants?

BERTRAM, voulant l'entraîner.

Ils nous importent peu.

ROBERT, avec émotion.

Ils frappaient mon oreille aux jours de mon enfance,
Lorsque pour moi, le soir, ma mère priait Dieu.

ENSEMBLE.

CHŒUR, ROBERT, BERTRAM.

CHŒUR en dehors.

Gloire à la Providence!
Gloire au Dieu tout-puissant,
Qui sauva l'innocence
Des piéges du méchant!

ROBERT.

O divine harmonie!
O célestes accords!
D'une aveugle furie
Vous calmez les transports.

BERTRAM, à part.

Sur son âme attendrie
Redoublons nos efforts;
D'une aveugle furie
Excitons les transports.

ROBERT.

C'est Dieu lui-même qui rappelle
L'ingrat prêt à l'abandonner.

BERTRAM, à part.

De ces lieux il faut l'entraîner.
(Haut.)
Daigne en croire un ami fidèle.

ROBERT, écoutant les chants qui continuent.

Entends-tu?

BERTRAM.

Qui peut t'effrayer?
Suis-moi.

ROBERT.

Si je pouvais prier!

ENSEMBLE.

CHOEUR, ROBERT, BERTRAM.

CHOEUR, en dehors.

Gloire à la Providence!
Gloire au Dieu tout-puissant, etc.

ROBERT.

O divine harmonie!
O célestes accords, etc.

BERTRAM.

Sur son âme attendrie
Redoublons nos efforts, etc.

BERTRAM.

Je conçois que ces chants puissent troubler ton âme;
Pour ton heureux rival ce peuple fait des vœux.

ROBERT.

Que dis-tu?

BERTRAM.

Dans ce temple où l'hymen les réclame
Que ne vas-tu prier comme eux?

ROBERT.

. Ah! ce mot seul a ranimé ma rage;
Va-t'en! tu n'es qu'un ennemi!

BERTRAM.

Qui? moi!
Ton ennemi! moi, qui n'aime que toi!
Moi, qui dans tous les temps protégeai ton jeune âge!
Moi, qui voudrais avoir tous les biens en partage
Pour te les donner tous!

ROBERT.

O ciel! qui donc es-tu?

BERTRAM.

Ce trouble, cet effroi... dont mon cœur est ému,
Ne te l'ont-ils pas dit? n'as-tu pas entendu
Ce matin... ce Raimbaut... et ce récit funeste
Des malheurs de ta mère... Ils n'étaient que trop vrais!

ROBERT.

Dieux!

BERTRAM.

Je fus son amant! son époux! je l'atteste.

ROBERT.

Qu'entends-je?

BERTRAM.

Et maintenant, Robert, tu me connais.

ROBERT.

Malheureux que je suis!

BERTRAM.

AIR.

Jamais, c'est impossible,
Ton malheur, ô mon fils! n'égalera le mien.
Notre tourment à nous, c'est de vivre insensible,
De ne pouvoir aimer, de n'aimer jamais rien.
Tel est l'enfer. Eh bien! quand le souverain maître
Eut lancé dans l'abîme un ange révolté,
Dans mon cœur un instant le repentir vint naître;
Et ce Dieu dans sa bonté,
Dans sa vengeance peut-être,

Me permit d'aimer! oui, depuis ce jour cruel,
Oui, par toi seul, Robert, mon cœur a pu connaître
Les craintes, le bonheur, les tourments d'un mortel;
Et toi seul à présent es ma vie et mon être.
O mon fils! ô Robert! ô mon unique bien!
D'un seul mot va dépendre et ton sort et le mien!
Je t'ai trompé, je fus coupable;
Tu sauras tout : avant minuit,
Si tu n'as pas signé ce pacte irrévocable
Qui pour l'éternité tous les deux nous unit,
Ce Dieu qui me poursuit, ce Dieu qui nous accable,
Reprend sur toi tout son pouvoir;
Je te perds à jamais, je ne dois plus te voir!
Minuit!... minuit!... tel est son arrêt immuable...
O mon fils! ô Robert! ô mon unique bien!
De ce mot va dépendre et ton sort et le mien!
De ton rival je suis le maître,
Un des miens avait pris ses traits;
Dis un mot, il va disparaître.
L'hymen va combler tes souhaits;
Et les honneurs et la richesse,
Et les plaisirs et les amours,
Dans une éternelle jeunesse
Vont près de moi charmer tes jours!
Et ne crois pas qu'ici je veuille te séduire.
C'est pour ton seul bonheur qu'à présent je respire,
Et si ce bonheur même est ailleurs qu'avec moi,
Va... fuis... Je t'aime assez pour renoncer à toi!

ROBERT.

L'arrêt est prononcé, l'enfer est le plus fort,
Ne crains pas que je t'abandonne.

BERTRAM.

O bonheur!

ROBERT.

Maintenant le devoir me l'ordonne.
Qui que tu sois, je partage ton sort.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ALICE.

ALICE, qui a entendu les derniers mots.

Robert, qu'ai-je entendu?

BERTRAM, à Alice.

Dans ce lieu qui t'amène?

ALICE.

Une heureuse nouvelle!... Ah! je respire à peine.
(A Robert.)
Vous pouvez maintenant compter sur le succès,
Et rendre grâce au ciel qui vous protége:
Le prince de Grenade et son brillant cortége
N'ont pu franchir le seuil du lieu saint.

ROBERT.

Je le sias.

ALICE.

Et la noble princesse, à votre amour ravie,
Vous attend à l'autel.

BERTRAM.

Pars, il faut t'éloigner.

ALICE, à Robert.

Pourriez-vous donc l'abandonner?
Avez-vous oublié le serment qui vous lie?

BERTRAM, à Robert.

Hâtons-nous, le temps presse, et l'heure va sonner.

TRIO.

ROBERT, à Bertram.

A tes lois je souscris d'avance.
Que faut-il faire?

ALICE, à Robert.

O ciel! Avant de vous quitter
Je voudrais vous parler.

ROBERT.

Silence!

ALICE.

D'un devoir rien ne vous dispense,
D'un dernier je dois m'acquitter.

ENSEMBLE.

BERTRAM, ALICE, ROBERT.

BERTRAM.

O tourment! ô supplice!
Mon fils, mon seul bonheur!
A mes vœux sois propice,

J'en appelle à ton cœur.

ALICE.

Dieu puissant, ciel propice,
Que ton nom protecteur
Dans son cœur retentisse,
Et le rende au bonheur!

ROBERT.

O tourment! ô supplice!
Qui déchirent mon cœur,
Faut-il que je périsse
D'épouvante et d'horreur!

BERTRAM.

Hâtons-nous.

(Tirant de son sein un rouleau de parchemin et un stylet de feu.)

Tiens, voici cet écrit redoutable
Qui peut seul engager ta foi!

ALICE, à part.

O ciel! inspire-moi!

ROBERT, tendant la main du côté de Bertram.

Donne donc!

ALICE, en ce moment tire de son sein le testament de la mère de Robert; elle s'élance entre Bertram et Robert, et le donne à celui-ci.

Le voici! fils ingrat! fils coupable!
Lisez!

ROBERT.

O ciel! c'est la main de ma mère!

(Lisant en tremblant.)

« Mon fils, ma tendresse assidue
« Veille sur toi du haut des cieux.
« Fuis les conseils audacieux
« Du séducteur qui m'a perdue. »

(Robert laisse tomber le papier qu'Alice se hâte de ramasser.)

BERTRAM.

Eh quoi! ton cœur hésite entre nous deux?

ROBERT.

Je tremble... je frémis... Que décider, ô cieux!

ALICE, sans regarder Robert et Bertram, et relisant à haute voix le papier qu'elle a ramassé.

« Mon fils! mon fils! ma tendresse assidue
« Veille sur toi du haut des cieux. »

BERTRAM, à Robert.

Mon fils! mon fils! jette sur moi la vue,

Vois mes tourments, entends mes vœux :
D'un vain écrit ton âme est-elle émue?

ALICE, de même.

« Fuis les conseils audacieux
« Du séducteur qui m'a perdue. »

ROBERT, entre les deux.

Prenez pitié de moi !

BERTRAM.

Non, partons à l'instant ;
Tu me vois à tes pieds.

ALICE, de l'autre côté.

Vois le ciel qui t'attend.

ENSEMBLE.

BERTRAM, ALICE, ROBERT.

BERTRAM.

O tourment ! ô supplice!
Mon fils, mon seul bonheur ! etc.

ALICE.

Dieu puissant, ciel propice,
Que ton nom protecteur, etc.

ROBERT.

O tourment ! ô supplice !
Qui déchirent mon cœur, etc.

ROBERT, prenant la main d'Alice.

Viens.

ALICE, de même.

Viens.

(Un coup de tonnerre se fait entendre.)

C'est minuit... ô bonheur !

BERTRAM, poussant un cri terrible.

Ah ! tu l'emportes, Dieu vengeur !

(La terre s'entr'ouvre, il disparaît. Robert, hors de lui, éperdu, tombe évanoui aux pieds d'Alice, qui cherche à le rappeler à la vie. A la musique terrible qu'on entend encore gronder dans le lointain, succèdent des chants célestes et une musique religieuse. Les rideaux du fond, qui se sont ouverts, laissent apercevoir l'intérieur de la cathédrale de Palerme remplie de fidèles qui sont en prières. Au milieu du rond-point, la princesse, à genoux avec toute sa cour; à côté d'elle un siége vide destiné à Robert.)

CHŒUR AÉRIEN.

Chantez, troupe immortelle,
Reprenez vos divins concerts,

Il nous est resté fidèle,
Que les cieux lui soient ouverts !

ISABELLE, ALICE ET LE CHOEUR.

Gloire, gloire immortelle
Au Dieu de l'univers !

(Montrant Robert.)

Il est resté fidèle !
Les cieux lui sont ouverts.

FIN DE ROBERT LE DIABLE.

LA JUIVE

OPÉRA EN CINQ ACTES

MUSIQUE DE M. HALÉVY

Académie royale de Musique. — 23 février 1835

PERSONNAGES

LE JUIF ÉLÉAZAR.
LE CARDINAL JEAN-FRANÇOIS DE BROGNI, président du concile *.
LÉOPOLD, prince de l'empire.
RUGGIERO, grand prévôt de la ville de Constance.
ALBERT, sergent d'armes des archers de l'empereur.
HÉRAUT D'ARMES de l'empereur.
OFFICIER de l'empereur.
HOMMES DU PEUPLE.
FAMILIER DU SAINT-OFFICE.
MAÎTRE D'HÔTEL de l'empereur.
LA PRINCESSE EUDOXIE, nièce de l'empereur.
RACHEL.

ACTE PREMIER.

Un carrefour de la ville de Constance en 1414. A droite du spectateur, le portail d'une église. A gauche, à l'angle d'une rue, la boutique d'un orfévre joaillier. Plusieurs fontaines.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, les portes de l'église sont ouvertes. Le peuple qui n'a pu entrer dans l'intérieur est agenouillé sur les degrés du péristyle. Au milieu de la place, hommes et femmes se promènent; à gauche et devant sa boutique, Éléazar près de sa fille Rachel. On entend dans l'église chanter à grand chœur : Te Deum, laudamus.)

INTRODUCTION.

ENSEMBLE.

CHŒUR DU PEUPLE, à droite.

Hosanna! plaisir! ivresse!
Gloire, gloire à l'Éternel!

* Jean Alarmet, connu sous le nom de cardinal de Brogni, né en 1342, était fils d'un paysan du village de Brogni, à une lieue d'Anneci, sur la route de Genève. Il était occupé à garder un troupeau, lorsque des religieux qui allaient à Genève, et qui lui demandaient le chemin, furent frappés de sa physionomie spirituelle et de son intel-

Et que nos chants d'allégresse
Retentissent jusqu'au ciel!

ÉLÉAZAR, à gauche, à ses ouvriers.

Amis, { travaillez / travaillons } sans cesse,
C'est bien mériter du ciel!
Fuir le vice et la paresse,
C'est honorer l'Éternel!

PLUSIEURS GENS DU PEUPLE, causant entre eux.

En ce jour de fête publique,
Quel est donc ce logis où l'on travaille encor?

D AUTRES, leur répondant.

C'est celui d'un hérétique,
Que l'on dit tout cousu d'or!
Le juif Éléazar!

RACHEL, à Éléazar.

Mon père, prenez garde:
Rentrons! c'est nous que l'on regarde!

ÉLÉAZAR.

Par le Dieu d'Abraham, je ris de leur courroux!
(A ses ouvriers.)
Et vous, enfants, m'entendez-vous?

ligence prématurée. Ils lui proposèrent de les suivre, en lui promettant de lui faciliter les moyens d'étudier; le jeune berger ne demandait pas mieux; son père y ayant donné son consentement, il suivit ses protecteurs à Genève, et travailla avec tant d'ardeur, que bientôt il se fit distinguer par ses talents. Quelque temps après un cardinal le détermina à le suivre à Avignon, pour continuer ses études sous de plus habiles professeurs: il s'y appliqua surtout à l'étude du droit canonique, fut reçu docteur et acquit bientôt une telle réputation, qu'on le consultait de toute part sur les difficultés les plus épineuses; il parvint successivement à toutes les dignités de l'Église: évêque de Viviers, archevêque d'Arles, puis cardinal en 1385, Alexandre V le nomma chancelier de l'Église en 1409. L'extinction du schisme et le maintien de l'autorité de l'Église menacée en Allemagne par les nouvelles opinions des Hussites, étaient ce qui affectait le plus le cardinal. Malgré son grand âge il se rendit à Constance au mois d'août de l'année 1414 pour s'y concerter avec les magistrats et les commissaires impériaux sur la tenue du concile qui devait rendre la paix à l'Église. Il le présida pendant quarante sessions, et eut jour et nuit des conférences avec l'empereur Sigismond, avec les princes et les prélats, etc.

(*Biographie universelle*, tome VI, page 17.)

ENSEMBLE.

CHŒUR DU PEUPLE.

Hosanna! victoire! ivresse!
Gloire, gloire à l'Éternel!
Et que nos chants d'allégresse
Retentissent jusqu'au ciel!

ÉLÉAZAR.

Amis, travailler sans cesse,
C'est bien mériter du ciel!
Fuir le vice et la paresse,
C'est honorer l'Éternel!

D'AUTRES GENS DU PEUPLE, regardant Éléazar.

Il nous insulte sans cesse;
Il se rit de l'Éternel!
Et la foudre vengeresse
Doit sur lui tomber du ciel.

RACHEL, à son père.

Ah! pour vous, dans ma tendresse,
Je sens un effroi mortel!
De leur foule qui s'empresse
Je connais le cœur cruel!
Rentrons, rentrons, au nom du ciel!

(Elle force son père à rentrer dans l'intérieur de la boutique. Pendant le chœur précédent, un homme enveloppé d'un manteau apparaît au fond de la place. Il regarde du côté de la boutique d'Éléazar; Albert, un officier des gardes de l'empereur, remarque cet étranger, le suit jusqu'au bord du théâtre, et, jetant les yeux sur lui, fait un geste de surprise et de respect.)

ALBERT.

Sous ce déguisement, dans les murs de Constance,
C'est vous que je revois!

LÉOPOLD, lui mettant la main sur la bouche.

Silence!
De toi seul, cher Albert, qu'ici je sois connu!

ALBERT.

Par l'empereur vous êtes attendu.

LÉOPOLD.

Que Sigismond ignore ma présence!
Jusqu'à ce soir du moins!...
(Regardant autour de lui.)
Mais quel concours immense!
Et d'où vient ce tumulte?...

ALBERT.

Eh! ne savez-vous pas
Que Sigismond arrive aux remparts de Constance
Pour ouvrir ce concile où princes et prélats
Vont de la chrétienté terminer les débats,
Décerner la tiare, éteindre l'hérésie,
Et du fougueux Jean Hus juger le dogme impie!
Déjà ses partisans, ces Hussites fameux,
Sont tombés sous les coups d'un bras victorieux...

LÉOPOLD.

Silence!...

ALBERT.

Et l'empereur au ciel, aujourd'hui même,
Rends grâce des exploits de ce héros qu'il aime!
Entendez-vous ces chants?...

(On entend dans l'église : Te Deum, laudamus.)

LÉOPOLD.

Éloignons-nous, ami.

(A part, et regardant la maison de Rachel.)

Attendons le moment de reparaitre ici!

(Il sort avec Albert, et le chœur reprend.)

CHŒUR.

Hosanna! victoire! ivresse,
Gloire! gloire à l'Éternel!
Et que nos chants d'allégresse
Retentissent jusqu'au ciel!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, RUGGIERO, escorté de gardes et de plusieurs crieurs publics.

RUGGIERO.

Dans ce jour solennel où s'ouvre le concile,
Voici l'édit que moi, grand prévôt de la ville,
Je dois faire aujourd'hui proclamer en tout lieu!

(Il fait signe au crieur qui, après quelques sons de trompe, lit la proclamation suivante.)

« Monseigneur Léopold, avec l'aide de Dieu,
« Des Hussites ayant châtié l'insolcnce,
« De par le saint concile assemblé dans Constance,
[illegible] par notre empereur et monseigneur Brogni,
[illegible]se sera faite au peuple cejourd'hui. »

CHŒUR.

Ah! pour notre ville
Quel jour de bonheur!
Vive le concile!
Vive l'empereur!

LE CRIEUR.

« Dans nos temples, dès le matin,
« A Dieu l'on offrira des actions de grâces!
« Vers le milieu du jour et sur les grandes places,
« Jailliront à grands flots des fontaines de vin. »

CHŒUR.

Ah! pour notre ville
Quel jour de bonheur!
Vive le concile!
Vive l'empereur!

RUGGIERO, l'interrompant.

Eh! mais... grand Dieu! qu'entends-je?
D'où provient donc ce bruit étrange?
(On entend un bruit de marteaux qui retombent en cadence.)
Quelle main sacrilége, en ce jour de repos,
Ose ainsi s'occuper de profanes travaux?

CHŒUR DE GENS DU PEUPLE.

C'est chez cet hérétique,
C'est là dans la boutique
Du juif Éléazar, ce riche joaillier!

RUGGIERO, aux gardes qui l'entourent.

Allez, et qu'on l'amène,
Devant nous qu'on le traîne!
Pour un forfait si grand je dois le châtier.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; ÉLÉAZAR ET RACHEL, amenés par les soldats de Ruggiero.

RACHEL.

O mon père!... mon père!
(A Ruggiero.)
Ah! je vous en supplie!

RUGGIERO, à Éléazar.

Juif!... ton audace impie
A mérité le trépas!

Travailler dans un jour de fête!...

ÉLÉAZAR.

Et pourquoi pas?
Je ne suis point de votre culte;
Et le Dieu de Jacob peut me permettre à moi.

RUGGIERO.

Tais toi!
(Au peuple.)
Vous l'entendez, au ciel même il insulte,
Et par lui notre sainte loi
Est détestée!...

ÉLÉAZAR.

Et pourquoi l'aimerais-je?
Par vous sur le bûcher, et me tendant les bras,
J'ai vu périr mes fils!...

RUGGIERO.

Eh bien, tu les suivras!

RACHEL.

Cruel!...

RUGGIERO.

Ta fille aussi! La mort au sacrilége!
Et leur juste supplice aux yeux de l'empereur
De ce jour solennel doublera la splendeur.

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Ah! pour notre ville
Quel jour de bonheur!
Vive le concile!
Vive l'empereur!

ÉLÉAZAR.

O race imbécile!
Je brave en mon cœur
Ta rage inutile,
Ta vaine fureur!

RACHEL.

Tout est inutile
Pour fléchir leur cœur.
Ma plainte stérile
Double leur fureur.

RUGGIERO, regardant Rachel qui le supplie.

Plaintes inutiles!

(Aux soldats.)
Je ris de ses pleurs!
A mes lois dociles,
Servez mes fureurs.

(Les soldats entraînent Éléazar et Rachel, lorsque sort de l'église, suivi d'un flot de peuple, le cardinal Brogni qui s'arrête un instant sur les marches du temple.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LE CARDINAL BROGNI.

RUGGIERO, l'apercevant.

O ciel!... le président suprême du concile!
Le vénérable Brogni!

BROGNI, montrant Éléazar et Rachel.

Où les conduisez-vous ainsi?

RUGGIERO.

Ce sont des juifs qu'à la mort on condamne!

BROGNI.

Leur crime?

RUGGIERO.

D'un travail profane,
Ils ont osé s'occuper aujourd'hui!

BROGNI.

Approchez! Votre nom?

ÉLÉAZAR, froidement.

Éléazar!

BROGNI.

Je pense
Que ce nom-là ne m'est pas inconnu!

ÉLÉAZAR, de même.

Non, sans doute!

BROGNI.

Autrefois, ailleurs, je vous ai vu.

ÉLÉAZAR.

Dans Rome!... mais alors, si j'en ai souvenance,
Vous n'étiez pas encore un ministre des cieux;
Vous aviez une femme!... et vous l'aimiez!...

BROGNI.

Silence!
D'un père, d'un époux respecte la souffrance.

J'ai tout perdu !... Dieu seul, appui des malheureux,
Dieu me restait !... il a reçu mes vœux !
Je suis son serviteur, son ministre et son prêtre !

ÉLÉAZAR.

Pour nous persécuter !

BROGNI.

Pour vous sauver peut-être !

ÉLÉAZAR.

As-tu donc oublié que de Rome jadis,
Sévère magistrat, c'est toi qui me bannis ?

BROGNI.

Est-ce à tort ? Convaincu d'une usure coupable,
On demandait ta mort... j'ordonnai ton exil !
Et d'une indulgence semblable
Je veux encore...

RUGGIERO, vivement.

O ciel ! on ne peut sans péril
L'absoudre !

BROGNI.

Et cependant je lui fais grâce entière !
Sois libre, Éléazar !
(Allant à lui et lui tendant la main.)
Soyons amis, mon frère ;
Et si je t'offensai, pardonne-moi.

ÉLÉAZAR, à part.

Jamais !
Non, jamais de pardon aux chrétiens que je hais !

BROGNI.

AIR.

Si la rigueur et la vengeance
Leur font détester notre loi,
Que le pardon et la clémence,
Mon Dieu, les ramènent vers toi !

(Éléazar et Rachel rentrent dans leur maison qui se ferme. Brogni et Ruggiero sortent par le fond, suivis de tout le peuple qui les entoure et les escorte.)

SCÈNE V.

LÉOPOLD, sortant de la rue à gauche, et regardant autour de lui.

RÉCITATIF.

Cette foule importune, en ces lieux assidue,

Loin d'ici, grâce au ciel, enfin porte ses pas!
Plus de dangers!...
(Regardant avec attention sur la place.)
Rien ne s'offre à ma vue!
(S'avançant sous le balcon de la maison d'Éléazar, et appelant à demi voix.)
Rachel!... Rachel!... elle ne m'entend pas!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Loin de son amie,
Vivre sans plaisirs,
Ne compter la vie
Que par ses soupirs,
Voilà de l'absence
Quelle est la souffrance!
Mais voici le jour,
Maîtresse chérie,
Oui, voici le jour
Par qui tout s'oublie...
Le jour du retour!

DEUXIÈME COUPLET.

Les cités nouvelles
Où Dieu me guida
Ne semblaient pas belles...
Tu n'étais pas là!
Tout, durant l'absence,
Est indifférence...
Mais voici le jour
Heureux et prospère,
Mais voici le jour
Où tout va me plaire...
Le jour du retour!

RACHEL, paraissant au balcon.

TROISIÈME COUPLET.

Quelle voix chérie
Si douce à mon cœur
Me rend à la vie
Ainsi qu'au bonheur?
J'avais dans l'absence
Perdu l'espérance!

ENSEMBLE.

RACHEL.

Béni soit le jour
Qui vers moi t'amène;
Béni soit le jour
Où finit ma peine...
Le jour du retour!

LÉOPOLD.

Mais voici le jour
Qui me rend ma chaîne;
Qui finit ma peine...
Le jour du retour!

RACHEL, *sortant de la maison.*

Samuel, c'est donc vous?

LÉOPOLD.

Oui, Samuel qui t'aime!

RACHEL.

Le sort dans ce voyage a-t-il comblé vos vœux?

LÉOPOLD.

Si tu l'aimes toujours, Samuel est heureux!

RACHEL.

Comment ne pas t'aimer? notre culte est le même;
Le même Dieu nous bénit tous les deux.
Et tes pinceaux, ton art que je révère
Valent bien, selon moi, les trésors de mon père.

LÉOPOLD.

Rachel, ma bien-aimée, hélas! comment te voir?

RACHEL.

Viens chez mon père, aujourd'hui, viens ce soir!

LÉOPOLD.

Eh! que dira-t-il?

RACHEL.

Viens sans crainte!
Nous célébrons la Pâque sainte
Ainsi que notre Dieu l'ordonne à ses élus.

LÉOPOLD, *à part.*

O ciel!

RACHEL.

Et dans ce jour, sous son toit respectable,
Tous les fils d'Israël par lui sont bien reçus.

LÉOPOLD, *avec embarras.*

Un mot encore!

RACHEL.

Va-t'en! Une foule innombrable
Se précipite vers ce lieu.

LÉOPOLD.

Rachel, écoute-moi!...

RACHEL.

Non, à ce soir!... Adieu!

(Elle aperçoit une servante qui sort de la maison d'Éléazar, elle s'éloigne avec elle, et Léopold, enveloppé de son manteau, se perd dans la foule qui, de tous côtés inonde le théâtre. Les cloches se font entendre. Les fontaines que l'on voit au milieu de la place font jaillir du vin, et tout le peuple se précipite pour le recueillir.)

CHOEUR DU PEUPLE.

Du vin! du vin! du vin!
Bénissons le destin
Et notre souverain,
Qui font qu'ainsi soudain,
Pour noyer le chagrin,
L'onde se change en vin!
Du vin! du vin! du vin!

(Les uns remplissent des brocs, les autres forment différents groupes, se distribuent du vin, remplissent des verres.)

PLUSIEURS BUVEURS.

Buvons, amis, fussent-ils mille,
A tous les membres du concile!

D'AUTRES.

Buvons à notre souverain,
De qui la généreuse main
Fait couler ce nectar divin!

CHOEUR GÉNÉRAL.

Du vin! du vin! du vin!
Bénissons le destin
Qui fait qu'ainsi soudain
L'onde se change en vin!
Du vin! du vin! du vin!

PREMIER BUVEUR, à son voisin, voulant lui arracher le broc qu'il tient.

C'est par moi que ce broc est plein,
Tu m'as pris ma part du butin.

DEUXIÈME BUVEUR.

Ce n'est pas moi!

PREMIER BUVEUR.

J'en suis certain!

DEUXIÈME BUVEUR.

Crains mon courroux !

PREMIER BUVEUR.

Crains que ma main
Ne termine ainsi ton destin !

DEUXIÈME BUVEUR.

Qui, toi?... tu n'es qu'un Philistin !

PREMIER BUVEUR, avec fureur.

Un Philistin !

(Ils vont se battre. Le peuple se précipite entre eux deux, et, pour les apaiser, leur présente un broc de vin.)

CHOEUR.

Du vin ! du vin ! du vin !
Bénissons le destin
Qui fait qu'ainsi soudain
L'onde se change en vin !
Du vin ! du vin ! du vin !

(D'autres gens du peuple, déjà étourdis par le vin, se mettent à danser; tous les autres les imitent. Des femmes se mêlent à leurs danses et forment un ballet animé, pendant lequel Éléazar et Rachel paraissent. Rachel donne le bras à son père; ils veulent traverser la place, lorsque des cris se font entendre.)

PLUSIEURS GENS DU PEUPLE, venant de la gauche, en criant : Noël.

Noël ! le cortége !... le voici !
Il va passer par ici !

(Repoussés par la foule, Éléazar et Rachel se trouvent portés jusque sur les marches de pierre qui conduisent à l'église. Là, ils s'arrêtent adossés contre les murs du temple. — Dans le lointain, sur un air de marche majestueux et brillant, le cortége commence à défiler. Des soldats, conduits par Ruggiero, viennent faire ranger le peuple.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, RUGGIERO.

RUGGIERO aperçoit Éléazar et sa fille sur les degrés du péristyle.

Ah ! grand Dieu ! quelle audace impie !
Aux portes de l'église un juif se réfugie !
Vous le voyez, chrétiens, et vous souffrez
L'empreinte de ses pas sur les marbres sacrés !

TOUS.

Il a raison !

RUGGIERO.

Suivez l'exemple
Du Dieu saint qui chassait tous les vendeurs du temple!

CHŒUR DU PEUPLE, avec une joie furieuse.

Au lac! au lac!
Oui, plongeons dans le lac
Cette race rebelle
Et criminelle!
Au lac! au lac!
Oui, plongeons dans le lac
Les enfants d'Isaac!

RACHEL, les suppliant.

Quelle aveugle fureur! quelle rage inhumaine
Contre nous ainsi vous déchaîne?

ÉLÉAZAR.

Nous avons respecté vos dieux.

RACHEL, montrant son père.

Respectez ses jours malheureux!

CHŒUR, s'animant entre eux et crescendo.

Non, c'est trop d'audace!
Pour eux point de grâce!
Que de cette race
Le nom détesté
S'efface et périsse!
Oui, c'est leur supplice
Que veut la justice
Du ciel irrité!
(Avec explosion.)
Au lac! au lac!
Oui, plongeons dans le lac
Cette race rebelle
Et criminelle!
Au lac! au lac!
Oui, plongeons dans le lac
Les enfants d'Isaac!

(Le père et la fille, qui se tenaient embrassés, sont séparés par le peuple furieux, qui entraîne Éléazar par la rue à gauche et disparaît, tandis qu'un autre groupe entoure Rachel et va l'entraîner d'un autre côté.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; LÉOPOLD, entrant par le fond et apercevant Rachel au milieu au peuple.

LÉOPOLD, poussant un cri.

Ah! qu'ai-je vu!

(Jetant son manteau et courant près d'elle.)

Rachel! ma bien-aimée!

RACHEL, à demi voix.

Va-t'en! Samuel, va-t'en! Contre nous animée,
Cette foule inhumaine en veut à tous les juifs!
Ils te tueront... va-t'en!

LÉOPOLD.

Non, près de toi je reste.

(Au peuple.)

Et vous qui l'insultez... cœurs lâches et craintifs,

(Tirant son épée.)

Fuyez tous!... ou ce bras vous deviendra funeste!

ENSEMBLE.

CHŒUR DU PEUPLE, reculant avec effroi et à demi voix.

Il est armé! n'approchons pas!
Redoutons l'effort de son bras!

LÉOPOLD, tenant Rachel par la main.

Suis-moi, Rachel, ne tremble pas!
Loin d'eux je vais guider tes pas!

RACHEL.

Ah! pour toi seul je tremble, hélas!
Pour moi tu braves le trépas!

(Léopold, tenant Rachel par la main, l'entraîne vers le fond de la place, et le peuple, en reculant devant son épée, murmure à demi voix.)

CHŒUR.

Le ciel ne punira-t-il pas
La race impure de Juda?

RACHEL, au moment de sortir, aperçoit un groupe de soldats qui arrive par le fond de la place et leur ferme la retraite.

(A Léopold, avec effroi.)

Dieu! vois-tu ces soldats?

(Elle redescend vivement sur le devant du théâtre.)

LE PEUPLE, poussant des cris de joie.

Des soldats! des soldats!

C'est le ciel qui vers nous a dirigé leurs pas!

(Courant aux soldats et leur montrant Léopold et Rachel.)

Ah! c'est trop d'audace!
Pour eux point de grâce!
Que de cette race
Le nom détesté
S'efface et périsse!
Oui, c'est leur supplice
Que veut la justice
Du peuple irrité.

(Avec explosion et fureur.)

Au lac! au lac!
Oui, plongeons dans le lac
Cette race rebelle
Et criminelle
Au lac! au lac!
Oui, plongeons dans le lac
Les enfants d'Isaac!

ALBERT, qui commande le détachement de soldats, s'avance et, montrant Rachel et Léopold, il dit :

Saisissez-les!

(Léopold, qui jusque-là avait évité ses regards, se retourne en ce moment.

ALBERT, le reconnaissant.

O ciel!

(Léopold étend vers lui la main, et d'un geste impératif lui commande d'arrêter ses soldats.)

ALBERT, avec respect.

Soldats!
Éloignez-vous, n'avancez pas!

ENSEMBLE.

RACHEL, qui a vu le geste de Léopold.

O surprise nouvelle!
Cette horde cruelle,
Ces soldats menaçants,
A son geste obéissent,
Et devant lui fléchissent
Désarmés et tremblants!

CHŒUR DU PEUPLE.

O surprise nouvelle!
Cette troupe fidèle,
Du vrai Dieu les enfants,

A ce juif obéissent,
Et devant lui fléchissent
Désarmés et tremblants!

LÉOPOLD ET ALBERT.

Que toujours elle ignore
Mon / Son } nom et { mon / son } pouvoir!
Mon Dieu, toi { que j' / qu'il } implore,
C'est là { mon / son } seul espoir!

RACHEL.

Mon Dieu! toi que j'implore,
D'où vient donc ce pouvoir
Qu'hélas! mon cœur ignore
Et ne peut concevoir?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; ÉLÉAZAR, les habits en désordre, tout sanglant et meurtri, accourt poursuivi toujours par le peuple, des mains duquel il vient d'échapper.

ÉLÉAZAR, s'arrêtant au milieu du théâtre.

Eh bien! que voulez-vous, race d'Amalécites?
Du sang?... prenez le mien! car vos lèvres maudites
En ont soif!... et ces jours, trop longtemps disputés,
Je vous les livre enfin...

LE PEUPLE.

Qu'il périsse!

ALBERT, à qui Léopold vient de faire un second signe, s'écrie:

Arrêtez!...

(A ses soldats, montrant Éléazar et Rachel.)

Qu'on les dérobe à leurs poursuites!
Que ces infortunés, jusques à leurs logis,
Soient par vous à l'instant protégés et conduits!

ENSEMBLE.

REPRISE DU FINAL.

RACHEL.

O surprise nouvelle!
Cette horde cruelle,
Ces soldats menaçants,

A son geste obéissent,
Et devant lui fléchissent
Désarmés et tremblants!

CHŒUR DU PEUPLE.

O surprise nouvelle!
Cette troupe fidèle,
Du vrai Dieu les enfants,
A ce juif obéissent,
Et devant lui fléchissent
Désarmés et tremblants!

(En ce moment défile le cortége impérial qui se rend à l'ouverture du concile. La foule du peuple abandonne le milieu de la place et se range dans les rues le long des maisons.)

CHŒUR DU PEUPLE, regardant le cortége qui défile.

De ces nobles guerriers,
De ces fiers chevaliers
Vois la marche imposante,
L'armure étincelante!
Non, jamais en ces lieux
Spectacle plus pompeux
N'avait frappé nos yeux :
Le courage étincelle
En leurs regards vaillants;
Que leur glaive fidèle
Soit l'effroi des méchants.

Le cortége défile dans l'ordre suivant : les sonneurs de trompe de l'empereur, les porte-bannières et les arbalétriers de la ville de Constance, les maîtres des différents métiers et confréries, les échevins, les archers de l'empereur, puis les hommes d'armes, les hérauts, les sonneurs du cardinal, ses hallebardiers, ses bannières et celles du saint-siége ;

Les membres du concile, leurs pages et leurs clercs;

Le cardinal à cheval, avec ses pages et ses gentilshommes;

Les hallebardiers, les hérauts d'armes de l'empereur, portant les bannières de l'empire;

Puis enfin l'empereur Sigismond, à cheval, précédé de ses pages, entouré de ses gentilshommes, de ses écuyers, et suivi des princes de l'empire.

Au moment où paraît l'empereur, Léopold, qui est sur le devant du théâtre, à la gauche du spectateur, se cache avec son manteau, cherche à se soustraire à tous les regards et se perd dans la foule. Rachel, qui est de l'autre côté du théâtre, le suit d'un œil inquiet et témoigne sa surprise. Éléazar, debout près d'elle, regarde avec dédain le cortége qui défile, les trompettes sonnent; l'orgue se fait entendre, et le peuple pousse des cris de joie.

CHŒUR.

Gloire! honneur
A l'empereur!
Gloire à l'empereur!

ACTE II.

L'intérieur de la maison d'Éléazar. Au lever du rideau, Éléazar, Rachel, Léopold et plusieurs juifs et juives, parents d'Éléazar, sont à table et célèbrent la Pâque. Léopold et Rachel sont aux deux extrémités de la table; Éléazar tient le milieu.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHŒUR.

O Dieu de nos pères!
Toi qui nous éclaires,
Parmi nous descends!
O Dieu de nos pères!
Cache nos mystères
A l'œil des méchants!

ÉLÉAZAR.

Si trahison ou perfidie
Osait se glisser parmi nous,
Que sur le parjure et l'impie
S'appesantisse ton courroux!

CHŒUR.

O Dieu de nos pères!
Toi qui nous éclaires,
Parmi nous descends! etc.

ÉLÉAZAR, se levant.

Et vous tous, enfants de Moïse,
Gage de l'alliance à nos aïeux promise,
Partagez-vous ce pain, par mes mains consacré,
Et qu'un levain impur n'a jamais altéré.

(Il distribue du pain sans levain à tous les convives. Le dernier à qui il en présente est Léopold.)

LÉOPOLD, à part.

O ciel!

(Il hésite à porter le pain à ses lèvres. Il regarde tous les convives, et voyant qu'on n'a pas les yeux sur lui, il le jette.)

RACHEL, qui l'a aperçu.

Que vois-je?...

ÉLÉAZAR.

AIR.

Dieu, que ma voix tremblante
S'élève jusqu'aux cieux!
Étends ta main puissante
Sur tes fils malheureux!
Tout ton peuple succombe;
Et Sion dans la tombe,
Implorant ta bonté,
Vers toi s'élève et crie,
Et demande la vie
A son père irrité!

(A la fin de ce chœur, on entend frapper à la porte à droite. Tout le monde se lève.)

CHŒUR.

On frappe!... ô terreur!

ÉLÉAZAR, aux convives.

Éteignez ces flambeaux!...

(A Rachel.)

Et va voir.

RACHEL.

Ah! je n'ose?

ÉLÉAZAR, s'approchant de la porte.

Qui frappe ainsi chez moi, lorsque la nuit est close!

PLUSIEURS VOIX D'HOMMES, en dehors.

C'est de la part de l'empereur!

ÉLÉAZAR, aux convives.

Je chez tous ces apprêts.

RACHEL, bas, à Léopold et prête à sortir.

Il faut qu'à l'instant même
Ca vous parle, Samuel!

LÉOPOLD, se disposant à la suivre.

Ah! quel bonheur extrême!

ÉLÉAZAR, le retenant par la main.

Demeure!... une visite, à cette heure, en ces lieux,
M'est suspecte... et ton bras est fort et courageux!
Il saura me défendre...

(A Rachel, et aux autres juifs.)

Et vous, qu'on se retire!

(Ils sortent tous par la porte à gauche, et Rachel la dernière, en faisant à Léopold des signes d'intelligence.)

SCÈNE II.

(Éléazar va ouvrir la porte de la rue; pendant ce temps, Léopold s'est retiré dans l'enfoncement à droite, que forme l'appartement; il prend sa palette et ses pinceaux, et se dispose à peindre en tournant le dos à Eudoxie qui entre.)

ÉLÉAZAR, ouvrant la porte.

Entrez!...

(Paraît Eudoxie, suivie de deux domestiques vêtus de la livrée de l'empereur, et portant des flambeaux.)

Une femme!

LÉOPOLD, se retournant, et l'apercevant à la lueur des flambeaux.

Ah! grands dieux!
J'ai senti sur mon front se dresser mes cheveux!
Où fuir?

ÉLÉAZAR, à Eudoxie.

Que voulez-vous?

EUDOXIE, faisant signe aux domestiques de sortir.

Je vais vous en instruire.

(Elle est au fond du théâtre et aperçoit Léopold, lui tournant le dos et cherchant à se cacher.)

Quel est cet homme?

ÉLÉAZAR.

Un peintre, un artiste fameux
Et dont l'habile main, utile à mon commerce,
Sur l'or et le vélin avec talent s'exerce,
Mait si vous l'exigez, qu'il sorte.

EUDOXIE, souriant.

Non, vraiment!
Ma visite n'est pas un secret.

ÉLÉAZAR, souriant.

Et pourtant,
L'ordre de l'empereur qui vers moi vous amène,
Et ses riches valets, sa livrée...

EUDOXIE.

Est la mienne.
Je suis sa nièce.

ÉLÉAZAR, se prosternant.

O ciel! et quel honneur pour moi!
La princesse Eudoxie!

EUDOXIE, souriant.

Eh! oui... Relève toi!

DUO.

EUDOXIE.

Tu possèdes, dit-on, un joyau magnifique?

ÉLÉAZAR.

Oui; je le destinais à quelque souverain;
Une chaîne incrustée, une sainte relique,
Que portait autrefois l'empereur Constantin.

EUDOXIE.

Je veux la voir!... celui que j'aime,
Léopold, mon époux, des Hussites vainqueur...

LÉOPOLD, à droite et écoutant.

O ciel!

EUDOXIE.

Auprès de moi revient aujourd'hui même!

ÉLÉAZAR, souriant.

J'entends..

EUDOXIE, avec expression.

Non! tu ne peux concevoir mon bonheur!

ENSEMBLE.

EUDOXIE.

Au fond de mon âme,
Que l'amour enflamme,
Du nom de sa femme
Je m'enorgueillis.
Attraits et jeunesse,
Grandeur et richesse,
Près de sa tendresse,
Ne sont d'aucun prix!

LÉOPOLD, à droite.

O coupable trame!
O forfait infâme!
Au fond de mon âme
Je tremble et frémis!
Et de sa tendresse
L'innocente ivresse
M'accable et m'oppresse

D'un nouveau mépris!

ÉLÉAZAR, à part.

Au fond de mon âme,
Que la haine enflamme,
Je vois cette femme
Et je la maudis!
Oui, sombre tristesse
Malgré moi m'oppresse,
Quand je vois l'ivresse
De nos ennemis!

(Éléazar présente à Eudoxie un coffret où est renfermée la chaîne d'or incrustée de pierres précieuses.

EUDOXIE, la regardant.

Ah! quel feu! quel éclat!... Ce travail que j'admire
Est digne du héros pour qui je le choisis.

ÉLÉAZAR, à demi voix.

Trente mille florins!... je n'en puis rien déduire.

EUDOXIE.

Qu'importe?...

(Avec tendresse.)

C'est pour lui!

ÉLÉAZAR, à part.

Vive un cœur bien épris,
Le commerce et les arts y trouvent bénéfice!

LÉOPOLD.

Non, rien n'égale mon supplice!

EUDOXIE, donnant un cachet à Éléazar.

Tenez... vous graverez son blason et le mien,
Et puis dans mon palais, demain, songez-y bien,
Vous me l'apporterez.

ÉLÉAZAR.

Que mes mains soient maudites
Si j'y manquais!

EUDOXIE.

Oui, je veux que demain,
Aux yeux de l'empereur, dans un pompeux festin,
Ce joyau soit offert au vainqueur des Hussites;
Et je prétends moi-même, en gage de ma foi,
Le placer sur ce cœur qui ne bat que pour moi.

ENSEMBLE.

EUDOXIE.

Ah! quel bonheur extrême
Et quel doux avenir!
Ce soir celui que j'aime
Enfin va revenir!

LÉOPOLD, à droite.

O désespoir extrême!
O funeste avenir!
En horreur à moi-même,
A quel Dieu recourir?

ÉLÉAZAR.

Ah! quel bonheur extrême,
Et pour moi quel plaisir!
Ces écus d'or que j'aime
Chez moi vont revenir!

(Éléazar reconduit Eudoxie jusqu'à la porte et jusque dans la rue.)

SCÈNE III.

LÉOPOLD; RACHEL, entr'ouvrant doucement la porte à gauche

RACHEL, regardant autour d'elle.

Mon père n'est plus là! je veux enfin connaître
Quel mystère...

LÉOPOLD.

Silence! il va rentrer peut-être,
Et je ne puis maintenant... mais ce soir...
Cette nuit... seule, ici... dans ta demeure
Consens à me recevoir!

RACHEL.

Qu'oses-tu demander?

LÉOPOLD.

Tu veux donc que je meure?

RACHEL.

Qui, moi?... grand Dieu!

LÉOPOLD.

N'ai-je donc pas ta foi,
Ton amour, tes serments?... et je meurs loin de toi
Si tu me refuses...

RACHEL, avec anxiété.

Que faire?

LÉOPOLD, à demi voix.

Tu m'attendras!...

RACHEL, avec effroi, et voyant entrer Éléazar.

Mon père!... le voici!

LÉOPOLD, de même.

Tu m'attendras!

RACHEL, hors d'elle-même.

Eh bien! oui!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; ÉLÉAZAR, rentrant et voyant Rachel qui s'éloigne vivement de Léopold. Il s'avance entre eux deux, s'aperçoit de leur trouble, et les examine quelque temps l'un après l'autre d'un regard soupçonneux.

ÉLÉAZAR, à part.

Quel trouble à mon aspect!... d'où vient que vers la terre
Leurs yeux restent baissés?...

(Haut, à Léopold.)

Il est tard! adieu, frère,
Rentre chez toi, qu'un doux repos
Te délasse de tes travaux!

(A Rachel.)

Toi, mon enfant, approche, et par moi sois bénie...
Ah! que ta main est froide!... Et ne puis-je savoir...

(Il se retourne vers Léopold, qui, en s'en allant, adresse à Rachel un signe d'intelligence dont Éléazar s'aperçoit.)

Ne t'en vas pas encor, Samuel; ton cœur oublie
De redire avec nous la prière du soir!

TOUS TROIS, Éléazar d'une voix ferme, et les autres en tremblant.

O Dieu de nos pères,
Toi qui nous éclaires,
Parmi nous descends!
O Dieu de nos pères,
Cache nos mystères
A l'œil des méchants!

ÉLÉAZAR, regardant Léopold

Si trahison ou perfidie
Osait se glisser parmi nous,
Que sur le parjure ou l'impie
S'appesantisse ton courroux!

TOUS TROIS.

O Dieu de nos pères,
Toi qui nous éclaires, etc.

(Sur la ritournelle, Éléazar reconduit Léopold jusqu'à la porte de la rue, revient à sa fille qu'il embrasse, et rentre dans son appartement en jetant sur elle des regards inquiets.)

SCÈNE V.

RACHEL, seule.

Les sons religieux de la prière sainte
Ont remplis tous mes sens de remords et de crainte!
Ah! qu'ai-je fait? devais-je y consentir?

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Il va venir!... il va venir!
Et d'effroi je me sens frémir!
D'une sombre et triste pensée,
Mon âme, hélas! est oppressée;
Mon cœur ne bat pas de plaisir,
Et cependant... il va venir.
(Elle va ouvrir la croisée du fond.)

DEUXIÈME COUPLET.

Il va venir!... il va venir!...
(Marchant.)
Chaque pas me fait tressaillir.
J'ai pu tromper les yeux d'un père,
Mais non pas ceux d'un Dieu sévère!...
Oui, je le dois... oui, je veux fuir.
(S'arrêtant.)
Et cependant, il va venir.

SCÈNE VI.

RACHEL, LÉOPOLD, paraissant à la croisée du fond

RACHEL, l'apercevant.

C'est lui!
(Tombant sur un fauteuil.)
La force m'abandonne!

LÉOPOLD, s'approchant d'elle doucement.

Rachel, ma bien-aimée, à mon aspect frissonne!

RACHEL, étendant la main vers lui.

N'approchez point, sais-je en cette maison
Si vous n'apportez pas parjure et trahison,
Vous que le mystère environne,
Vous qui, pâle et confus, tremblez?... je le vois bien.

LÉOPOLD.

Oui, mon regard tremblant est celui d'un coupable!
Je t'ai trompée... et le remords m'accable!

RACHEL.

Samuel!

LÉOPOLD.

Tu sauras tout, ton Dieu n'est pas le mien!

RACHEL.

Qu'ai-je entendu?

LÉOPOLD.

Je suis chrétien.

DUO.

RACHEL, se levant.

Lorsqu'à toi je me suis donnée,
J'outrageai mon père et l'honneur!
Mais j'ignorais... infortunée,
Que j'outrageais un Dieu vengeur!

LÉOPOLD.

Quand mon âme à toi s'est donnée,
Fortune, dignités, grandeur!
J'oubliais tout... ma destinée
Est en toi, comme mon bonheur!

RACHEL.

Mais ta loi me condamne et défend que je vive!
La juive, amante d'un chrétien,
Le chrétien, amant d'une juive,
Sont tous les deux frappés de mort... le sais-tu bien?

LÉOPOLD.

Je le sais!... Mais qu'importe! vien!

ENSEMBLE.

LÉOPOLD.

Que ton cœur m'appartienne,
Que l'amour nous enchaîne,
Et juive, ou bien chrétienne

Ton sort sera le mien!
Que le courroux céleste
Me garde un sort funeste!
Si ton amour me reste,
Le reste ne m'est rien,
Je ne regrette rien.

RACHEL.

Moi!... que je t'appartienne?
Que l'amour nous enchaîne?
Ta foi n'est pas la mienne;
Ton Dieu n'est pas le mien.
Mon père vous déteste;
Et dans mon sort funeste,
C'est la bonté céleste
Qui seule est mon soutien.
Voilà mon seul soutien.

RACHEL.

Crois-tu qu'Éléazar, dont le cœur vous abhorre,
Consentira jamais à former de tels nœuds?

LÉOPOLD.

Ah! sa haine n'est pas le seul obstacle encore
Qui comme un mur d'airain s'élève entre nous deux!
Eh bien! fuyons!... cherchons une retraite obscure
Où, de tous oubliés, nous les oublierons tous,
Où, gloire, amis, parents, tout sera mort pour nous.

RACHEL.

Abandonner mon père!

LÉOPOLD.

Oui, que dans la nature
Il ne me reste rien... que ton amour et toi.

RACHEL, douloureusement.

Abandonner mon père!

LÉOPOLD.

Et crois-tu donc que moi
Je n'abandonne rien?

RACHEL.

Dieu! que dis-tu?

LÉOPOLD, à demi-voix.

Tais-toi!

ENSEMBLE.

LÉOPOLD.

Que ton cœur m'appartienne,
Que l'amour nous enchaîne,
Et juive, ou bien chrétienne,
Ton sort sera le mien! etc.

RACHEL.

Moi, que je t'appartienne?
Que l'amour nous enchaîne?
Ta foi n'est pas la mienne,
Ton Dieu n'est pas le mien! etc.

LÉOPOLD, lui prenant la main.

Si tu m'aimes, partons.

RACHEL.

Je n'aime que toi!... mais...
Mon père!...

LÉOPOLD.

Ce moment est le seul : désormais,
Pour toujours réunis, ou séparés... prononce!
Ma vie ou mon trépas dépend de ta réponse!

RACHEL.

Mais Dieu nous maudira!...

LÉOPOLD.

Qu'importe? si son bras,
En nous frappant tous deux, ne nous sépare pas!

ENSEMBLE.

LÉOPOLD.

Près de celle que j'aime
Je veux vivre et mourir,
Et la mort elle-même
Ne peut nous désunir!

RACHEL.

Près de celui que j'aime,
Je veux vivre et mourir,
Et la mort elle-même
Ne peut nous désunir.
Partons... partons! ici-bas, dans les cieux,
Même sort désormais nous attend tous les deux.

LÉOPOLD.

Fuyons.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; ÉLÉAZAR, se présentant devant eux.

ÉLÉAZAR.

Où courez-vous?

RACHEL, stupéfaite.

Mon père!

ÉLÉAZAR.

Pour m'éviter où portiez-vous vos pas?
Connaissez-vous donc sur la terre
Quelque endroit où n'atteigne pas
La malédiction d'un père?

ENSEMBLE.

LÉOPOLD ET RACHEL.

Ah! le remords m'accable!
Oui, c'est un Dieu vengeur
Dont l'aspect redoutable
Me glace de terreur!

ÉLÉAZAR, les regardant l'un après l'autre.

Je vois son front coupable
Glacé par la terreur!
D'un juge inexorable
Craignez le bras vengeur!

ÉLÉAZAR, à Léopold.

Et toi que j'accueillis, toi qui venais sans crainte
Outrager dans ces lieux l'hospitalité sainte,
Va-t'en... si tu n'étais un enfant d'Israël,
Si je ne respectais en toi notre croyance,
Mon bras t'aurait déjà frappé d'un coup mortel!...

LÉOPOLD.

Frappe! je ne veux pas te ravir ta vengeance,
Je suis chrétien!

ÉLÉAZAR, avec fureur.

Chrétien!... j'aurais dû m'en douter,
Rien qu'à la trahison!...

(Tirant son poignard.)

Et d'un crime semblable...

RACHEL, retenant son bras.

Arrêtez!... il n'est pas le seul qui soit coupable,
Et la mort qui l'attend, je dois la mériter;

Oui, je l'aime!... je l'aime!
Notre crime est le même;
A son juste trépas
Je ne survivrai pas!

ENSEMBLE.

RACHEL.

C'est moi qui suis coupable;
Grâce!... et que ma douleur,
D'un juge redoutable
Désarme la rigueur!

LÉOPOLD.

C'est moi qui suis coupable,
Et parjure à l'honneur!
Oui, le remords m'accable
Et déchire mon cœur!

ÉLÉAZAR.

Quoi! ces chrétiens que je déteste!
Me raviraient encore mon enfant!

RACHEL.

Près de vous
Nous resterons, je vous l'atteste;
Pardonnez-lui, mon père, et qu'il soit mon époux!

PREMIER COUPLET.

Pour lui, pour moi, mon père,
J'invoque votre amour;
Ses yeux à la lumière
Pourront s'ouvrir un jour.
Notre loi, qu'il ignore,
Qu'il l'apprenne de vous;
Hélas! je vous implore,
Bénissez mon époux.

DEUXIÈME COUPLET.

Hélas! si d'une mère
J'avais connu l'amour,
Sa voix à ma prière
S'unirait en ce jour!
C'est elle qui m'inspire,
Et je crois près de vous
L'entendre ici me dire :
Il sera ton époux.

ÉLÉAZAR.

Un chrétien! mais l'hymen qu'ici ton cœur désire,
C'est la mort, le bûcher qui tous deux vous attend.
Si l'on savait jamais...

RACHEL.

Et qui pourra le dire?
Hormis vous, qui saura le secret d'où dépend
Le bonheur de ma vie?... ah! par pitié, mon père,
De votre fille en pleurs écoutez la prière!

ÉLÉAZAR.

Il est chrétien!... son cœur qui déjà m'a trahi,
Bientôt, je le prévois, doit te trahir aussi!

RACHEL.

Jamais, jamais.

LÉOPOLD, à part.

Grand Dieu!

RACHEL.

Croyez en sa promesse.

ÉLÉAZAR.

Eh bien donc, puisqu'ici ma fureur vengeresse
Doit céder à tes pleurs... que le ciel en courroux
Comme moi te pardonne... et qu'il soit ton époux!

RACHEL, poussant un cri de joie, et se jetant dans les bras d'Éléazar.

Mon père!...

LÉOPOLD, poussant un cri de terreur.

O ciel!...

RACHEL, se retournant et le regardant.

Eh bien donc!... qu'avez-vous?

ENSEMBLE.

LÉOPOLD.

O mon Dieu! que ferai-je?
Parjure et sacrilége,
Ah! c'est trop de forfaits!
Désespoir! anathème!
Le ciel que je blasphème
Me maudit à jamais!

RACHEL.

Lorsque Dieu nous protége,
Quelle crainte l'assiége
Et trouble ainsi ses traits?
C'est mon père lui-même

Qui vient à ce que j'aime
De m'unir pour jamais.

ÉLÉAZAR.

Quand mon bras le protége,
Quelle crainte l'assiége
Et trouble ainsi ses traits?
Oui, ma bonté suprême
A ce chrétien qu'elle aime
Va l'unir pour jamais.

ÉLÉAZAR, entre eux deux.

A genoux! à genoux! prêtre de notre loi,
(A Rachel.)
Que je reçoive ici tes serments et sa foi!

LÉOPOLD, retirant sa main.

Jamais! jamais!

RACHEL.

Qu'oses-tu dire?

LÉOPOLD.

Je ne puis.

RACHEL ET ÉLÉAZAR.

Et pourquoi?

LÉOPOLD.

Je ne puis, laissez-moi.
Et la terre et le ciel sont prêts à me proscrire!

RACHEL.

Si tu m'aimes... qu'importe?... ici tu le disais.

ÉLÉAZAR.

Et moi, je l'ai prévu : trahison... anathème...
Maudits soient les chrétiens et celui qui les aime!

LÉOPOLD, à Rachel.

Ah!... je t'aime plus que jamais!
Mais cet hymen, vois-tu? c'est un crime, un blasphème.
Ne m'interroge pas, je dois fuir... je le dois.
Adieu, Rachel, adieu pour la dernière fois!

ENSEMBLE.

LÉOPOLD.

Parjure et sacrilége,
Ah! le remords m'assiége,
Et c'est trop de forfaits!
Désespoir! anathème!
Le ciel que je blasphème

Me maudit à jamais!

ÉLÉAZAR.

D'un chrétien sacrilége,
Et que l'enfer protége,
Je connais les projets.
Désespoir! anathème!
Et que Dieu qu'il blasphème
Le maudisse à jamais!

RACHEL.

De ce cœur sacrilége,
Et que l'enfer protége
Quels sont donc les projets?
Désespoir! anathème!
J'en jure par Dieu même,
Je saurai ses secrets.

(Léopold se précipite par la porte de la rue. Éléazar, anéanti, tombe sur un fauteuil, et cache sa tête dans ses mains. Rachel se lève, saisit le manteau que Léopold a laissé sur un des meubles, s'en enveloppe, et s'élance dans la rue sur les pas de Léopold. La toile tombe.)

ACTE III.

De magnifiques jardins; on aperçoit dans le lointain les beaux points de vue e, les riches paysages du canton de Thurgovie. A gauche, sous un dais de velourst est placée la table de l'empereur, élevée au-dessus de toutes les autres, et à laquelle on monte par des gradins couverts également de belles étoffes de velours. L'empereur est assis, ayant à sa droite le cardinal de Brogni, représentant le Saint-Siége, alors vacant; un peu au-dessous Eudoxie et Léopold; à gauche, et à des tables inférieures, les princes, les ducs, les électeurs de l'empire. A droite du théâtre, de distance en distance, des dressoirs à vins, des dressoirs à vaisselle, chargés de riches vases de belle orfévrerie. Au lever du rideau paraissent quatre hommes à cheval portant les plats d'honneur. Des pages vont les prendre et les posent sur la table de l'empereur; d'autres pages vont et viennent, portent les différents mets, offrent des vins, et font le service de la table impériale. A droite du théâtre, au-dessus des buffets d'argenterie, des cavaliers et des dames, assis sur des gradins disposés en amphithéâtre. Au fond, des soldats qui empêchent le peuple d'approcher.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHŒUR DU PEUPLE.

Jour mémorable!
Jour de splendeur!
Vois-tu la table
De l'empereur!

(On exécute, en présence de l'empereur, de la cour et des cardinaux, des

danses et des divertissements du temps. A la fin du divertissement et du banquet impérial, l'empereur se lève et descend de son trône; il remercie sa nièce Eudoxie et Léopold, et sort suivi de tous ses grands officiers et des gens de sa maison. Après le départ de l'empereur, tous les seigneurs et prélats entourent Léopold, et le félicitent de la faveur qu'il vient de recevoir.)

EUDOXIE ET LE CHŒUR.

Sonnez, clairons! que vos chants de victoire
(Montrant Léopold.)
Portent ses exploits jusqu'aux cieux!
Que dans ce jour les palmes de la gloire
Ornent son front victorieux!

EUDOXIE.

Pour fêter un héros dont la gloire m'est chère,
Les princes de l'Église et les rois de la terre
A ma voix se sont réunis!

LÉOPOLD, à part.

Quoi! tant d'honneurs sur le front d'un coupable!
Mon Dieu, délivrez-m'en! leur estime m'accable,
Et je préfère leur mépris.

CHŒUR.

Sonnez, clairons! que vos chants de victoire
Portent ses exploits jusqu'aux cieux!
Que dans ce jour les palmes de la gloire
Ornent son front victorieux!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLÉAZAR, RACHEL.

(Éléazar, tenant un coffret d'or et conduit par le majordome, s'approche d'Eudoxie.)

ÉLÉAZAR, à Eudoxie.

A vos ordres soumis, j'apporte en ce palais
Ce joyau précieux!...

RACHEL, levant les yeux et apercevant Léopold.

O ciel! voilà ses traits!

ENSEMBLE.

ÉLÉAZAR.

O surprise! ô terreur nouvelle!
Je vois Samuel en ces lieux!
C'est lui! c'est bien lui l'infidèle!

Ah! je n'ose en croire mes yeux!

LÉOPOLD.

O surprise! ô terreur nouvelle!
Un sort fatal l'offre à mes yeux!
Et sur ma tête criminelle
Gronde la vengeance des cieux!

LE CHŒUR.

O ciel! il frémit! il chancelle!
Vers la terre il baisse les yeux!
D'où vient cette terreur mortelle
Dans un instant si glorieux!

EUDOXIE, regardant la chaîne que lui a remise Éléazar.

Ah! combien cette chaîne est belle!
Que ce travail est précieux!
Oui, cette surprise nouvelle
D'un époux charmera les yeux!

RACHEL, cachée dans le groupe, et regardant Léopold.

C'est lui, c'est bien lui l'infidèle!
Et dans ces lieux, amant heureux,
S'il me fuyait, c'était pour elle!
Ah! je saurai briser leurs nœuds!

EUDOXIE, se levant et s'approchant de Léopold.

Au nom de l'empereur, de l'honneur et des dames
Qui des nobles guerriers électrisent les âmes,
Preux chevalier, fléchissez les genoux,
Et recevez ce don que j'offre à mon époux!

ÉLÉAZAR ET RACHEL.

Son époux!

RACHEL, s'élance entre Eudoxie et Léopold.

Arrêtez!

EUDOXIE ET LÉOPOLD.

Ah! grands dieux!

RACHEL, arrachant à Léopold la chaîne qu'il tient dans sa main, et la rendant à Eudoxie.

Reprends ce noble signe!
Le signe de l'honneur; son cœur n'en est pas digne!

EUDOXIE, avec indignation.

Lui, mon époux!

RACHEL.

Ce n'est plus ton époux!

Non, ce n'est plus ce guerrier redoutable
Des Hussites vainqueur! c'est un lâche! un coupable
Que je dénonce aux yeux de tous.

(Elle s'avance près de Brogni et des membres du concile. Éléazar court près de Rachel.)

ÉLÉAZAR.

Tais-toi! tais-toi! Rachel!

RACHEL, sans l'écouter, et à voix haute.

Il est coupable!

BROGNI.

Quel crime a-t-il commis?

RACHEL.

Le plus épouvantable!
Celui que votre loi punit par le trépas!
Chrétien, il eut commerce avec une maudite!
Une juive!... une israélite!

EUDOXIE.

Non, non! cela ne se peut pas!

RACHEL.

Et cette juive, sa complice...
Qui comme lui mérite le supplice...

EUDOXIE.

Quelle est-elle?

RACHEL, à voix haute.

C'est moi!

(Se retournant vers Léopold qui veut l'interrompre.)

Ne me connais-tu pas?

ENSEMBLE.

EUDOXIE ET LÉOPOLD.

Je frissonne et succombe
Et d'horreur et d'effroi!
Et j'appelle la tombe
Qui va s'ouvrir pour moi!

RACHEL.

Il frissonne et succombe
Et d'horreur et d'effroi!
Que votre glaive tombe
Sur lui comme sur moi!

ÉLÉAZAR.

Notre cause succombe!

Je sais quelle est leur loi;
Je vois s'ouvrir la tombe
Et pour elle et pour moi!

BROGNI ET LE CHŒUR.

Je frissonne et succombe
Et d'horreur et d'effroi!
Sur lui faut-il que tombe
Le glaive de la loi!

ÉLÉAZAR, tenant Rachel dans ses bras, et montrant Léopold.

Eh bien! nobles seigneurs, prêtres et cardinaux,
Qu'attendez-vous? qui retient votre glaive?
Gardez-vous pour nous seuls les fers et les bourreaux?

RACHEL.

Et le coupable heureux qui par le rang s'élève
A-t-il le droit d'impunité?

BROGNI, regardant Léopold.

Il se tait... ô mon Dieu! c'est donc la vérité!

(Brogni, auquel les cardinaux et les évêques ont parlé à voix basse, s'avance au milieu du théâtre et étend les mains vers Éléazar, Rachel et Léopold.)

Vous, qui du Dieu vivant outragez la puissance,
Soyez maudits!
Vous, que tous trois unit une horrible alliance,
Soyez maudits!
Anathème! anathème!
C'est l'Éternel lui-même
Qui vous a, par ma voix, rejetés et proscrits!

(Tout le monde s'éloigne de Léopold, de Rachel et d'Éléazar qui se trouvent seuls à gauche du théâtre.)

De nos temples pour eux que se ferme l'enceinte!
Que de l'eau salutaire et de la table sainte
Ils ne puissent plus s'approcher!
Que redoutant leur souffle et leur toucher,
Le chrétien se détourne et s'éloigne avec crainte!
Et maudits sur la terre et maudits dans les cieux,
Que leurs corps soient enfin à leur heure dernière
Laissés sans sépulture ainsi que sans prière
Aux injures du ciel qui s'est fermé pour eux!

CHŒUR.

Sur eux anathème!
C'est le ciel lui-même

Qui les a proscrits!
Que l'eau salutaire,
Le feu, la lumière,
Leur soit interdits;
Dieu les a maudits!

ENSEMBLE.

LÉOPOLD.

Justice suprême,
Retiens l'anathème
Qui les a proscrits!
Entends ma prière,
Et dans ta colère,
Que mes jours flétris
Soient les seuls maudits!

RACHEL.

Justice suprême!
Que leur anathème
Qui nous a proscrits,
Épargne mon père!
Et dans ta colère,
Que mes jours flétris
Soient les seuls maudits!

ÉLÉAZAR, à Brogni et aux cardinaux.

Sur vous anathème!
Jamais Dieu lui-même
Ne nous a proscrits!
Il est notre père,
Et par lui, j'espère,
Non, jamais ses fils
Ne seront maudits!

(Sur un signe de Brogni, Ruggiero et des gardes s'approchent pour saisir Éléazar, Rachel et Léopold. Celui-ci tire son épée et la jette à ses pieds; la foule s'écarte d'eux au moment où on les entraine, tandis qu'à gauche du théâtre, Eudoxie, les princes et les cardinaux lèvent au ciel leurs mains et leurs yeux épouvantés. La toile tombe.)

ACTE IV.

Un appartement gothique qui précède la chambre du concile.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

EUDOXIE, et plusieurs gardes à qui elle présente un papier.

Du prince de Brogni voici l'ordre suprême ;
Il me permet de voir Rachel quelques instants.
(Les gardes sortent par la porte à droite.)
Mon Dieu ! pour délivrer l'infidèle que j'aime,
Viens soutenir ma voix et dicter mes accents.
Que je sauve ses jours ! et puis qu'après je meure !

SCÈNE II.

EUDOXIE, RACHEL, ramenée par des gardes qui se retirent

RACHEL.

Pourquoi m'arrachez-vous à ma sombre demeure ?
M'apportez-vous la mort qu'appellent mes souhaits ?
(Apercevant Eudoxie.)
Que vois-je ? O ciel ! mon ennemie !

EUDOXIE.

Une ennemie, hélas ! qui te supplie !

RACHEL.

Que peut-il entre nous exister désormais ?

EUDOXIE.

Pour moi je ne veux rien ! mais pour lui seul je tremble,
Ce concile terrible en ce moment s'assemble !
Personne... excepté vous ne pourrait désarmer
Ses juges impitoyables !
Ils le condamneront !

RACHEL, avec ironie.

Ils sont donc équitables !
J'estime les chrétiens ! et je vais les aimer !

DUO.

EUDOXIE.

Ah ! pour celui qui m'a trahie,
Si quelque amour vous reste encor,
Écoutez ma voix qui supplie,
Daignez l'arracher à la mort !

RACHEL.

Non, c'est pour vous qu'il m'a trahie,
Pour vous il a flétri mon sort!
Nous avez partagé sa vie,
Moi je partagerai sa mort!

EUDOXIE.

Rachel!

RACHEL.

Ne viens pas davantage,
Quand nos droits sont égaux, m'envier mon partage.

EUDOXIE.

Ah! je ne veux plus rien, tous nos nœuds sont rompus!
Tout est fini pour moi puisqu'il ne m'aime plus!

ENSEMBLE.

EUDOXIE.

Mais qu'il vive! qu'il vive!
Ah! que ma voix plaintive
Fléchisse votre cœur!
O vous! mon ennemie,
Accordez-moi sa vie,
Et prenez mon bonheur!

RACHEL.

Moi! permettre qu'il vive,
Quand de la pauvre juive
Il a brisé le cœur!
Non!... que ma triste vie
Près de lui soit finie;
C'est là mon seul bonheur!

EUDOXIE.

Vous pouvez le soustraire à l'arrêt implacable
En déclarant ici qu'il n'était pas coupable.

RACHEL.

Pas coupable!... sais-tu qu'il avilit mes jours?
Sais-tu que je l'aimais?... que je l'aime toujours?

EUDOXIE.

Vous prétendez l'aimer!... lorsque dans votre rage,
Vous n'écoutez que haine, et vengeance, et courroux!
Et moi! que l'infidèle abusait comme vous,
J'oublie en ce moment mon amour, mon outrage,
Et jusqu'à ma fierté... je suis à vos genoux!

(Tombant à ses pieds.)

ENSEMBLE.

EUDOXIE.

Ah! qu'il vive! qu'il vive!
Et que ma voix plaintive
Désarme votre cœur!
O vous! mon ennemie,
Accordez-moi sa vie,
Et prenez mon bonheur!

RACHEL.

Quoi! vous voulez qu'il vive,
Quand de la pauvre juive
Il a brisé le cœur!
Et moi qu'il a trahie,
Il faut donc que j'oublie
Ma haine et ma fureur!

EUDOXIE, avec effroi.

Entendez-vous ces pas tumultueux?
C'est lui! c'est lui que l'on traîne au concile!
Si vous tardez encor tout devient inutile!
Il meurt!...

RACHEL, avec émotion.

O ciel!

EUDOXIE.

Rendez-vous à mes vœux!

ENSEMBLE.

RACHEL.

O mon Dieu! que faire?
Dois-je, à sa prière,
Vaincre ma colère
Et sauver ses jours?
O faiblesse extrême!
Oui, malgré moi-même,
Je sens que je l'aime!
Je l'aime toujours!

EUDOXIE.

O Dieu tutélaire!
Entends ma prière,
Calme sa colère,
Et sauve ses jours!
O douleur extrême!

Oui, plus que moi-même
Je sens que je l'aime!
Je l'aime toujours!

RACHEL.

Relève-toi!

EUDOXIE.

Mais qu'avant tout j'obtienne
Grâce et pardon de ton cœur irrité!

RACHEL, à part, et rêvant.

Il ne sera pas dit qu'une femme chrétienne
Sur une juive en rien l'ait emporté!

EUDOXIE.

Ainsi que toi, Rachel, le trépas, je l'espère,
Aura bientôt terminé ma misère...
Mais Léopold vivra du moins!... c'est mon seul vœu!

(Eudoxie s'incline devant Brogni qui entre en ce moment, et sort en regardant encore Rachel.)

SCÈNE III.

RACHEL, BROGNI; PLUSIEURS GARDES.

BROGNI, à Rachel.

Devant le tribunal vous allez comparaître.

RACHEL.

Eh bien! ce tribunal entendra mon aveu.

BROGNI.

Que sera-t-il?

RACHEL.

Lui seul doit le connaître;
Je ferai mon devoir, et m'abandonne à Dieu.

BROGNI.

Cet aveu pourra-t-il conjurer la tempête?

RACHEL.

Oui, d'un front qui m'est cher il la détournera.

BROGNI.

Et ne peut-il sauver ta tête?

RACHEL.

Oh, non!... la mienne tombera!

BROGNI.

Ainsi donc à la mort vous courez sans défense?

RACHEL.

Je l'attends du moins sans pâlir.

BROGNI.

N'avez-vous donc plus d'espérance?

RACHEL.

Il m'en reste une encor... le sauver et mourir!

ENSEMBLE.

BROGNI, la regardant avec émotion et pitié.

Quelle est donc cette voix secrète,
Qui du fond de mon cœur s'élève et la défend?
Ah! je pleure sur elle, et mon âme inquiète
Frémit du destin qui l'attend.

RACHEL, regardant Brogni avec surprise.

Qu'il est ému!... Sur moi d'où vient qu'il jette
Un long regard si triste et si touchant?
On dirait qu'une voix secrète
Pour moi lui parle et me défend.

BROGNI, à Rachel, que les gardes emmènent dans la chambre du concile.

Allez, Rachel, allez, je veillerai sur vous.

(La suivant toujours des yeux.)

Mourir si jeune!... Un seul espoir me reste!...
Éléazar encor peut détourner les coups
De l'humaine justice et du courroux céleste.
Il vient.

(Aux soldats qui escortent Éléazar.)

Allez, et laissez-nous.

SCÈNE IV.

BROGNI, ÉLÉAZAR.

BROGNI.

Ta fille en ce moment est devant le concile,
Qui va prononcer son arrêt.
Toi, son complice, en vain mon cœur voudrait
Tenter pour te sauver un effort inutile :
Ton sort est dans tes mains... aux flammes du bûcher,
En abjurant ta foi, toi seul peux t'arracher!

DUO.

ÉLÉAZAR.

L'ai-je bien entendu?...

Que me proposes-tu?
Renier la foi de mes pères!
Vers des idoles étrangères
Courber mon front et l'avilir!
Non, non, jamais!... plutôt mourir!

ENSEMBLE.

ÉLÉAZAR.

Qu'en vos mains le fer brille,
Que la flamme pétille,
C'est combler tous mes vœux!
Que mon destin s'achève,
Le bûcher qui s'élève
Nous rapproche des cieux!

BROGNI.

Que son œil se dessille,
Que la vérité brille
A ses regards heureux!
Dieu! dissipez son rêve!
Qu'il triomphe et s'élève
Près de vous jusqu'aux cieux!

BROGNI.

Mais le Dieu qui t'appelle est un Dieu redoutable!

ÉLÉAZAR.

Non, le Dieu de Jacob est le Dieu véritable!

BROGNI.

Et pourtant dans l'opprobre il laisse ses enfants!

ÉLÉAZAR.

Si de leurs fronts vainqueurs les palmes sont tombées,
Dieu qui dans les combats guidait les Machabées,
Rendra bientôt ses fils libres et triomphants!

ENSEMBLE.

ÉLÉAZAR.

Qu'en vos mains le fer brille,
Que la flamme pétille,
C'est combler tous mes vœux!
Que mon destin s'achève,
Le bûcher qui s'élève
Nous rapproche des cieux!

BROGNI.

Que son œil se dessille,
Que la vérité brille

A ses regards heureux!
Dieu! dissipez son rêve,
Qu'il triomphe et s'élève
Près de vous jusqu'aux cieux!

BROGNI.

Ainsi tu veux mourir?

ÉLÉAZAR.

Oui, c'est mon espérance;
Mais je veux avant tout, et sur quelque chrétien,
Me venger! ce sera sur toi!

BROGNI.

Je ne crains rien!
Et je puis braver ta vengeance!

ÉLÉAZAR.

Peut-être!...

BROGNI.

Que dis-tu?...

ÉLÉAZAR.

Je ne suis pas, je pense,
Le seul à qui la flamme, hélas! aura ravi
Ce que j'avais de plus cher!... Vous aussi,
Quand du roi Ladislas secondant la furie,
Les fiers Napolitains dans Rome sont entrés *,
Vous avez vu vos toits au pillage livrés,
Et ton palais en proie à l'incendie!
Et ta femme expirante!... et ta fille chérie,
En recevant le jour, mourante à ses côtés...

BROGNI.

Tais-toi, tais-toi, cruel! que ces jours détestés,
Par qui j'ai tout perdu, s'effacent et s'oublient!

ÉLÉAZAR, à demi voix et avec force.

Non, tu n'avais pas tout perdu!
Les juifs par toi bannis de Rome...

BROGNI, avec émotion.

Que dis-tu?

* Le roi de Naples, Ladislas, s'empara de Rome la nuit, par surprise; il y exerça mille cruautés, et incendia plusieurs quartiers de la ville. Brogni, malgré le pillage et la ruine de son palais, prêta jusqu'à vingt-sept mille écus d'or au pape Jean XXIII, qui, avec ce secours, leva quelques troupes, reprit sa capitale, et rétablit son pouvoir dans la ville de Bologne.

ÉLÉAZAR.

Oui, ces juifs que vos lois châtient,
Étaient là... déguisés... errants... mais les premiers
Courant braver la flamme et sauver vos foyers!
L'un d'eux avait saisi ta fille;
L'un d'eux l'avait vivante emportée en ses bras!

BROGNI, hors de lui.

Et quel est-il? réponds.

ÉLÉAZAR.

Tu ne le sauras pas!

BROGNI, hors de lui.

Ma fille!... mon enfant! quoi! ce n'est point un rêve
Ah! par pitié, cruel, achève.
(S'agenouillant devant lui.)
Tu me vois à tes pieds : daigne combler mes vœux.
Dis un mot, un seul mot, ou j'expire à tes yeux!

ÉLÉAZAR, d'un air triomphant.

Eh! de quel droit viens-tu, toi que la haine anime,
Implorer ton pardon aux pieds de ta victime?
Non, non, je reste sourd à tes vaines douleurs!
J'ai bravé le bûcher, je braverai tes pleurs!
Oui, ta fille respire,
Oui, je connais son sort, et seul je peux le dire;
Mais j'emporte au tombeau mon secret avec moi.
Calme, j'attends la mort, et tu trembles d'effroi.
Qu'en vos mains le fer brille,
Que la flamme pétille,
C'est combler tous mes vœux!
Que mon destin s'achève,
Le bûcher qui s'élève
Nous rapproche des cieux.

BROGNI.

Tu le veux, tu le veux,
N'accuse que toi d'un arrêt odieux.
(Il entre dans la chambre du concile.)

SCÈNE V.

ÉLÉAZAR, seul.

Va prononcer ma mort : ma vengeance est certaine;
C'est moi qui pour jamais te condamne à gémir!

J'ai fait peser sur toi mon éternelle haine,
Et maintenant je puis mourir!
Mais ma fille!... ô Rachel!... quelle horrible pensée
Vient soudain déchirer mon cœur!
Délire affreux! rage insensée!
Pour me venger, c'est toi qu'immole ma fureur!

AIR.

Rachel! quand du Seigneur la grâce tutélaire,
A mes tremblantes mains confia ton berceau,
J'avais à ton bonheur voué ma vie entière,
O Rachel!... et c'est moi qui te livre au bourreau!
J'entends une voix qui me crie :
« Préservez-moi de la mort qui m'attend;
« Je suis si jeune et je tiens à la vie!
« Mon père, épargnez votre enfant! »
Et d'un seul mot arrêtant la sentence,
Je puis te soustraire au trépas!
J'abjure à jamais ma vengeance,
Non, Rachel, tu ne mourras pas.

CHŒUR, en dehors.

Au bûcher, les juifs! qu'ils périssent!
La mort est due à leurs forfaits!

ÉLÉAZAR.

Quels cris de fureur retentissent?
Vous demandez ma mort, chrétiens!... et moi j'allais
Vous rendre mon seul bien, mon trésor!... non, jamais!
Israël en est fier; Israël la réclame;
C'est au Dieu de Jacob que j'ai promis son âme!
Elle est à nous; c'est notre enfant
Et j'irais, en tremblant pour elle,
Prolonger ses jours d'un instant,
Pour la déshériter de la vie éternelle,
Et du ciel qui l'attend?
Non, non, Dieu m'éclaire!
Fille chère,
Près d'un père,
Viens mourir;
Et pardonne,
Quand il donne
La couronne
Du martyr!

Plus de plainte,
Vaine crainte
Est éteinte
En mon cœur.
Saint délire!
Dieu m'inspire,
Et j'expire
Vainqueur.
Dieu m'éclaire!
Fille chère,
Près d'un père,
Viens mourir;
Et pardonne,
S'il te donne
La couronne
Du martyr!

(En ce moment, Ruggiero et plusieurs gardes paraissent à la porte de la chambre du concile, et font signe à Éléazar de les suivre. Il se précipite sur leurs pas et, pendant ce temps, on entend en dehors le chœur du peuple.)

LE CHŒUR DU PEUPLE.

Au bûcher, les juifs!... qu'ils périssent!

ACTE V.

Une vaste tente soutenue par des colonnes gothiques, dont les chapiteaux sont dorés. Cette tente domine toute la ville de Constance, et on aperçoit la grande place et les principaux édifices. A l'extrémité de la grande place, une énorme cuve d'airain, chauffée par un brasier ardent; autour de la place, des gradins en amphithéâtre garnis de peuple.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHŒUR DE GENS DU PEUPLE, se précipitant au milieu de la tente préparée pour recevoir les membres du concile, et contemplant les apprêts du supplice.

Plaisir, ivresse et joie!
Contre eux que l'on déploie
Et le fer et le feu!
Gloire! gloire! gloire à Dieu!

PLUSIEURS GENS DU PEUPLE.

Plus de travaux et plus d'ouvrage,

Jour de liesse et de plaisir!
Pour nous trouver sur leur passage,
Amis, hâtons-nous d'accourir!

D'AUTRES GENS DU PEUPLE.

O spectacle qui nous enchante!

D'AUTRES.

Des juifs nous seront donc vengés!

D'AUTRES.

On dit que dans l'onde bouillante
Vivants ils seront tous plongés!

CHŒUR.

Plaisir, ivresse et joie!
Contre eux que l'on déploie
Et le fer et le feu!
Gloire! gloire! gloire à Dieu!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; ÉLÉAZAR paraît à gauche, entouré de soldats, et précédé de plusieurs compagnies de pénitents bleus, gris et blancs; RACHEL, vêtue de blanc et les pieds nus, s'avance du côté opposé, amenée par des gardes.

RACHEL, court dans les bras de son père, puis jetant un regard d'effroi sur le peuple qui les entoure et sur les apprêts du supplice.

Vois-tu de ce bûcher la flamme qui pétille?
O mon père!... j'ai peur!

ÉLÉAZAR.

Du courage, ma fille!
Adieu donc, ô Rachel; adieu mes seuls amours!
Séparés!... mais bientôt réunis pour toujours!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, RUGGIERO, suivi des secrétaires du concile, et tenant à la main l'arrêt de condamnation.

RUGGIERO, faisant signe à Éléazar et à Rachel de s'avancer.

Le concile prononce un arrêt rigoureux:
Il vous a condamnés!

ÉLÉAZAR.

Tous les trois?

RUGGIERO.

Tous les deux!

ÉLÉAZAR ET RACHEL.

Et Léopold?

RUGGIERO.

Dans sa toute-puissance,
L'empereur le bannit!... De fidèles soldats
Loin des murs de Constance
Ont entraîné ses pas!

ÉLÉAZAR, avec indignation.

On épargne ses jours! lui qui fut son complice!
Voilà donc des chrétiens l'éternelle justice!

RUGGIERO.

Un témoin digne de foi
Le déclare innocent.

ÉLÉAZAR.

Qui l'ose attester?

RACHEL.

Moi!

ÉLÉAZAR, d'un ton de reproche.

Quoi! Rachel! quoi! c'est toi
Qui le dérobes au supplice?

RUGGIERO, à Rachel.

Que votre voix déclare et public en ces lieux
Que nul ne vous dicta ces importants aveux.

RACHEL, s'adressant au peuple.

Devant Dieu qui connaît quel sentiment me guide,
Devant ce Dieu qui seul peut lire dans mon cœur,
De nouveau je l'atteste : oui, ma bouche perfide
Hier a proclamé le mensonge et l'erreur!

CHŒUR.

O forfait exécrable!

RACHEL.

Oui, ma jalousie implacable
Voulut perdre ce que j'aimais,
Et Léopold n'est pas coupable
Du crime dont je l'accusais.

ENSEMBLE.

ÉLÉAZAR.

Funeste amour qui seul la guide!
Funeste générosité!
Pour sauver les jours d'un perfide,
Elle trahit la vérité!

RUGGIERO ET LE PEUPLE.

O Dieu! notre souverain guide,
C'est par ton pouvoir redouté
Que l'infidèle, la perfide,
Rend hommage à la vérité!

RACHEL, *à part.*

O toi! mon soutien et mon guide,
Mon Dieu, ne sois pas irrité!
Oui, c'est pour sauver un perfide
Que j'ai trahi la vérité!

RUGGIERO.

Vous avez tous les deux, dans un fatal délire,
Accusé faussement un prince de l'empire.
Le bûcher vous attend,
Des enfants d'Israël trop juste châtiment!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; BROGNI ET LES PRINCIPAUX MEMBRES DU CONCILE.

CHOEUR.

Gloire au juge équitable
Dont la voix redoutable
Sait punir le coupable
Et venger l'innocent!
(*Montrant Éléazar et Rachel.*)
Que s'accomplisse
Leur châtiment!
De leur supplice
Voici l'instant.

RACHEL, *à Éléazar.*

Prête à quitter la terre,
Asile de douleurs,
Bénissez-moi, mon père,
Et cachez-moi vos pleurs.

BROGNI, *à Éléazar.*

A ton heure dernière,
Oubliant ta rigueur,
Révèle ce mystère
D'où dépend mon bonheur.

ÉLÉAZAR, *regardant tour à tour Rachel et Brogni.*

Mon Dieu! mon Dieu! que dois-je faire?

Combats affreux! tourment cruel!

(Regardant Rachel.)

Faut-il la laisser sur la terre?
Ou bien la rendre à l'Éternel?
Inspire-moi, Dieu d'Israël!

RUGGIERO, donnant le signal du supplice.

Il est temps!

CHŒUR DU PEUPLE.

Plaisir, ivresse et joie!
Contre eux que l'on déploie
Et le fer et le feu!
Gloire! gloire! gloire à Dieu!

(La marche du cortége funèbre commence; on sépare Éléazar de Rachel, et on va l'entraîner.)

ÉLÉAZAR, s'écrie.

Arrêtez!

(Brogni donne l'ordre de suspendre la marche.)

ÉLÉAZAR, montrant Rachel.

Un seul mot!

(Brogni donne l'ordre de laisser Éléazar parler seul à Rachel.)

ÉLÉAZAR, prenant Rachel par la main, l'amène au bord du théâtre et lui dit à voix basse.)

Rachel! je vais mourir!
Veux-tu vivre?

RACHEL, froidement.

Pourquoi? pour aimer et souffrir?

ÉLÉAZAR.

Non, pour briller au rang suprême!

RACHEL.

Sans vous?

ÉLÉAZAR, froidement.

Sans moi!

RACHEL, étonnée.

Comment?

ÉLÉAZAR.

Ils veulent sur ton front verser l'eau du baptême;
Le veux-tu, mon enfant?

RACHEL, avec indignation.

Qui? moi chrétienne!... moi!... non!

(Montrant l'échafaud.)

La flamme étincelle!

Venez!

ÉLÉAZAR, montrant Brogni et les cardinaux.

Leur Dieu t'appelle!

RACHEL, montrant le bûcher.

Et le nôtre m'attend!

ÉLÉAZAR, avec enthousiasme.

C'est le ciel qui t'inspire,
Je te rends au trépas!
Viens! courons au martyre!
Dieu nous ouvre ses bras!

(La marche du cortége reprend. Brogni et les membres du concile sont à la droite du théâtre; Rachel passe devant eux, et marche au supplice. Pendant qu'on lui voit monter l'escalier qui conduit à la cuve d'airain, Éléazar passe à son tour près de Brogni qui l'arrête par le bras et lui dit à demi voix.)

BROGNI.

Prêt à mourir, réponds à ma voix qui t'implore :
Cette enfant que ce juif aux flammes arracha?

ÉLÉAZAR, froidement.

Eh bien!

BROGNI.

Réponds; ma fille existe-elle encore?

ÉLÉAZAR, regardant Rachel qui vient de monter sur la plate-forme au-dessus de la cuve.

Oui!

BROGNI, avec joie.

Dieux!... achève! où donc est-elle?

ÉLÉAZAR, lui montrant Rachel que l'on précipite en ce moment dans la cuve bouillante.

La voilà!

(Brogni pousse un cri et tombe à genoux en cachant sa tête dans ses mains. Éléazar jette sur lui un regard de triomphe, puis marche d'un pas ferme au supplice.)

CHŒUR.

Plaisir, ivresse et joie!
Contre eux que l'on déploie
Et le fer et le feu!
Gloire! gloire! gloire à Dieu.

(En ce moment Éléazar monte l'escalier qui conduit à la cuve d'airain, et la toile tombe.)

FIN DE LA JUIVE.

LES HUGUENOTS

OPÉRA EN CINQ ACTES

MUSIQUE DE M. GIACOMO MEYERBEER

Académie royale de Musique. — 20 février 1836.

PERSONNAGES

MARGUERITE DE VALOIS, fiancée de Henri IV.
LE COMTE DE SAINT-BRIS, seigneur catholique, gouverneur du Louvre.
VALENTINE, sa fille.
LE COMTE DE NEVERS, gentilhomme catholique.
COSSÉ, gentilhomme catholique.
THORÉ, TAVANNES, DE RETZ, gentilshommes catholiques.
RAOUL DE NANGIS, gentilhomme protestant.
MARCEL, son domestique.
URBAIN, page de la reine Marguerite.

La scène se passe au mois d'août 1572 : les deux premiers actes en Touraine, les trois derniers à Paris.

ACTE PREMIER.

Une salle du château du comte de Nevers; au fond, de grandes croisées ouvertes laissent voir des jardins et une pelouse sur laquelle plusieurs jeunes seigneurs jouent au ballon; à droite, une porte qui donne dans les appartements intérieurs; à gauche, une croisée fermée par un rideau, et qui est censée donner sur un oratoire; sur le devant du théâtre, d'autres seigneurs jouent aux dés, au bilboquet, etc. Le comte de Nevers, Tavannes, de Cossé, de Retz, de Thoré, Méru et d'autres seigneurs catholiques les regardent et parlent entre eux.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHŒUR.

Des jours de la jeunesse
Et du temps qui nous presse,
Dans une douce ivresse
Hâtons-nous de jouir !
Aux jeux, à la folie,
Consacrons notre vie,
Et qu'ici tout s'oublie
Excepté le plaisir !

TAVANNES, s'adressant au comte de Nevers.

De ces lieux enchanteurs châtelain respectable,
Mon cher Nevers, pourquoi ne pas nous mettre à table?

DE NEVERS.

Nous attendons encore un convive.

TOUS.

Et lequel ?

DE NEVERS.

Un jeune gentilhomme, un nouveau camarade,
Qui dans nos lansquenets vient d'obtenir un grade
Par le crédit de l'amiral.

TOUS.

O ciel !
C'est donc un huguenot ?

DE NEVERS.

Eh ! oui ; mais je vous prie.
De le traiter en frère, en ami ; notre roi
Nous en donne l'exemple et nous en fait la loi ;
Avec les protestants il se réconcilie ;
Coligny, Médicis ont juré devant Dieu
Une éternelle paix.

COSSÉ.

Qui durera bien peu !

DE NEVERS.

Que nous importe, à nous !

CHŒUR.

Des jours de la jeunesse
Et du temps qui nous presse,
Dans une douce ivresse
Hâtons-nous de jouir !
Aux jeux, à la folie,
Consacrons notre vie,
Et qu'ici tout s'oublie
Excepté le plaisir !

SCÈNE II.

LES PRECÉDENTS, RAOUL, paraissant à une des allées du fond.

TAVANNES.

Eh ! mais, de ce côté, regardez, mes amis.

DE NEVERS.

C'est celui que j'attends, c'est Raoul de Nangis.

COSSÉ.

Quelle sombre pensée.

DE RETZ.

Ou quel ennui l'accable?

TAVANNES.

Des dogmes de Calvin effet inévitable!

COSSÉ.

Je veux m'en amuser.

DE NEVERS.

Et moi le convertir
Au culte des vrais dieux, l'amour et le plaisir.

RAOUL, s'avançant près du comte de Nevers, qu'il salue.

Sous le beau ciel de la Touraine,
Parmi ce que la cour offre de plus brillant,
Pour moi, simple soldat, que l'on connaît à peine,
Quel honneur d'être admis!

COSSÉ, bas, aux autres.

Il n'est pas mal, vraiment!

TAVANNES.

Oui, l'air gauche et gêné d'un noble de province!

THORÉ.

Mais nous le formerons; c'est à la cour du prince
Un service à lui rendre.

(Pendant ces différents aparté on a apporté une table magnifiquement servie.)

DE NEVERS.

A table, mes amis!

TAVANNES, bas, aux autres.

Je veux, pour commencer, l'enivrer.

TOUS, de même.

Ah! j'en suis!

CHŒUR.

A table, amis, à table
Bonheur de la table,
Bonheur véritable,
Plaisir seul durable,
Qui ne trompe pas!
Buveur intrépide,
Que Bacchus me guide,
Que lui seul préside
A ce gai repas!
De la Touraine
Versez les vins,

Le vin amène
Joyeux refrains,
Et dans l'ivresse
Noyons soudain
Et la sagesse
Et le chagrin!

DE NEVERS, gaiement.

Versez de nouveaux vins! versez avec largesses!
Allons, Raoul, buvons à nos maîtresses!
Rien qu'à votre air et tendre et langoureux
Je gage que déjà vous êtes amoureux.

RAOUL, troublé.

Qui? moi?

DE NEVERS.

C'est permis à notre âge!
Mais sous ses chastes lois demain l'hymen m'engage,
Je l'ai promis, je renonce à l'amour;
Et depuis ce moment je ne saurais suffire
Aux nombreux désespoirs des dames de la cour.

COSSÉ.

C'est amusant! tu devrais nous les dire.

DE NEVERS.

Soit! mais, ainsi que moi, chacun de nous ici
Nous fera le récit de ses amours?

COSSÉ.

Eh oui!

TAVANNES.

Qui donc commencera?

DE NEVERS, montrant Raoul.

Notre nouvel ami!

TOUS.

C'est juste!... c'est à lui!

RAOUL.

Je le puis volontiers sans compromettre celle
Dont mon cœur est épris.

DE NEVERS.

Et d'abord quelle est-elle?

RAOUL.

Je n'en sais rien.

DE NEVERS, riant.

Son nom?...

RAOUL.

Je l'ignore.

DE NEVERS.

Vraiment!

Or écoûtons : voici qui doit être piquant.

RÉCITATIF.

RAOUL.

Non loin des vieilles tours et des remparts d'Amboise
Seul j'égarais mes pas, quand j'aperçois soudain
Une riche litière au détour du chemin;
D'étudiants nombreux la troupe discourtoise
L'entourait, et leurs cris, leur air audacieux,
Me laissaient deviner leur projet : — je m'élance.....
Tout fuit à mon aspect... Timide — je m'avance,
Et quel spectacle alors vient s'offrir à mes yeux!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Plus blanche que la blanche hermine,
Plus pure qu'un jour de printemps,
Un ange, une vierge divine,
De sa vue éblouit mes sens.
Ange ou mortelle,
Qu'elle était belle!
Et malgré moi m'inclinant devant elle,
Je lui disais : O reine des amours,
Toujours, toujours,
Je t'aimerai toujours!

CHŒUR DES CONVIVES, riant.

Sa candeur est charmante!
Amant respectueux,
Il tremble et s'épouvante
Auprès de deux beaux yeux.
(Riant.)
Ah! .. ah!... ah!... ah!... ah!...

RAOUL.

DEUXIÈME COUPLET.

Mon ivresse eut peu de durée,
Car soudain j'aperçus venir
Ses valets en grande livrée.
Adieu bonheur! adieu plaisir!

Amant fidèle,
Flamme nouvelle
Me brûle encore, hélas! quoique loin d'elle,
Et je me dis : ô reine des amours,
Toujours, toujours,
Je t'aimerai toujours!

CHŒUR DES CONVIVES, riant.

Sa constance est charmante,
En esclave amoureux
De sa maîtresse absente
Il rêve les beaux yeux.
Ah!... ah!... ah!... ah!... ah!...

TOUS.

Buvons, buvons! A son tendre martyre,
A ses amours il faut boire, il faut rire.
Bonheur de la table,
Bonheur véritable,
Plaisir seul durable,
Qui ne trompe pas!
Buveur intrépide,
Que Bacchus me guide,
Que lui seul préside
A ce gai repas!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, toujours à table; MARCEL, paraissant à la porte du fond.

COSSÉ.

Quelle étrange figure ici vois-je apparaître?

RAOUL.

C'est un vieux serviteur, Messieurs, il m'a vu naître.

MARCEL, s'adressant à un des convives.

Sir Raoul de Nangis?
(On le lui montre.)
En croirai-je mes yeux!
Près de nos ennemis et buvant avec eux?
(S'approchant de Raoul et à voix basse.)
O mon maître!... mon maître!
Dieu nous dit : « De l'impie évite le festin! »

TOUS, riant.

C'est un saint d'Israël!

MARCEL.

Dans le camp philistin!

RAOUL.

Pardon, Messieurs, entre un glaive et la Bible
Mon aïeul l'éleva, ne jurant que Luther,
Dans l'horreur de l'amour, du pape et de l'enfer;
Cœur fidèle, mais inflexible,
Diamant brut incrusté dans le fer!

(A Marcel qui veut parler.)

Viens!... sers-nous et tais-toi!

(Plus sévèrement.)

Tais-toi!... s'il est possible!

MARCEL, se retirant à gauche à l'écart.

(A part.)

Moi, j'obéis!... A peine, hélas! m'entendrait-il!

(Le regardant de loin.)

Comment, sans lui parler, l'arracher au péril?

DE NEVERS, à table.

Amis, buvons à nos maîtresses,
Buvons à leurs vives tendresses!

MARCEL, à part.

Pour le sauver, viens, ô divin Luther,
Mêler ta voix tonnante à ces chants de l'enfer!

(A gauche, à haute voix et priant.)

CORAL *.

Seigneur! rempart et seul soutien
Du faible qui t'adore,
Jamais dans ses maux un chrétien
Vainement ne t'implore!

(Raoul, qui tenait son verre levé, s'arrête et le pose sur la table.)

DE NEVERS, à Raoul.

Eh bien! buvez-vous?...

RAOUL.

Non!

DE NEVERS, montrant Marcel en riant.

Quelle est, mon cher Raoul, cette sombre chanson?

* Le chant de ce coral est le même que celui composé par Luther, la tradition a conservé en Allemagne.

RAOUL.

Un cantique pieux, dont notre foi s'honore!
C'est celui que Luther fit pour nous protéger;
Nos frères le chantaient au moment du danger!

MARCEL, continuant le cantique.

L'éternel tentateur
S'arme aujourd'hui, Seigneur,
De ruse et de fureur :
Viens nous sauver encore!

COSSÉ, se levant et regardant Marcel attentivement.

Bravo!... plus je le vois, plus son air me rappelle
Un soldat qui naguère, aux murs de La Rochelle...

MARCEL.

Vous me reconnaissez?

COSSÉ.

Oui, vrai Dieu, je le croi!
Cette large blessure...

MARCEL, avec fierté.

Elle venait de moi!

RAOUL.

O ciel!

COSSÉ, riant.

C'était de bonne guerre!
Pour te le prouver... tiens... vide avec moi ce verre!

MARCEL, refusant.

Je ne bois pas!...

COSSÉ, riant.

Avec un soldat de l'enfer.

RAOUL.

Excusez-le, Messieurs.

DE NEVERS.

S'il ne boit pas, qu'il chante!

RAOUL, voulant s'y opposer.

Eh! mais...

TOUS.

Il faut que son maître y consente!
Il le faut!

MARCEL, passant au milieu d'eux.

Volontiers! je vais vous dire un air...
Que nous chantions au bruit des tambours, des cymbales,
Accompagné du pif, paf, pif, des balles!

Air huguenot.

PREMIER COUPLET.

A bas les couvents maudits!
Les moines à terre!
A bas leurs riches habits!
Au feu leur bréviaire!
Au feu leurs splendides murs,
Repaires impurs!
Les papistes! terrassons-les,
Frappons-les!
Qu'ils pleurent!
Qu'ils meurent!
Mais grâce... jamais!

DEUXIÈME COUPLET.

Jamais mon bras ne trembla
Aux plaintes des femmes!
Malheur à ces Dalila
Qui perdent les âmes!
Brisons au tranchant du fer
Ces piéges d'enfer!
Ces beaux démons, chassez-les,
Frappez-les!
Qu'ils pleurent!
Qu'ils meurent!
Mais grâce... jamais!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; UN VALET du comte de Nevers parait au fond du théâtre, conduisant une femme voilée; elle disparaît dans les jardins, et le valet, redescendant la scène, s'adresse à son maître.

LE VALET.

Au maître de ces lieux, au comte de Nevers,
On demande à parler.

DE NEVERS, assis et sans se déranger.

Fût-ce le roi lui-même,
Je n'y suis pas!... je ris du Dieu de l'univers
Lorsqu'à table je bois!...

MARCEL, à part.

Ah! l'impie! il blasphème!

LE VALET, à demi voix, au comte de Nevers.

Mais c'est une jeune beauté.

DE NEVERS, sans se déranger et souriant.
(Nonchalamment.)
Une femme, dis-tu? Vraiment l'on ne peut croire
A quel point chaque jour je suis persécuté!

LE VALET.
Elle est là dans votre oratoire.

DE NEVERS, de même.
Qu'elle attende!

TAVANNES ET COSSÉ, se levant.
Non pas! en galants chevaliers,
Et pour te remplacer, j'y cours!

DE NEVERS, sans se déranger.
Très-volontiers.
Un instant cependant...
(Au valet.)
Léonard, laquelle est-ce?
La marquise d'Entrague ou la jeune comtesse?

LE VALET.
Oh! non, Monsieur.

DE NEVERS.
C'est donc madame de Raincy?

LE VALET.
Non, Monsieur, et jamais je ne l'ai vue ici.

DE NEVERS, se levant.
Une conquête nouvelle!
Vrai Dieu! c'est différent!... et je cours auprès d'elle,
Au moins par curiosité.
(A ses convives.)
Daignez, Messieurs, m'excuser, je vous prie;
Et fidèles à la gaîté,
Continuez sans moi cette joyeuse orgie,
Que l'amour a troublée, et, si j'en puis juger,
Que l'amitié bientôt reviendra partager.

(Il sort par le fond avec le valet. Tous les convives le suivent quelques pas, puis redescendent le théâtre, se regardent entre eux et commencent à demi voix le chœur suivant.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, excepté DE NEVERS.

ENSEMBLE.

CHŒUR.

TOUS LES CONVIVES.
L'aventure est singulière;

Tout lui cède, et sûr de plaire,
Son destin est des plus beaux.
Du silence! il faut nous taire!
Mais de ce galant mystère
Que ne suis-je le héros!

MARCEL.

Dieu puissant que je révère,
Pourrais-tu voir sans colère
De semblables attentats?
De cette jeunesse impie
Voilà donc quelle est la vie!
Et ton bras ne tonne pas!

TAVANNES.

Mais quelle est donc cette belle?

COSSÉ.

Je voudrais bien le savoir!

DE RETZ.

Ne peut-on s'approcher d'elle?

THORÉ.

Ne peut-on l'apercevoir?

TAVANNES.

J'en sais un moyen peut-être,
Et qui n'offre aucun danger;
(Montrant à gauche.)
Vous voyez cette fenêtre
Que ferme un rideau léger:
Par là, sur son oratoire
On a vue.

TOUS, voulant y courir.

Ah! quel bonheur!

TAVANNES.

Du projet je suis l'auteur,
Et j'en dois avoir la gloire!
(Il court près de la croisée et tire le rideau.)

TOUS.

Eh bien donc?

TAVANNES.

Je l'aperçois.

TOUS.

Est-elle bien?

TAVANNES.

Elle est charmante.

COSSÉ, prenant sa place.

C'est à mon tour.

DE RETZ ET LES AUTRES, s'approchant.

Ah! je la vois!

THORÉ.

Attraits divins!

MÉRU.

Taille élégante!

TAVANNES.

La connais-tu?

MÉRU.

Non pas.

DE RETZ.

Ni moi.

TOUS.

Ni moi, ni moi, ni moi.
Mais que de charmes, de jeunesse!
Et que de Nevers est heureux
D'avoir une telle maîtresse!

TAVANNES, à Raoul.

Eh quoi! vous seul n'êtes pas curieux?
Craignez-vous donc qu'un tel aspect ne blesse
D'un chaste huguenot le cœur religieux?

RAOUL, souriant et se dirigeant vers la fenêtre.

Vous nous jugez trop bien, et la preuve...
(Regardant.)
Ah! grand dieux!

TOUS.

Qu'a-t-il donc?

RAOUL, vivement, à Marcel.

Cette fille, et si jeune et si belle,
Que mon bras a sauvée et dont je vous parlais...

MARCEL.

Eh bien donc! achevez!

RAOUL.

C'est elle!
C'est elle! je la reconnais!

ENSEMBLE.

(Reprise du premier chœur.)

TOUS, entre eux et souriant.

L'aventure est plus piquante;
La rencontre est amusante;
Voilà celle qu'il aimait!
Pauvre amant! Dans son ivresse,
Il croyait à sa sagesse,
Dont un autre a le secret.

MARCEL.

Dieu puissant, que je révère,
Pourrais-tu voir sans colère
De semblables attentats?
La perfide! la traîtresse!
Se jouant de sa tendresse!
Et ton bras ne tonne pas!

RAOUL.

D'une injure aussi sanglante
La douleur est accablante!
C'est oser trop m'outrager!
La perfide! oui, je l'ai vue.
Pour un autre elle est venue;
Le mépris doit m'en venger!

TOUS, s'approchant de Raoul et riant.

Quelle folie!
Femme jolie
Ici t'oublie!
Point de courroux!
Lorsque les belles
Sont infidèles,
Faisons comme elles,
Consolons-nous!

TAVANNES, DE RETZ ET COSSÉ.

Point de tristesse!
Qu'une maîtresse,
Moi, me délaisse,
Eh bien! tant mieux!
Sans plainte aucune,
Si la fortune
Nous en prend une,
Prenons-en deux!

TOUS.

Par la folie,
Que notre vie
Soit embellie !
Point de courroux !
Lorsque les belles
Sont infidèles,
Faisons comme elles,
Consolons-nous !

TOUS.

Je les entends !

RAOUL.

C'est elle !
Je veux la voir, lui dire à quel point je la hais...

TOUS, le retenant.

A l'hospitalité fidèle,
Du maître du château respectez les secrets.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, différemment groupés et se retirant à l'écart sur les deux côtés du théâtre.

(On voit au fond, dans les jardins, passer le comte de Nevers tenant par la main une dame voilée qu'il salue respectueusement et qui s'éloigne.)

DE NEVERS, entrant sur le théâtre en rêvant et sans apercevoir les autres convives, qui se retirent derrière lui à mesure qu'il s'avance.

Il faut rompre l'hymen qui pour moi s'apprêtait !..
A sa fille d'honneur la reine Marguerite
A conseillé cette étrange visite...
Et c'est ma fiancée... ici même... en secret,
Qui vient me supplier de rompre un mariage
Auquel l'ordre d'un père et l'oblige et l'engage !
Chevalier généreux, j'en ai fait le serment ;
Mais de dépit... au fond du cœur j'enrage !

(Pendant cet aparté tous les convives se sont approchés doucement de de Nevers, qu'ils entourent et qu'ils saluent en riant.)

CHŒUR, à de Nevers qu'il salue.

Honneur au conquérant
Dont le tendre ascendant,
Dont le pouvoir galant
Soumet toutes les belles !

Il règne en tous les cœurs,
Et pour lui, sans rigueurs,
L'amour n'a que des fleurs
Et des palmes nouvelles!

DE NEVERS, à part.

Leurs compliments arrivent bien.
De mon dépit tâchons qu'on n'aperçoive rien!
(Haut.)
Je n'ai pas, mes amis, mérité tant de gloire,
Et mon bonheur n'est pas si grand qu'on pourrait croire.

RAOUL, à Marcel.

A leur air insolent
Moi seul en ce moment
Je dois pour châtiment
Une leçon nouvelle.
Oui, ce discours railleur
Excite ma fureur.
(Aux convives.)
Et c'est à votre honneur
Que mon bras en appelle!

TOUS, s'adressant à Raoul.

Honneur au conquérant
Dont le pouvoir galant,
Dont le tendre ascendant
Soumet toutes les belles.
Il règne en tous les cœurs,
Et pour lui, sans rigueurs,
L'amour n'a que des fleurs
Et des palmes nouvelles!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; URBAIN, paraissant au fond du théâtre

DE NEVERS.

Eh! mais, que veut ce gentil cavalier?
En ce château que cherchez-vous, beau page?

URBAIN.

Salut! beau cavalier!

CAVATINE.

Une dame noble et sage
Et dont les rois seraient jaloux,
M'a chargé de ce message

Pour l'un de vous.
Sans qu'on la nomme,
Honneur ici
Au gentilhomme
Qu'elle a choisi!
L'on peut m'en croire,
Oui, nul seigneur
N'eut tant de gloire
Ni de bonheur!

DE NEVERS, nonchalamment.

Trop de mérite aussi quelquefois importune;
Mais puisque enfin, mes chers amis,
On ne peut se soustraire aux coups de la fortune,
(A Urbain, tendant la main.)
Donne donc!

URBAIN.

Seriez-vous sir Raoul de Nangis?

DE NEVERS.

Que dis-tu?

URBAIN.

C'est à lui que ce billet s'adresse.

TOUS.

Ah! grand Dieu!

MARCEL, avec fierté.

C'est mon maître; il est là, le voici!

RAOUL.

Qui? moi? c'est une erreur : je ne connais ici
Personne dont le cœur à mon sort s'intéresse.

URBAIN, souriant.

C'est pour vous cependant.

RAOUL, lisant après avoir rompu le cachet.

« Vers le milieu du jour,
« On viendra vous chercher en ce riant séjour;
« Alors les yeux voilés, discret et sans rien dire,
« Obéissez et laissez-vous conduire.
« Raoul, l'oserez-vous? » Allons, à mes dépens
Je vois que l'on veut rire.
Il en peut coûter cher... et bien! soit... j'y consens.
(A Nevers, lui donnant le billet.)
Lisez vous-même.
(Ils se rassemblent tous en groupe.)

DE NEVERS, jetant les yeux sur la lettre et la passant à Tavannes.

Ah! grands dieux!

TAVANNES, de même, la passant à de Retz.

O surprise!

DE RETZ, de même, la passant à Cossé.

Son cachet!

COSSÉ, de même, la passant à Thoré.

Sa devise!

THORÉ, de même, la passant à Méru.

Est-il vrai?

MÉRU.

C'est sa main!

TOUS, regardant Raoul.

Son bonheur est certain.

TAVANNES, bas, aux autres.

Oui, c'est bien la sœur de nos rois,
C'est Marguerite de Valois
Qui le distingue et le préfère.

DE NEVERS, bas.

Mais il ignore ce bonheur,
Et prudemment, sur mon honneur,
Taisons-nous sur un tel mystère!
(Passant près de Raoul et lui prenant la main.)
Vous savez si je suis un ami sûr et tendre!

TAVANNES, de même

S'il fallait vous servir...

COSSÉ.

S'il fallait vous défendre...

DE RETZ.

De nous et de nos bras vous pouvez tout attendre.

DE NEVERS ET LES AUTRES.

Vous ne l'oublîrez pas, vous me l'avez promis.

RAOUL ET MARCEL, tout étonnés.

Eh! mais, quel changement! je ne puis rien comprendre.

DE NEVERS ET TAVANNES.

A nous, à votre tour, plus tard vous penserez.

RAOUL.

Et que puis-je? grand Dieu!

DE NEVERS ET TAVANNES, mystérieusement.

Tout ce que vous voudrez.

ENSEMBLE.

URBAIN, DE NEVERS, TAVANNES, COSSÉ, DE RETZ ET THORÉ.

Les plaisirs, les honneurs, l'opulence,
De vos vœux combleront l'espérance !
De l'audace! et toujours la puissance
Est de droit à qui sait la saisir.

RAOUL, avec étonnement et à demi voix.

Les plaisirs, les honneurs, l'opulence,
De mes vœux combleront l'espérance !
Sur mon sort d'où vient donc leur science?
En honneur, je n'en puis revenir!

MARCEL, à demi voix.

Quoi! pour lui les honneurs, la puissance,
Combleraient enfin mon espérance?
De leur ton voyez la différence!
En honneur, je n'en puis revenir!

TOUS.

Ah! pour vous quelle gloire nouvelle!
Dans ce jour la beauté vous appelle;
Le bonheur est de vivre pour elle,
Et pour elle il est beau de mourir!

Des hommes masqués paraissent au fond du théâtre. Un des hommes montre à Raoul un bandeau qu'il tient à la main. Marcel veut en vain retenir son maître, que le jeune page entraine — La toile tombe.)

ACTE II.

Le château et les jardins de Chenonceaux, à trois lieues d'Amboise. Le château de Chenonceaux est bâti sur un pont (en perspective). Le fleuve serpente en lignes courbes jusque sur le milieu du théâtre, disparaissant de temps en temps derrière des touffes d'arbres verts. A droite, un large escalier en pierre par lequel on descend du château dans les jardins. — Au lever du rideau, Marguerite est entourée de ses femmes; elle vient d'achever sa toilette, et Urbain, son page, à genoux devant elle, tient encore le miroir dans lequel elle vient de se regarder.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, URBAIN, DEMOISELLES D'HONNEUR.

AIR.

MARGUERITE.

O beau pays de la Touraine!
Riants jardins, verte fontaine,

Ruisseau qui murmures à peine,
Que sur tes bords j'aime à rêver
Belles forêts, sombre feuillage,
Cachez-moi bien sous votre ombrage,
Et que la foudre ou que l'orage
Jusqu'à moi ne puisse arriver!
Que Luther ou Calvin ensanglantent la terre
De leurs débats religieux;
Des ministres du ciel que la morale austère
Nous épouvante au nom des cieux;
Raison austère,
Humeur sévère
Ne règnent guère
Dans notre cour!
Sous mon empire,
On ne respire
Que pour sourire
Au dieu d'Amour.

CHŒUR.

Sombre folie,
Ou pruderie,
Soyez bannie
De ce séjour!
Sous mon empire,
On ne respire
Que pour sourire
Au dieu d'Amour!

MARGUERITE.

Oui, je veux chaque jour,
Aux échos d'alentour
Redire nos refrains d'amour:
Écoutez... écoutez... les échos d'alentour
Ont appris nos refrains d'amour.

(L'orchestre imite l'écho dont Marguerite répète les sons.)

Amour!... amour!...
Oui, déjà la fauvette
Dans les airs le répète,
Et des tendres ramiers les sons mélodieux
Se perdent en mourant sur les flots amoureux!
Sombre folie,
Ou pruderie,

Soyez bannie
De notre cour!
Sous notre empire,
On ne respire
Que pour sourire
Au dieu d'Amour.
A ce mot seul s'anime et renaît la nature,
Les oiseaux l'ont redit sous l'épaisse verdure;
Le ruisseau le répète avec un doux murmure;
Les ondes, la terre et les cieux
Redisent nos chants amoureux.

URBAIN, à part, la regardant et soupirant.

Que notre reine est belle, hélas! et quel dommage!

MARGUERITE.

Eh! de quoi te plains-tu?

URBAIN.

De n'être rien — qu'un page!
Page discret, et fidèle, et soumis!

MARGUERITE, souriant et montrant ses demoiselles d'honneur.

De ces dames pourtant ce n'est pas là l'avis!

URBAIN, vivement.

Ah! Madame!

MARGUERITE, s'asseyant nonchalamment.

Tais-toi! — La journée est brûlante,
Et du soleil d'août la chaleur accablante!
(A ses femmes.)
Sous ce riant feuillage, et dans le sein des eaux
Dont le Cher embellit les bords de Chenonceaux,
Nous irons, quand du jour s'amortira l'ardeur,
D'un bain délicieux savourer la fraîcheur.
Allez, disposez tout.

(Les femmes sortent toutes par la gauche; et au haut du grand escalier, à droite, on voit paraître Valentine.)

MARGUERITE, à Urbain.

Qui vient là, je vous prie?

URBAIN.

De vos demoiselles d'honneur
La plus jeune et la plus jolie.

MARGUERITE.

C'est Valentine!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, VALENTINE.

MARGUERITE.
Approche sans frayeur.

URBAIN.
A la cour arrivée à peine,
Déjà de notre souveraine
Elle est la favorite!

MARGUERITE.
Oui, je l'ai vu gémir,
Et les pleurs ont toujours le don de m'attendrir.

URBAIN, à part.
Ah!... je ne rirai plus.

MARGUERITE, à Valentine.
Ma fille, allons, courage,
Dis-moi le résultat de ton hardi voyage.

VALENTINE.
Le comte de Nevers sur l'honneur a promis
De refuser ma main.

MARGUERITE.
Alors tout est facile,
Et je te réponds, moi... sans être bien habile,
Qu'un autre hymen bientôt...

VALENTINE, troublée.
O ciel!

MARGUERITE, souriant.
Quoi! tu rougis?
(Valentine baisse les yeux.)
Ah! tu l'aimes donc bien!... et pourquoi t'en défendre?
Mérite-t-il du moins un intérêt si tendre?
Mon beau page, toi qui l'as vu,
Réponds pour elle, qu'en dis-tu?

URBAIN.
Autant que chevalier de France
Il a l'air noble et généreux.

MARGUERITE.
L'un pour l'autre le ciel vous a faits tous les deux.

VALENTINE.
Non, Madame, le ciel proscrit cette alliance :
Nos cultes sont différents.

MARGUERITE.
Oh! l'amour ne connaît ni les dieux ni les rangs.
URBAIN, regardant Marguerite.
Quoi! l'amour ne connaît ni les dieux, ni les rangs.
MARGUERITE.
Et pour moi catholique... un hymen se prépare,
(C'est un secret)... avec Henri, roi de Navarre,
Un des chefs protestants.
URBAIN, avec douleur.
O ciel! pour vous, Madame, un hymen se prépare!
MARGUERITE, le regardant.
Qu'avez-vous donc?
URBAIN, soupirant.
Moi? rien.
MARGUERITE, avec intérêt.
(A Valentine.)
Pauvre Urbain! Et j'entends
Que votre hymen se fasse en même temps.
VALENTINE.
Oh! c'est impossible... et mon père?
MARGUERITE.
Je l'ai vu, je dois croire à ses nobles serments.
VALENTINE, timidement.
Oui. — Mais Raoul?
MARGUERITE.
Eh bien! ma chère,
Il va venir.
VALENTINE, effrayée.
O ciel! jamais je n'oserai...
MARGUERITE, souriant.
(Gaiement.)
Vraiment... jamais? Alors c'est moi qui le verrai.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; LES DEMOISELLES D'HONNEUR qui reviennent.

UNE DAME D'HONNEUR.
Venez sous ces épais ombrages
Chercher un doux abri contre un soleil brûlant.
Le fleuve fortuné qui baigne ces rivages
Vous offre de ses eaux le rempart transparent.

CHŒUR.

Jeunes beautés, sous ce feuillage
Qui vous présente un doux ombrage,
Bravez le jour et la chaleur.
Voyez ce ruisseau qui murmure,
Et dans le sein d'une onde pure
Cherchez le calme et la fraîcheur.

MARGUERITE, remerciant les femmes empressées autour d'elle.

C'est bien, c'est bien, et de vos soins fidèles...
(Se retournant et apercevant Urbain qui est pensif et immobile devant elle.)
Eh! que faites-vous là, maître Urbain?

URBAIN.

J'attendais
Les ordres de Madame.

MARGUERITE.

Et moi qui l'oubliais!...
Je le confondais presque avec ces demoiselles.
Sortez, beau page, et sur-le-champ.

URBAIN.

Quel ennui de sortir dans un pareil moment!
(Il sort en retournant plusieurs fois la tête.)

CHŒUR.

Jeunes beautés sous ce feuillage
Qui vous offre un discret ombrage,
Bravez le jour et la chaleur.
Voyez ce ruisseau qui murmure,
Et dans le sein d'une onde pure
Cherchez le calme et la fraîcheur.

(Pendant ce chœur toutes les jeunes filles s'occupent de leur toilette de bain. Plusieurs qui sont déjà prêtes, paraissent en peignoirs de gaze, et avant de se plonger dans l'eau, dansent, jouent, courent les unes après les autres et forment différents groupes. — Divertissement que la reine contemple en souriant, nonchalamment étendue sur un banc de verdure. — D'autres jeunes filles ont disparu derrière les touffes d'arbres du fond, et on les voit un instant après se baigner dans le Cher, qui forme sur le théâtre différentes sinuosités.)

CHŒUR et AIR DE BALLET.

Jeunes beautés, sous ce feuillage
Qui vous offre un discret ombrage,
Bravez le jour et la chaleur.
Etc., etc.

(En ce moment Urbain paraît au milieu des groupes que forment les jeunes filles.)

MARGUERITE, l'apercevant.

Encore! et quelle audace! Urbain!...

URBAIN, timidement.

Ce n'est pas moi,

(Entrant.)

C'est un beau chevalier que vers vous on amène.

(Valentine et toutes les jeunes filles effrayées se groupent en désordre auprès de la reine.)

MARGUERITE.

Un chevalier!

URBAIN.

Mais calmez votre effroi.
Docile aux ordres de la reine,
Un voile épais couvre ses yeux.

MARGUERITE, à Valentine.

C'est Raoul de Nangis.

URBAIN.

Héros mystérieux,
Qui ne sait pas encore en quel piége on l'entraîne.

MARGUERITE.

A merveille... c'est lui... tout sourit à mes vœux.

VALENTINE.

Ah! fuyons ses regards!

MARGUERITE, la retenant.

Non... reste!... je le veux.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; RAOUL, que l'on amène avec un bandeau sur les yeux, et qui descend du grand escalier à droite.

(Toutes les jeunes filles le montrent du doigt ou viennent doucement sur la pointe des pieds le regarder et s'enfuient; d'autres s'approchent et l'entourent.)

CHŒUR, à demi voix.

Le voici! du silence!
En tremblant il s'avance,
Et peut-être il a peur.
C'est charmant! quel bonheur;
Sous ce voile léger
S'il savait quel danger
Le menace en ces lieux,
Il serait trop heureux!

Mais la foi du serment
Contre lui nous défend,
Et gaîment nous soustrait
A son œil indiscret.

URBAIN, pendant ce temps regardant non pas Raoul, mais la reine et le groupe de jeunes filles.

Grâce à lui l'on m'oublie, et je puis en ces lieux
(Montrant les jeunes filles.)
Contempler les dangers qu'on dérobe à ses yeux.

MARGUERITE, montrant Raoul, et faisant signe à tout le monde de s'éloigner.

Il faut que je lui parle... allez, et laissez-nous.

URBAIN, regardant Raoul.

Ah! d'un pareil destin qui ne serait jaloux!

CHŒUR.

Oui, partons en silence;
Son cœur tremble d'avance,
Et peut-être il a peur.
C'est charmant! quel bonheur!
Sous ce voile léger
S'il savait quel danger
Le menace en ces lieux,
Il serait trop heureux!
Mais la foi du serment
(Montrant Marguerite.)
Contre lui la défend,
Et gaîment la soustrait
A son œil indiscret.

(Tout le monde sort.)

SCÈNE V.

MARGUERITE, RAOUL, ayant toujours un bandeau sur les yeux.

MARGUERITE.

Pareille loyauté mérite récompense.
Nous sommes seuls, beau chevalier,
Et je veux bien, dans ma clémence,
De vos serments vous délier.
Otez ce voile!

RAOUL, arrachant le bandeau et regardant autour de lui.

O ciel! où suis-je?
De mes yeux éblouis n'est-ce pas un prestige?

DUO.

Beauté divine, enchanteresse,
O vous qui régnez en ces lieux,
Répondez, mortelle ou déesse,
Suis-je sur terre ou dans les cieux?

MARGUERITE, le regardant.

Ah! de l'objet de sa tendresse
Je conçois le trouble amoureux;
Il est fort bien; reine ou princesse
En aucun temps n'eût choisi mieux.

RAOUL.

Ah! je ne sais à votre vue
Quel charme subjugue mon cœur!

MARGUERITE, à part.

Vraiment! — et sans être connue,
Pour une reine c'est flatteur!

RAOUL, s'animant.

D'un chevalier fidèle acceptez le servage.

MARGUERITE, souriant.

De son obéissance il me faudrait un gage.

RAOUL.

Ah! je le jure à vos genoux;
A vos ordres soumis, parlez, je suis à vous;
Vos vœux, je les remplirai tous.

MARGUERITE, s'arrêtant et le regardant en hésitant un peu

Ah!... ah!...

ENSEMBLE.

(A part.)
Si j'étais coquette,
Pareille conquête
Serait bientôt faite;
Mais non!... et je doi,
Alors que sa belle
Compte sur mon zèle,
Lui plaire pour elle,
Et non pas pour moi!

RAOUL.

Oui, cette conquête
Va par sa défaite
Punir la coquette
Qui trahit ma foi.

Une ardeur nouvelle
M'enflamme pour elle,
Et mon cœur fidèle
Vivra sous sa loi.

RAOUL, avec chaleur.

A vous et ma vie et mon âme!
A vous mon épée et mon bras!
Pour son Dieu, l'honneur et sa dame,
Heureux qui brave le trépas!

MARGUERITE.

J'aime cette ardeur qui l'enflamme;
Mais calmez-vous, car mes seuls vœux
Sont ici de vous rendre heureux.

RAOUL, étonné.

Que dites-vous?

MARGUERITE.

Tels sont mes ordres rigoureux,
Mais il faut m'obéir.

RAOUL.

Je le jure, Madame.

MARGUERITE, avec satisfaction.

C'est bien, c'est tout ce que je veux.
(A part, avec un léger sourire.)
Ah!...

ENSEMBLE.

Si j'étais coquette,
Pareille conquête
Serait bientôt faite,
Mais, non!... et je doi,
Alors que sa belle
Compte sur mon zèle,
Lui plaire pour elle,
Et non pas pour moi!

RAOUL.

Oui, cette conquête
Va par sa défaite
Punir la coquette
Qui trahit ma foi.
Une ardeur nouvelle
M'enflamme pour elle,

Et mon cœur fidèle
Vivra sous sa loi.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, URBAIN.

URBAIN.

Madame!

MARGUERITE, avec impatience.

Allons! il est dit que ce page
Doit aujourd'hui toujours me déranger.

URBAIN.

Pardon!
Les seigneurs du pays, par vos ordres, dit-on,
Appelés en ces lieux, viennent pour rendre hommage
A Votre Majesté.

RAOUL, étonné et s'éloignant de Marguerite avec effroi et respect

Ciel!

MARGUERITE, se rapprochant de lui, lui dit avec douceur :

C'est la vérité!
(Regardant en riant son air interdit.)
Eh bien! qu'est devenue une ardeur aussi belle?
Songez à vos serments;... ce mot de majesté
Vous a-t-il dispensé déjà d'être fidèle?

RAOUL.

Jamais!

MARGUERITE.

Vous promettez de m'obéir... eh bien!
Je veux former pour vous un illustre lien.
De ma mère et du roi les desseins politiques
Veulent aux protestants unir les catholiques,
Et je sers leurs efforts en vous donnant ici
Une riche héritière, aimable, et seule fille
Du comte de Saint-Bris, votre ancien ennemi.
Je l'ai fait pressentir; il consent, et c'est lui
Qui veut bien, oubliant ses haines de famille,
Venir à vous.

RAOUL.

Qui? lui?

MARGUERITE, avec dignité.

Songez à votre tour

Que j'ai votre serment, et l'ordre que je donne...

RAOUL, s'inclinant.

J'obéirai.

MARGUERITE.

C'est bien. A ce prix, à ma cour
Je vous attache ainsi qu'à ma personne.

RAOUL, baisant sa main qu'elle lui présente.

C'est trop de bontés!

URBAIN, soupirant.

Oui, trop bonne, je le voi,
Pour tout le monde, hormis pour moi.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; SEIGNEURS ET DAMES, LE COMTE DE SAINT-BRIS, LE COMTE DE NEVERS, QUELQUES SEIGNEURS PROTESTANTS, THÉLIGNY, DAMVILLE, DE GUERCHY ET LES DEMOISELLES D'HONNEUR DE LA REINE.

CHŒUR, saluant Marguerite.

Honneur à la plus belle!
Quand elle nous appelle,
Hâtons-nous d'accourir.
Sa voix s'est fait entendre;
Et près d'elle se rendre,
C'est voler au plaisir.

MARGUERITE, montrant Raoul et s'adressant à tous les seigneurs.

Oui, d'un heureux hymen préparé par mes soins,
J'ai désiré, Messieurs, que vous fussiez témoins.

(Pendant la reprise du chœur suivant, elle présente Raoul aux comtes de Saint-Bris et de Nevers; ceux-ci, les yeux fixés sur la reine, lui font un bon accueil et lui tendent la main.)

CHŒUR.

Honneur à la plus belle!
Quand elle nous appelle,
Hâtons-nous d'accourir.
Sa voix s'est fait entendre;
Et près d'elle se rendre,
C'est voler au plaisir.

(A la fin du chœur, entre Marcel, qui parle bas à l'oreille de Raoul.)

MARCEL.

Ah! qu'est-ce que j'apprends! vous avez recherché

La main d'une Madianite?

RAOUL.

Tais-toi!...

MARCEL.

Dans ces jardins le serpent d'Ève habite,
Et sa maison est celle du péché...

(Raoul l'interrompt et lui fait signe de se taire. — Un valet en courrier et aux livrées de la cour a remis à Marguerite plusieurs papiers qu'elle lit. — Puis elle s'approche de Saint-Bris et de Nevers, et leur montrant un ordre qu'elle leur donne.)

MARGUERITE, bas, à Saint-Bris et à Nevers.

Mon frère Charles Neuf, qui connaît votre zèle,
Tous les deux, à Paris, dès ce soir vous rappelle,
Pour un vaste projet que j'ignore.

DE NEVERS ET SAINT-BRIS.

A sa loi
Nous nous soumettons.

MARGUERITE.

Oui! mais d'abord à la mienne
Il vous faut obéir, et je veux devant moi
Que, grâce à cet hymen, abjurant toute haine,
Vous prononciez tous trois, comme au pied des autels,
D'une éternelle paix les serments solennels.

RAOUL, SAINT-BRIS, DE NEVERS, étendant la main.

Par l'honneur, par le nom que portaient mes ancêtres,
Par le roi, par ce fer à mon bras confié,
Par le Dieu qui connaît et qui punit les traîtres,
Devant vous nous jurons éternelle amitié.

RAOUL.

Si l'un de nous ose y porter atteinte...

SAINT-BRIS.

Que le poignard venge sa trahison!

DE NEVERS.

Oui, de son sang que la terre soit teinte!

SAINT-BRIS.

Qu'il n'ait de nous ni trêve, ni pardon!

LE CHOEUR répète.

Par l'honneur, par le nom que portaient mes ancêtres, etc.

MARGUERITE, gaiement à Raoul.

Et maintenant à votre vue

Je dois offrir
Votre charmante prétendue,
Qui rendra vos serments faciles à tenir.
(Elle fait signe à quelques demoiselles d'honneur qui sortent.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; VALENTINE, couverte d'un voile blanc et amenée par plusieurs demoiselles d'honneur.

MARGUERITE.

Votre compagne, la voilà;
Et des mains de son père, ici recevez-la.
(Saint-Bris a pris la main de Valentine et l'amène à Raoul, qui la regarde.)

RAOUL.

Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu?

MARGUERITE.

Qu'avez-vous?

RAOUL.

Quoi! c'est elle
Que m'offraient en ce jour...

MARGUERITE.

Et l'hymen et l'amour.

RAOUL.

Quoi! c'est là, dites-vous, ma compagne fidèle?
Trahison! perfidie!

TOUS.

Ah! grand Dieu! quel transport!

RAOUL.

Moi, son époux?... jamais!

MARGUERITE ET VALENTINE.

O ciel!

RAOUL.

Plutôt la mort!

ENSEMBLE.

SAINT-BRIS ET DE NEVERS.

Ah! je tremble et frémis et de honte et de rage:
C'est à moi d'immoler l'ennemi qui m'outrage:
C'est son sang qu'il me faut, en ma juste fureur,
Pour punir son affront et venger mon honneur.

VALENTINE.

comment ai-je donc mérité cet outrage!

Dans mon cœur éperdu s'est glacé mon courage;
Il faut perdre à la fois son amour et l'honneur.
Et pour moi désormais plus d'espoir, de bonheur!

RAOUL.

Trahison! perfidie! à ce point l'on m'outrage!
Je repousse à jamais un honteux mariage.
Plus d'hymen, je l'ai dit, et, fidèle à l'honneur,
Je me ris désormais de leur vaine fureur.

MARGUERITE.

O transport! ô démence! et d'où vient cet outrage?
A briser de tels nœuds quel délire l'engage?
Et d'un autre penchant le pouvoir séducteur
Viendrait-il tout à coup s'emparer de son cœur?

MARCEL.

Oui, mon cœur applaudit à son noble courage:
Il repousse à jamais un fatal mariage.
A son culte fidèle, et fidèle à l'honneur,
Je me ris maintenant de leur vaine fureur.

CHŒUR GÉNÉRAL.

O transport! ô délire! et d'où vient cet outrage?
Et pourquoi rompre ainsi le serment qui l'engage?
Cet affront veut du sang;

(Montrant Saint-Bris.)

Et sa juste fureur
Doit punir un perfide et venger son honneur.

MARGUERITE, à Raoul.

Un semblable refus...

RAOUL.

N'est que trop légitime.

MARGUERITE.

Dites-m'en la raison.

RAOUL.

Je ne le puis sans crime.

VALENTINE.

Qu'ai-je fait?

RAOUL.

Par égard je veux me taire encor;
Mais cet hymen...

MARGUERITE, avec colère.

Raoul!

RAOUL.

Disposez de mon sort;
Mais je l'ai dit : jamais! jamais!... plutôt la mort!

ENSEMBLE.

DE NEVERS ET SAINT-BRIS.

C'en est trop! je frémis de colère et de rage, etc

VALENTINE.

Et comment ai-je donc mérité cet outrage! etc.

RAOUL.

Trahison! perfidie! à ce point l'on m'outrage! etc.

MARGUERITE.

O transport! ô démence! et d'où vient cet outrage? etc.

MARCEL.

Oui, mon cœur applaudit à son noble courage! etc.

CHŒUR GÉNÉRAL.

O transport! ô délire! et d'où vient cet outrage! etc.

DE NEVERS ET SAINT-BRIS, à Raoul qui s'apprête à les suivre.

Sortons! sortons! qu'il tombe sous nos coups!

RAOUL.

D'un tel honneur mon cœur est plus jaloux.

MARGUERITE.

Arrêtez! devant moi quelle insulte nouvelle!
(Faisant signe à un des officiers de désarmer Raoul.)
Vous, Raoul, votre épée.
(A Saint-Bris et de Nevers.)
Et vous, oubliez-vous
Qu'à l'instant près de lui votre roi vous appelle?

RAOUL.

Je les suivrai.

MARGUERITE.

Non pas! près de moi, dans ces lieux
Vous resterez.

SAINT-BRIS.

Le lâche est trop heureux
(Montrant la reine.)
Que cette main royale ait un tel privilége!

RAOUL.

En désarmant mon bras c'est vous qu'elle protége,
Et peut-être trop tôt je serai près de vous.

MARGUERITE.

Téméraires! tous deux redoutez mon courroux.

SAINT-BRIS.

C'est en vain qu'on prétend enchaîner mon courage :
Je saurai retrouver l'ennemi qui m'outrage.
(Prenant la main de Valentine.)
Viens, partons, c'est à moi, dans ma juste fureur,
A punir son offense, à venger notre honneur !

RAOUL.

Vainement l'on prétend retenir mon courage,
Je saurai retrouver l'ennemi qui m'outrage.
Oui, plus tard je saurai par ma seule valeur
Repousser son offense et venger mon honneur !

ENSEMBLE.

VALENTINE.

Dieu puissant ! ai-je donc mérité, etc.

MARGUERITE.

O transport ! ô délire ! et d'où vient, etc.

MARCEL.

Oui, mon cœur applaudit à son noble courage, etc.

CHŒUR GÉNÉRAL.

O transport ! ô délire ! et d'où vient cet outrage ? etc.
Partons, partons, éloignons-nous,
Rien ne pourra le soustraire à nos coups !

(Saint-Bris et de Nevers entraînent Valentine à moitié évanouie et sortent en défiant Raoul, qui veut les suivre, et que retiennent les soldats de la reine. Tout le monde se sépare dans le plus grand désordre. La toile tombe.)

ACTE III.

Le Pré-aux-Clercs, qui s'étend jusqu'aux bords de la Seine. Au fond, et de l'autre côté de la rivière, les principaux édifices de Paris. A gauche du spectateur, sur le premier plan, un cabaret où sont assis des étudiants et des jeunes filles. A droite, un cabaret devant lequel des soldats huguenots boivent ou jouent aux dés. Sur le second plan, à gauche, l'entrée d'une chapelle. Au milieu, un arbre immense qui ombrage la prairie. Au lever du rideau, des clercs de la basoche et des grisettes sont assis sur des chaises, et causent entre eux. D'autres se promènent ou forment différents groupes. — Ouvriers, marchands, musiciens ambulants, marionnettes, moines, bourgeois et bourgeoises. Il est six heures du soir, au mois d'août.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CHŒUR GÉNÉRAL.

C'est le jour du dimanche,
C'est le jour du repos ;

Dans une gaîté franche
Oublions nos travaux.
Sur les bords de la Seine
Et dans ces prés fleuris
Le plaisir nous amène,
Habitants de Paris.

PLUSIEURS CLERCS, à de jeunes ouvrières.

Qu'aujourd'hui l'amour nous rapproche,
Venez danser, belle aux doux yeux.

LES JEUNES FILLES.

Oh! non, les clercs de la basoche
Sont, nous dit-on, trop dangereux.

CHŒUR GÉNÉRAL.

C'est le jour du dimanche,
C'est le jour du repos;
Dans une gaîté franche
Oublions nos travaux.
Sur les bords de la Seine
Et dans ces prés fleuris
Le plaisir nous amène,
Habitants de Paris.

BOIS-ROSÉ, à gauche, avec ses soldats.

CHANSON HUGUENOTE.

PREMIER COUPLET.

Prenant son sabre de batailles,
Qui renverse forts et murailles,
Il a dit : Soldats de la foi,
Suivez-moi!
Je suis votre vieux capitaine,
A la victoire je vous mène,
Ou je vous mène en paradis,
Mes amis!
Vive la guerre!
Buvons, ami,
A notre père,
A Coligny!

CHŒUR.

Vive la guerre!
Buvons, ami,
A notre père,
A Coligny!

BOIS-ROSÉ.

DEUXIÈME COUPLET.

En avant, braves calvinistes !
A nous les filles des papistes,
A nous richesses et butin
Et bon vin !
Ici tout appartient au brave ;
Et ces vins qu'ils gardaient en cave
Pour l'autel et pour ces banquets,
Buvons-les !
Vive la guerre !
Buvons, ami,
A notre père,
A Coligny !

CHŒUR.

Vive la guerre !
Buvons, ami,
A notre père,
A Coligny !

(Dans ce moment paraît un cortége de mariage ; Saint-Bris et de Nevers donnent la main à Valentine, qui, couverte d'un voile et suivie de jeunes filles, de dames et de seigneurs de la cour et des gens de sa maison, se dirige vers la chapelle à gauche.)

CHŒUR DE CATHOLIQUES, qui s'agenouillent pendant que le cortége entre dans la chapelle.

Vierge Marie,
Soyez bénie !
Votre voix prie
Pour les pécheurs.
Reine de grâce,
Par vous s'efface
Jusqu'à la trace
De nos douleurs !

(Marcel entre par la gauche, tenant une lettre à la main.)

MARCEL, cherchant Saint-Bris au milieu du cortége.

Le seigneur de Saint-Bris ?...

DES GENS DU PEUPLE.

(A Marcel, qui a son chapeau sur le tête.)

Vois ce pieux cortége ;
Incline ton front.

MARCEL.

Pourquoi donc?

LES GENS DU PEUPLE.

Il le faut bien.

MARCEL.

Et pourquoi le ferais-je?

(Montrant le cortége.)

Dieu n'est pas là, je pense.

TOUS LES GENS DU PEUPLE.

Impie!

BOIS-ROSÉ ET LES HUGUENOTS, se levant.

Il a raison.

ENSEMBLE.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Vierge Marie,
Soyez bénie!
Votre voix prie
Pour les pécheurs.
Reine de grâce,
Par vous s'efface
Jusqu'à la trace
De nos douleurs!
Vierge Marie,
Soyez bénie!

(Elles entrent dans la chapelle.)

BOIS-ROSÉ ET LES HUGUENOTS.

En avant, braves calvinistes!
A nous les filles des papistes,
A nous richesses et bon vin
Et butin!
Ici tout appartient au brave,
Et ces vins qu'ils gardaient en cave
Pour l'autel et pour ces banquets,
Buvons-les!
Vive la guerre!
Buvons, ami,
A notre père,
A Coligny!

CHŒUR DU PEUPLE, regardant les huguenots avec indignation

Ah! les profanes, les impies!
Dont les âmes sont endurcies!

Profânes! impies!
Qu'on devrait brûler en plein air,
En attendant les feux d'enfer.

(L'indignation des gens du peuple s'est augmentée. Ils regardent en les menaçant les soldats calvinistes qui boivent et qui rient de leur colère. En ce moment une ritournelle joyeuse se fait entendre; on voit paraître des bohémiens autour desquels chacun s'empresse. Plusieurs bohémiens portent des instruments de musique, et sur leurs premiers accords les clercs de la basoche invitent les jeunes filles et dansent avec elles, tandis que d'autres bohémiens chantent.)

RONDE BOHÉMIENNE.

PREMIER COUPLET.

Vous qui voulez savoir d'avance
Si le destin vous sourira,
Payez, payez, et ma science
A juste prix vous le dira.
De la Bohême
Enfants joyeux,
Le ciel lui-même
S'ouvre à nos yeux!
Beautés coquettes,
Seigneurs galants,
Jeunes fillettes,
Jeunes amants...
Vous qui voulez savoir d'avance
Si le destin vous sourira,
Payez, payez, et ma science
A juste prix vous le dira.

DEUXIÈME COUPLET.

Honneur, richesse
Et beaux bijoux,
Fraîcheur, jeunesse,
En voulez-vous?
Vous, grandes dames
De ce pays,
Gentilles femmes,
Et vieux maris...
Vous qui voulez savoir d'avance,
Si le destin vous sourira,
Payez, payez, et ma science

A juste prix vous le dira.

(Ballet. Danse des bohémiens, des clercs et des grisettes. A la fin du ballet, Saint-Bris, de Nevers et Maurevert sortent de la chapelle qui est à gauche.)

DE NEVERS, à Saint-Bris.

Pour remplir un vœu solennel,
Jusqu'à ce soir au pied du saint autel
Valentine demande à rester en prière!
J'obéis! et suivi de mes nombreux amis,
Je reviendrai chercher l'épouse qui m'est chère,
Pour la conduire en pompe à mon logis.

(Il sort.)

SAINT-BRIS, le regardant sortir.

Ainsi par cet illustre et noble mariage
Des refus de Raoul je puis braver l'outrage,
Mais non pas l'oublier... et s'il s'offre à mes coups...

MARCEL, apercevant Saint-Bris et s'approchant de lui.

Mon maître m'a remis ce message pour vous.

SAINT-BRIS, avec joie.

Raoul!... il revient donc enfin!

MARCEL.

Avec la reine.
Tous les trois nous venons de quitter la Touraine.
Nous entrons dans Paris.

SAINT-BRIS, lisant le billet.

Et j'en rends grâce au ciel!

(A Maurevert.)

Il m'ose défier et m'envoie un cartel.

MAUREVERT, à part, avec joie.

Vraiment!

MARCEL, avec effroi.

Quel mot viens-je d'entendre?

SAINT-BRIS, à Maurevert lui montrant le billet.

Aujourd'hui même, et dans le Pré-aux-Clercs,
Quand les ombres du soir rendent ces lieux déserts,
Il viendra!

MAUREVERT.

C'est ici tantôt qu'il doit se rendre;
Un Dieu vengeur l'amène!... il n'en sortira pas!

SAINT-BRIS, à Marcel qui s'éloigne.

(Bas, à Maurevert.)

Nous l'attendrons! Cachons ce cartel à mon gendre.

Un jour d'hymen il ne doit pas
Courir la chance des combats.

MAUREVERT, à voix basse.

Ni vous non plus!... pour frapper un impie
Il est d'autres moyens que le ciel sanctifie.

SAINT-BRIS.

Que dis-tu?

MAUREVERT.

(Lui montrant la chapelle.)

Dieu le veut! Venez, et devant lui
Vous saurez le projet que l'on forme aujourd'hui.

SCÈNE II.

MAUREVERT ET SAINT-BRIS rentrent dans la chapelle à gauche. Le soir arrive. — On entend une cloche, et la voix des archers et des sergents du guet.

LE COUVRE-FEU.

PLUSIERS ARCHERS.

Rentrez, habitants de Paris,
Tenez-vous clos dans vos logis;
Que tout bruit meure,
Quittez ce lieu,
Car voici l'heure
Du couvre-feu.

TOUS.

Rentrons, habitants de Paris,
Tenons-nous clos en nos logis; etc.

BOIS-ROSÉ, aux soldats protestants et à leurs femmes, montrant le cabaret à droite.

Toute la nuit, mes chers amis,
Buvons gaîment dans ce logis.
Et vous, beautés à l'œil si doux,
Venez souper, rire avec nous.

UN ÉTUDIANT, montrant aux grisettes le cabaret à gauche.

Et vous, enfants, roses d'amour,
Venez danser jusqu'au grand jour;
Mais par ici passons plutôt,
On sent par là le huguenot.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Que dans ce lieu
Nul ne demeure,

Car voici l'heure
Du couvre-feu.

(Toute la foule s'écoule. Bois-Rosé et les huguenots sont entrés dans le cabaret dont les portes se referment. Les archers ont chassé devant eux les promeneurs. La nuit est sombre, et il n'y a plus personne sur le Pré-aux-Clercs. Saint-Bris et Maurevert sortent mystérieusement de la chapelle.)

MAUREVERT.

C'est dit!... et vous m'avez compris!

SAINS-BRIS.

Dans une heure, en ce lieu!

MAUREVERT.

Comptez sur nos amis!
(Ils sortent.)

SCÈNE III.

VALENTINE, paraissant à la porte de la chapelle.

Derrière ce pilier, cachée à tous les yeux,
Que viens-je, hélas! d'entendre... et de quel piége affreux
Ses jours sont menacés!... Ah! je dois l'y soustraire,
Non pas pour lui, mon Dieu! mais pour l'honneur d'un père.
Et comment prévenir Raoul!

MARCEL, entrant par la gauche.

Je l'attendrai!
Je serai du combat, et s'il meurt, je mourrai.
On vient, c'est lui peut-être.
Est-ce vous, mon bon maître?
Qui va là?

VALENTINE.

Juste ciel!
Oui, j'ai cru reconnaître
La voix du bon Marcel.
(Appelant à demi voix.)
Marcel!...

MARCEL.

A cet heure
Qui prononce mon nom?... Qui va là?

VALENTINE.

Viens ici.

MARCEL.

Halte-là!

Le mot d'ordre! ou qu'on meure!

VALENTINE.

Ah! Raoul!

MARCEL.

Bien cela!
Avancez! — Une femme!
Et voilée!... Ah! Seigneur!
Il y va de mon âme!

VALENTINE.

As-tu peur!

MARCEL.

Moi, Marcel!... moi, peur!

VALENTINE.

Écoute-moi!... Raoul en ces lieux va se rendre.

MARCEL.

C'est vrai.

VALENTINE.

Pour un duel.

MARCEL.

C'est vrai... contre un damné,
Pour venger son honneur... Dieu saura le défendre.

VALENTINE.

Qu'il ne vienne au combat que bien accompagné.

MARCEL.

O ciel! de quels périls est-il environné?
Achève!

VALENTINE.

Je ne puis, mais tu dois me comprendre;
Qu'il ne vienne au combat que bien accompagné.

(Marcel, effrayé, s'éloigne vivement.)

VALENTINE, seule.

L'ingrat d'une offense mortelle
A blessé mon cœur fidèle,
Et malgré moi, son image cruelle
Règne encor dans ce cœur, objet de ses mépris.

MARCEL, rentrant et à part.

Je courais avertir mon maître et le défendre;
Insensé! j'oubliais... il n'est plus au logis!
En sortant... dans ces lieux il m'a dit de l'attendre!
Où le joindre?... et comment lui donner cet avis?
Cherchons-le!... qu'ai-je dit?... si pendant mon absence

Contre lui d'assassins une troupe s'élance,
Par le fer meurtrier assailli... sans défense...
En appelant Marcel à son aide... il mourra!
Restons... restons plutôt! mais seul... que peut mon zèle?
Mourir à ses côtés, en serviteur fidèle.
Dieu puissant, vois mes pleurs et ma crainte mortelle,
Prends pitié d'un vieillard qui toujours t'adora!

VALENTINE, l'apercevant et courant à lui.

Tu m'as compris?

MARCEL.

Un mot : — cet avis, qui le donne?

VALENTINE.

Fais-en bien ton profit;
Adieu, cela suffit.

MARCEL.

Trahison! quelle es-tu? parle, je te l'ordonne!

VALENTINE.

Je ne le puis!

MARCEL.

Je m'attache à tes pas.
D'où vient un tel avis?

VALENTINE.

Tu ne le sauras pas!

MARCEL.

Qui donc es-tu? réponds! ou par le ciel lui-même...

VALENTINE, tremblante.

(A demi voix.)
Grands dieux!... eh bien! je suis une femme qui l'aime,
Qui s'expose pour lui, qui veille sur ses jours,
Et qui doit désormais l'oublier pour toujours.

MARCEL, attendri.

Vraiment?

VALENTINE.

Ah! tu ne peux éprouver ni comprendre
Ces tourments, ces combats que nul mot ne sait rendre,
Où tour à tour triomphe ou l'amour ou l'honneur!
(A part.)
Pour sauver du trépas une tête si chère,
Malgré moi je trahis et l'honneur et mon père!
(Montrant l'église.)
Mais je viens de tout dire à Dieu même, et j'espère

Mon pardon de ce Dieu qui doit lire en mon cœur.

MARCEL, la regardant avec attendrissement.

Ne te repens point, noble fille,
D'un dévouement où l'honneur brille;
Ne pleure pas; Marcel, ma fille,
Te bénit du fond du cœur.
Oui, pour toi, que je révère,
Je prîrai ma vie entière :
Et d'un vieillard la prière
A toujours porté bonheur.

(Il veut encore interroger Valentine, qui s'échappe et se réfugie dans l'église.)

SCÈNE IV.

MARCEL, seul un instant.

Un danger!... sans vouloir dire lequel... Alerte!
Et veillons pour sauver Benjamin de sa perte.

(Voyant venir Raoul et ses témoins.)

C'est lui!... ciel! et Judas!

SAINT-BRIS, à Raoul.

En même temps que nous
Se trouver au combat... c'est bien!

RAOUL, avec fierté.

Quoi! doutiez-vous
De mon exactitude?

MARCEL, à part, regardant Saint-Bris.

Et comment de ce traître
Déjouer les desseins?

RAOUL, l'apercevant, et lui tendant la main.

C'est Marcel!

MARCEL.

Oui, mon maître.

(A demi voix.)

En d'autres lieux, en d'autres temps
Remettez ce combat!

RAOUL, étonné.

Est-ce toi que j'entends?

MARCEL.

Un ange est apparu, m'annonçant la tempête;
Un piége est sous vos pas.

RAOUL.

Allons... perds-tu la tête?

(Se tournant vers les témoins.)

De ce loyal combat, dont vous êtes témoins,
Réglez les lois, Messieurs, je m'en fie à vos soins.

SEPTUOR.

En mon bon droit j'ai confiance;
Pour me venger de son offense
Que le fer seul juge entre nous.
Je veux raison de son outrage,
Et bonne épée et bon courage,
Chacun pour soi, le ciel pour tous.

MARCEL.

Ah! quel chagrin pour ma vieillesse!
Pleure, Marcel, Dieu nous délaisse!
Pauvre Raoul! ah! j'en frémis!
Pitié, mon Dieu! sauvez mon fils!

(Raoul et Saint-Bris restent à l'écart, l'un à droite et l'autre à gauche du théâtre. Les quatre témoins s'avancent au milieu et disent à voix basse :)

LES QUATRE TÉMOINS.

Quoi qu'il advienne ou qu'il arrive,
Marchant l'un sur l'autre à la fois,
A nombre égal, trois contre trois,
Jusqu'à ce que la mort s'ensuive,
Nous nous battrons.

TOUS.

C'est convenu,
C'est entendu.

LES QUATRE TÉMOINS, toujours à demi voix.

Que nul autre que nous ne puisse
Au combat ici prendre part.

TOUS, SAINT-BRIS ET RAOUL, répétant.

Que nul autre que nous ne puisse
Au combat ici prendre part.

LES QUATRE TÉMOINS.

Des combattants les seules armes
Seront l'épée et le poignard.

TOUS, répétant.

Des combattants les seules armes
Seront l'épée et le poignard.

LES QUATRE TÉMOINS.

A qui tombera sous le glaive
Ni quartier, ni merci, ni trêve.

TOUS, répétant.

A qui tombera sous le glaive
Ni quartier, ni merci, ni trêve :
C'est convenu,
C'est entendu.

ENSEMBLE.

En mon bon droit j'ai confiance;
Pour me venger de son offense,
Que le fer seul juge entre nous.
Je veux raison de son outrage,
Et bonne épée et bon courage,
Chacun pour soi, le ciel pour tous.

(Pendant cet ensemble on a distribué des armes aux champions.)

LES QUATRE TÉMOINS.

Mesurons maintenant et le champ et les armes!

(Deux témoins mesurent les épées et les deux autres marquent une distance de sept ou huit pas.)

MARCEL, qui est à gauche du théâtre et près de Raoul.)

Je sens à chaque instant redoubler mes alarmes!
Entendez-vous ces pas? — On s'avance vers nous!
Mon maître, regardez!

RAOUL, qui essaie son épée et son poignard.

Eh! laisse-moi!

MARCEL, regardant vers le fond et voyant Maurevert et quelques hommes armés.

Dans l'ombre
Je ne puis distinguer leur force ni leur nombre!
(Tirant son épée et s'avançant vers eux.)
Vous qui marchez de nuit, ici que voulez-vous?

MAUREVERT, et deux hommes armés descendent à droite du théâtre et du côté de Saint-Bris.)

Que t'importe?

(Marcel est descendu à gauche et se tient près de son maître l'épée à la main.)

MAUREVERT, le regardant et désignant Marcel et les trois combattants.

Que vois-je? ô ciel! et quelle perfidie!
Des huguenots dont la fureur impie
Ose à nombre inégal attaquer dans ce lieu
Un des nôtres!...
(Criant à voix haute.)
A moi, défenseurs du vrai Dieu!

(Une douzaine d'hommes armés de bâtons et d'épieux, et qui étaient en embuscade derrière le gros chêne, s'élancent et entourent Raoul et ses deux té-

Sans trouver sous mes pas la discorde et la guerre.

SAINT-BRIS, à la reine, montrant Raoul et les siens.

Qui doit-on accuser?... ceux dont la trahison
Nous force à demander justice.

RAOUL, à la reine, montrant Saint-Bris.

La faute en est à lui, qui sans droit, sans raison,
Du plus lâche attentat s'est rendu le complice.

MARGUERITE.

Que dois-je croire? ô ciel! et d'un pareil soupçon
Quelles preuves?...

MARCEL, s'avançant.

Je peux vous les faire connaître.

(Montrant Saint-Bris et les siens.)

Ce sont eux qui voulaient assassiner mon maître.

SAINT-BRIS.

Qui te l'a dit?

MARGUERITE.

Et de qui le sais-tu?

MARCEL.

D'une femme, d'un ange en ces lieux descendu
Pour déjouer leur perfidie,
Pour défendre Raoul et veiller sur sa vie!

SAINT-BRIS, montrant Marcel.

Ce vieillard a menti.

(D'un air railleur.)

Où donc est cette femme? en quels lieux?

MARCEL, se retournant et apercevant Valentine sur les marches de la chapelle.

La voici!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; VALENTINE, couverte d'un voile.

TOUS, la regardant.

O surprise nouvelle!

(Valentine, effrayée à la vue de tant de monde, descend les marches de la chapelle et veut se perdre dans la foule. Saint-Bris l'arrête par la main.)

SAINT-BRIS.

C'est elle qui m'accuse et dont l'œil a, dit-on,
Pour protéger Raoul, surpris ma trahison!
Je connaîtrai les traits de ce témoin fidèle.

(Valentine veut lui échapper; il la retient, lui arrache son voile et s'écrie avec effroi :)

Ma fille!

TOUS.

O ciel!

RAOUL, regardant Valentine.

Eh quoi! pour me sauver la vie
Elle aurait de son père affronté le courroux!
Et sans m'aimer!

MARGUERITE.

Elle n'aimait que vous.

VALENTINE, voulant empêcher la reine de parler.

Madame!... au nom du ciel!

RAOUL, vivement.

Et cette perfidie
Dont je fus le témoin, chez Nevers, sous mes yeux?

MARGUERITE.

Elle y venait pour rompre un hymen odieux.

RAOUL, à Valentine.

Et j'ai pu l'outrager! grâce pour un coupable
Que l'amour égarait, que le remords accable!
(A Saint-Bris.)
Rendez-moi tous les biens que mon cœur repoussait;
Rendez-la moi! — je l'aime — et j'attends mon arrêt!

SAINT-BRIS, avec joie et retenant Valentine qui veut parler.

Tu l'aimais donc?

RAOUL.

Toujours! et de vous seul j'implore
Sa main et mon pardon.

SAINT-BRIS, de même.

Et tu l'aimes encore?

RAOUL.

Sans elle tous mes jours sont voués au malheur.

SAINT-BRIS.

J'aurai donc satisfait le seul vœu de mon cœur!
A mes genoux ton amour la réclame!
Eh bien donc aujourd'hui (juge de mon bonheur!)
Et depuis ce matin... d'un autre elle est la femme.

(Valentine s'éloigne et cache sa tête dans ses mains.)

MARGUERITE.

Qu'entends-je!

VALENTINE, à part.

Je me meurs!

RAOUL, que la reine cherche en vain à calmer.

O comble de douleurs!

(On entend une marche joyeuse jouée par une musique lointaine.

SAINT-BRIS.

Mais j'entends éclater des accents d'allégresse;
De l'époux triomphant le cortége s'empresse,
Appareil digne enfin des Nevers, des Saint-Bris!

(Au fond du théâtre paraît sur la rivière une grande chaloupe élégamment décorée et illuminée; elle porte des musiciens, des pages, des dames de la cour et tout le cortége de noces du comte de Nevers, qui débarque en ce moment.)

RAOUL, à part.

Ah! comment contenir ma fureur?

DE NEVERS, descendu de la chaloupe et suivi du cortége de noces.

Noble dame,
Venez près d'un époux dont l'amour vous réclame.

SAINT-BRIS.

Comte, voici la nuit, emmène en ton logis
Valentine, ma fille... et ta nouvelle épouse;
Elle est à toi!

MARGUERITE, bas, à Raoul.

Calmez votre fureur jalouse,
Pour son honneur, Raoul.

RAOUL.

De rage je frémis!

(Des bohémiens et bohémiennes s'approchent du comte de Nevers et de la nouvelle mariée, et, suivant l'usage du temps, leur offrent des fleurs et des gâteaux. — Le comte fait un signe à un de ses pages qui distribue de l'or aux bohémiens. Ceux-ci témoignent leur joie par des danses, puis sortent un instant, reviennent avec des flambeaux allumés, et éclairent le cortége qu'ils escortent à droite et à gauche en dansant. — De Nevers prend la main de sa femme, et, suivi de Saint-Bris, de ses pages et de tous ses amis, il remonte le théâtre et conduit Valentine à la chaloupe qui les attend. Les musiciens font retentir les airs de joyeuses fanfares, tandis que sur le devant du théâtre se chante le final suivant:)

ENSEMBLE.

CHŒUR DES ÉTUDIANTS ET DES SOLDATS.

PROTESTANTS, se menaçant.

Plus de paix, plus de trêve!
Que la lutte s'achève!

Il faudra par le glaive
Décider notre sort!
Oui, c'est trop de clémence,
C'est trop de patience,
Je n'ai qu'une espérance :
La vengeance ou la mort!

CHŒUR DES AMIS DE NEVERS.

Gaîté, plaisir, ivresse!
Que nos chants d'allégresse
Célèbrent leur bonheur!
Du noble mariage
Qui tous deux les engage
Célébrons la splendeur!

RAOUL.

O désespoir! ô rage!
Un autre hymen l'engage
Au rival que je hais;
Et quand j'ai sa tendresse,
La haine vengeresse
Me l'enlève à jamais!

VALENTINE.

Plus d'espoir, de courage,
Un autre hymen m'engage
Et m'enchaîne à jamais!
Hélas! et sa tendresse
Maintenant ne me laisse
Que d'éternels regrets!

SAINT-BRIS ET LES CATHOLIQUES.

J'ai satisfait ma rage :
Un autre hymen l'engage
Et l'enchaîne à jamais;
Ma vengeance lui laisse
Ses remords, sa tendresse,
Et d'éternels regrets!

MARGUERITE.

Modérez votre rage,
Et que votre courage
Calme ici vos regrets.
Plus d'espoir, de tendresse,
La haine vengeresse
Vous sépare à jamais!

DE NEVERS.

Je me ris de sa rage;
L'hymen ici m'engage
Et comble mes souhaits.
Il faut qu'à sa tendresse,
A sa belle maîtresse,
Il renonce à jamais!

PROTESTANTS.

O désespoir! ô rage!
Un autre hymen l'engage
Et l'enchaîne à jamais!
Et malgré leur tendresse,
La haine ne leur laisse
Que d'éternels regrets!

(De Nevers et son cortége viennent de remonter dans la chaloupe, qui s'éloigne au son des fanfares; les hommes et les femmes du peuple et les enfants sont montés sur les degrés de l'église à gauche, sur les bancs et les berceaux de la tonnelle du cabaret à droite, et même sur le gros chêne du milieu. — Les bohémiens et bohémiennes parcourent le théâtre en agitant leurs flambeaux et en éclairant encore de loin le cortége qui descend la rivière. — La reine Marguerite, qui vient de remonter à cheval, suivie de ses pages, de ses écuyers et des gardes suisses du roi, continue sa marche le long du quai; et sur le devant du théâtre, à gauche, un groupe de protestants; à droite, un groupe de catholiques, se menacent de loin et se défient. — La toile tombe.

ACTE IV.

Un appartement dans l'hôtel du comte de Nevers. Des portraits de famille en décorent les murs. Au fond, une grande porte et une grande croisée gothiques. A gauche du spectateur, une porte qui mène à la chambre à coucher de Valentine. A droite, une grande cheminée, et près de la cheminée l'entrée d'un cabinet fermé par une tapisserie. A droite du spectateur, et sur le premier plan une croisée qui donne sur la rue.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

VALENTINE, assise sur un canapé.

RÉCITATIF.

Je suis seule chez moi! seule avec ma douleur!
(Elle reste un instant pensive, et laisse tomber sa tête sur son sein.)
A d'éternels tourments vous m'avez condamnée,
Mon père! un autre avait mon cœur,

Et pourtant vous m'avez donnée!
Et vous que j'implorais en vain dans mon malheur,
Vous, qui l'avez permis, ce funeste hyménée,
Mon Dieu, daignez du moins, pour alléger mes maux,
Chasser un souvenir fatal à mon repos!

ROMANCE.

De mon amour faut-il, triste victime,
Dans la douleur voir s'éteindre mes jours?
J'aime un ingrat et l'aimer est un crime.
J'ai pu le fuir, mais j'y pense toujours!
Hélas! du Dieu qui me contemple
En vain j'implore le secours!
Je vais priant sur les marbres du temple
Pour l'oublier, et j'y pense toujours.

SCÈNE II.

VALENTINE, RAOUL, *paraissant à la porte du fond.*

VALENTINE, *l'apercevant.*

Juste ciel!... est-ce lui, lui dont l'aspect terrible
Ainsi que le remords sans cesse me poursuit?

RAOUL, *d'un air sombre.*

Oui, c'est moi!... moi qui viens dans l'ombre et dans la nuit,
Ainsi qu'un criminel dont la peine est horrible,
Et qui, las de souffrir, succombe au désespoir!

VALENTINE.

Que voulez-vous de moi?

RAOUL.

Rien... j'ai voulu vous voir
Avant que de mourir.

VALENTINE, *effrayée.*

Qu'entends-je? est-il possible?
Et mon père, et mon mari!

RAOUL, *froidement.*

Oui, je pouvais les rencontrer ici,
Je le savais!

VALENTINE.

Leur cœur est inflexible;
Ils vous tueraient!... Fuyez!

RAOUL.

Non, j'attendrai leurs coups.

Eh! n'est-ce rien pour moi que mourir près de vous?
Vous que j'aimais, et que l'on m'a ravie!
Vous dont j'étais aimé; vous, mon bien et ma vie,
Jamais vous ne saurez tout ce que j'ai souffert!
Quand on perd le bonheur, quand c'est vous que l'on perd,
Il faut mourir alors!

VALENTINE.

Non! si je vous suis chère,
Non! vous ne mourrez pas; vous vivrez pour l'honneur,
La gloire, la patrie, et pour qu'en m'a douleur
Du bruit de vos succès je sois heureuse et fière!

RAOUL.

Que dites-vous?

VALENTINE.

Partez, quittez ce lieu!
Je ne dois plus vous voir!

RAOUL.

Ah! quel sort est le nôtre!

VALENTINE.

Mais je prîrai pour vous! oui, je prîrai mon Dieu
Pour qu'il devienne aussi le vôtre,
Pour que sa voix vous touche, et qu'oubliant vos torts,
Tous deux il nous unisse en ce séjour céleste
Où l'on peut se revoir et s'aimer sans remords.

RAOUL, écoutant.

Entendez-vous ces pas?

VALENTINE.

Fuyez!

RAOUL.

Non, non! je reste!
Et si quelques dangers...

VALENTINE, qui a été regarder au fond uu théâtre.

Mon père! mon époux!
(A Raoul, d'un air suppliant.)
Pour moi, pour mon honneur, évitez leur courroux!

(Raoul se cache derrière une tapisserie et dans l'embrasure de croisée qui est au fond du théâtre.)

SCÈNE III.

RAOUL, caché, mais de temps en temps en vue du spectateur; VALENTINE, DE SAINT-BRIS, DE NEVERS, TAVANNES ET QUELQUES AUTRES SEIGNEURS CATHOLIQUES.

SAINT-BRIS, aux seigneurs qui entrent avec lui et l'entourent.

Oui, l'ordre de la reine en ces lieux nous rassemble.
L'heure est enfin venue où je dois à vos yeux
Dévoiler des projets protégés par les cieux,
Et dès longtemps conçus par Médicis.

VALENTINE.

Je tremble!

SAINT-BRIS, à Valentine.

Ma fille, laissez-nous.

DE NEVERS, retenant par la main Valentine qui veut sortir.

Pourquoi donc?... ses vertus,
Son zèle ardent pour la foi catholique,
Permettent qu'en ces lieux devant elle on explique
De la reine et du ciel les ordres absolus.

SAINT-BRIS, s'adressant aux seigneurs.

Des troubles renaissants et d'une guerre impie
Vous voulez, comme moi, délivrer le pays?

TOUS.

C'est notre vœu.

SAINT-BRIS.

Du roi, du ciel, de la patrie,
Vous voulez, comme moi, frapper les ennemis?

TOUS.

Nous sommes prêts..

SAINT-BRIS.

Eh bien! du Dieu qui nous protége
Le glaive menaçant est sur eux suspendu;
Des huguenots la race sacrilége
Aura dès aujourd'hui pour jamais disparu.

RAOUL, soulevant la tapisserie.

Qu'entends-je!

VALENTINE, à part.

O ciel!

SAINT-BRIS.

Entraînés dans le piége,
Ce soir même, à minuit, ils doivent périr tous!

DE NEVERS.

Qui les condamne?

SAINT-BRIS.

Dieu!

DE NEVERS.

Qui les frappera!

SAINT-BRIS.

Nous!

ENSEMBLE.

SAINT-BRIS.

Pour cette cause sainte,
J'obéirai sans crainte,
A l'honneur, à mon roi,
Comptez sur mon courage;
Entre vos mains j'engage
Mes serments et ma foi.

VALENTINE, à part.

D'une mortelle crainte
Ah! mon âme est atteinte!
Cachons-leur mon effroi!
Comment tromper leur rage?
Dieu! soutiens mon courage
Et prends pitié de moi!

DE NEVERS, à part.

De douleur et de crainte
Ah! mon âme est atteinte!
Qu'exige-t-on de moi?
Quel est donc ce langage?
A l'honneur seul j'engage
Mes serments et ma foi!

SAINT-BRIS, aux seigneurs qui l'entourent.

Le roi peut-il compter sur vous?

TOUS, excepté de Nevers.

Nous le jurons!

SAINT-BRIS.

C'est moi qui dois guider vos pas.

TOUS, de même.

Nous vous suivrons!

SAINT-BRIS.

Quoi? Nevers seul a gardé le silence!

DE NEVERS.

Frappons des ennemis, mais non pas sans défense,
Ce n'est pas le poignard qui doit percer leur sein.

SAINT-BRIS.

Quand le roi commande!

DE NEVERS.

Il me commande en vain
De flétrir de mon sang l'honneur et la bravoure.
(Montrant les portraits suspendus autour de l'appartement.)
Et parmi ces aïeux dont la gloire m'entoure,
Je compte des soldats, et pas un assassin!

SAINT-BRIS, à de Nevers.

Quoi! par toi notre cause est trahie et trompée!

DE NEVERS.

Non! mais du déshonneur je sauve mon épée.
(Il la brise.)
Tiens la voici! que Dieu juge entre nous!

VALENTINE, courant à Nevers, et à demi-voix.

Ah! d'aujourd'hui tout mon sang est à vous!
Vous saurez tout! venez!... oui, je dois vous apprendre...
(En ce moment s'ouvrent les portes du fond. Paraissent des quarteniers, des échevins et des chefs du peuple armés.)

SAINT-BRIS, s'adressant à eux et leur montrant de Nevers.

Assurez-vous de lui — de Nevers, de mon gendre;
Jusqu'à demain vous m'en répondez tous.

ENSEMBLE.

DE NEVERS.

Ma cause est juste et sainte,
Je puis, je dois sans crainte
Résister à mon roi.
Son ordre est un outrage;
A l'honneur seul j'engage
Et mon bras et ma foi!

VALENTINE.

D'une mortelle crainte
Ah! mon âme est atteinte;
Cachons-leur mon effroi.
Comment tromper leur rage?
Dieu! soutiens mon courage
Et prends pitié de moi!

SAINT-BRIS, SEIGNEURS, ÉCHEVINS, QUARTENIERS ET CHŒUR DE GENS DU PEUPLE.

Pour cette cause sainte
J'obéirai sans crainte
A l'honneur, à mon roi!
Comptez sur mon courage;
Entre vos mains j'engage
Mes serments et ma foi!

(Plusieurs gens du peuple armés de hallebardes emmènent de Nevers et sortent avec lui par la porte du fond. Valentine, sur un geste de son père, rentre par la porte à gauche.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, excepté DE NEVERS.

SAINT-BRIS.

Et vous qui répondez au Dieu qui nous appelle,
Chef dévoués de la cité fidèle,
Quarteniers, échevins, écoutez tous ma voix:
Qu'en ce riche quartier la foule répandue,
Sombre et silencieuse, occupe chaque rue,
Et qu'au même signal tous frappent à la fois.
(A un des chefs.)
Toi, de Besme, et les tiens, entoure la demeure
De l'amiral... que le premier il meure!
(A un autre.)
Vous à l'hôtel de Sens, où de nos ennemis
Tous les principaux chefs ce soir sont réunis
A la fête que l'on prépare
Pour Marguerite et le roi de Navarre.
Écoutez! écoutez! — lorsque de Saint-Germain
Pour la première fois retentira l'airain,
Attentifs et muets à ce signal d'alarmes,
Dans l'ombre préparez vos soldats et vos armes!
Et lorsqu'enfin de l'Auxerrois
La cloche sainte aura pour la seconde fois
Du ciel impatient annoncé la vengeance,
Le fer en main, alors levez-vous tous,
Soldats du Christ! Dieu marche devant vous!
(Leur montrant les portes du fond qui s'ouvrent.)
Dieu qui vous entend et vous bénit d'avance!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; TROIS MOINES, s'avançant lentement.

LES TROIS MOINES.

Gloire au Dieu vengeur!
Gloire au guerrier fidèle
Dont le glaive étincelle
Pour servir le Seigneur!

(Tous les assistants tirent leurs poignards ou leurs épées.)

LES TROIS MOINES, étendant les mains.

Glaives pieux, saintes épées,
Qui dans un sang impur bientôt serez trempées,
Vous par qui le Très-Haut frappe ses ennemis,
Poignards sacrés, par nous soyez bénis!

CHŒUR.

Oui, gloire au Dieu vengeur!
Gloire au guerrier fidèle
Dont le glaive étincelle
Pour servir le Seigneur!

SAINT-BRIS, leur montrant la croix blanche et l'echarpe qu'il port

Que cette écharpe blanche et cette croix sans tache
Du ciel distinguent les élus!

LES TROIS MOINES, s'adressant chacun à un group

Ni grâce, ni pitié! frappez tous sans relâche
L'ennemi qui s'enfuit, l'ennemi qui se cache,
Les guerriers suppliants à vos pieds abattus!
Ni grâce, ni pitié! que le fer et la flamme
Atteignent le vieillard, et l'enfant et la femme!
Anathème sur eux! Dieu ne les connaît plus!

LE CHŒUR GÉNÉRAL.

Dieu le veut! Dieu l'ordonne!
Qu'on n'épargne personne!
A ce prix il pardonne
Au pécheur repentant.
Que le glaive étincelle!
Que le sang ruisselle,
Et la palme immortelle
Dans le ciel vous attend!

SAINT-BRIS.

Silence!

LE CHŒUR, s'interrompant et reprenant à voix basse.

Que rien ne nous trahisse,
Et que de leur supplice
Rien ne les avertisse;
Retirons-nous sans bruit,
Dans l'ombre et dans la nuit;
C'est Dieu qui nous conduit.
Point de bruit! A minuit!
Point de bruit!
Dieu nous guide et nous conduit.

(La foule s'écoule en silence. Saint-Bris s'éloigne avec elle.)

SCÈNE VI.

VALENTINE, RAOUL.

(Raoul soulève lentement la tapisserie, s'assure que tout le monde est sorti, et s'élance vers la porte du fond; mais il s'arrête en entendant qu'au dehors on la ferme au verrou. — Il se dirige alors vers la porte à gauche, et Valentine sort en ce moment de son appartement.)

VALENTINE.

Où vas-tu?

RAOUL.

Secourir mes frères!
Dévoiler à leurs yeux ces complots sanguinaires,
Armer leurs bras vengeurs, et, le fer à la main,
De nos vils ennemis prévenir le dessein!

VALENTINE.

Mais ces ennemis!... c'est mon père,
C'est un époux qu'à présent je révère;
Et tu voudrais les immoler?

RAOUL.

Je veux
Punir des assassins!

VALENTINE.

Armés au nom des cieux!

RAOUL.

Et voilà donc le Dieu que ton culte consacre,
Ce Dieu qui des Français ordonne le massacre!

VALENTINE.

Ah! ne blasphème pas! c'est lui dont la pitié
Veut préserver tes jours, auxquels il s'intéresse.
.. sors pas!

RAOUL.

Je le dois!

VALENTINE.

C'est trahir ma tendresse!

RAOUL.

Et rester... c'est trahir l'honneur et l'amitié!

ENSEMBLE.

RAOUL.

Le danger presse, le temps vole,
Laisse-moi, laisse-moi partir!
Ce sont mes frères qu'on immole,
Laisse-moi, laisse-moi partir!
L'honneur le veut, je dois te fuir.

VALENTINE.

Si tu me quittes l'on t'immole;
Garde-toi, garde-toi de fuir,
O mon seul bien, ma seule idole!
Garde-toi, garde-toi de fuir,
Ah! te perdre serait mourir!

(Le retenant près de la porte où il s'est élancé.)

Non, par toi ce seuil redoutable
Ne sera pas franchi! je m'attache à tes pas!

RAOUL, cherchant à se dégager.

En t'écoutant, je suis coupable!

VALENTINE.

En t'ecoutant, ne le suis-je donc pas?
Je le fais cependant, et dans mon trouble extrême
Je ne vois plus que toi dont les jours sont proscrits!
Reste, Raoul, et si tu me chéris,
Si tu m'aimes encor...

RAOUL.

Plus que jamais je t'aime.
Je voudrais te donner et mon sang et moi-même!
Mais immoler les miens, mes frères, mes amis!

VALENTINE.

Mais, sorti de ces lieux, chaque pas dans la ville
Peut t'offrir un danger! et pour t'en préserver
Reste ici, cette nuit! reste dans cet asile!

RAOUL.

Je ne puis!

VALENTINE.

Et la mort !

RAOUL.

Je saurai la braver.

VALENTINE.

Eh bien donc, si ma voix vainement te supplie,
Et si mon malheur seul peut préserver ta vie,
Enfin... s'il faut me perdre afin de te sauver,
Reste, Raoul, reste... je t'aime!...

RAOUL.

O bonheur suprême !
O délire!... ô transport!
Quel mot du ciel s'est fait entendre!
Oui! cet instant change mon sort,
Vienne à présent la mort,
Puisqu'à tes pieds je puis l'attendre.

VALENTINE.

Ah! qu'ai-je dit!... grâce et pitié!

RAOUL.

Oui, tu l'as dit... oui, tu m'aimes.
C'est le jour qui renaît, c'est l'air pur des cieux mêmes!
Auprès de toi que tout soit oublié!
Parle encore et prolonge
De mon cœur le doux sommeil!...
(La pressant contre son cœur.)
Et si mon bonheur est un songe,
Que jamais, ô mon Dieu, n'arrive le réveil!
(Il tombe à ses genoux et l'entoure de ses bras. On entend dans le lointain le son d'une cloche.)

RAOUL, se relevant.

Entends-tu ces sons funèbres!

VALENTINE, à part.

Ils me glacent de terreur!

RAOUL.

Du sein des noires ténèbres
S'élève un cri de fureur!
(Portant la main à son front et comme sortant de son égarement.)
Où donc étais-je ?

VALENTINE.

Auprès de moi, dont les prières...

RAOUL.

Ah! souvenir fatal!
Du massacre de mes frères
C'est l'horible signal!

ENSEMBLE.

RAOUL.

Plus d'amour!... plus d'ivresse!
O remords qui m'oppresse!
Je les verrais sans cesse
Égorgés sous mes yeux!
(Repoussant Valentine.)
Je ne veux rien entendre!
Mes frères vont m'attendre,
Et je cours les défendre
Ou mourir avec eux!

VALENTINE.

Eh quoi! dans son ivresse,
Repousser ma tendresse!
Le remords qui m'oppresse
Est-il donc moins affreux?
Quoi! l'amour le plus tendre
Veut enfin te défendre!...
Raoul, daigne m'entendre
Ou je meurs à tes yeux!
(On entend de nouveau le son des cloches.)

RAOUL.

C'en est fait... voici l'heure!
Le ciel veut que je meure :
Tu m'arrêtes en vain!

VALENTINE.

Je ne te quitte pas!... frappe, voilà mon sein.

RAOUL, cherchant à s'arracher de ses brás.

Dieu! soutiens mon courage!
(S'approchant de la fenêtre à droite.)
Tiens... vois, sur ce rivage,
Vois ces cadavres sanglants.

VALENTINE.

Ah! quelle horreur s'empare de mes sens!
(Hors d'elle-même.)
Raoul! ils te tueront!... reste! reste! ou je meurs!

RAOUL, dans le plus grand trouble.

Ah! que faire? et comment résister à ses pleurs?

(Le beffroi retentit, et l'on entend le bruit des armes. Raoul pousse un cri d'effroi.)

Non!... c'en est fait... l'honneur m'ordonne de partir.

(Regardant Valentine à moitié évanouie.)

Dieu!... veillez sur ses jours! et moi je vais mourir.

(Il s'élance du haut du balcon qui est à droite et disparaît. Valentine pousse un cri et s'évanouit.)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Des appartements magnifiquement éclairés dans l'hôtel de Sens. Damville, de Guerchy, tous les principaux protestants y sont réunis. Des dames de la cour, en habits de gala, remplissent les banquettes du bal, ou dansent avec de jeunes cavaliers. — Les passe-pieds, les sarabandes se succèdent gaiement. — Paraît au fond Marguerite avec Henri de Navarre, son mari, suivie de son page Urbain. Les dames et seigneurs vont au-devant de la reine et lui font les honneurs de cette fête, donnée en l'honneur de son mariage. Le groupe royal traverse la salle du bal, et disparaît dans un autre appartement. Au milieu d'une musique bruyante, on croit entendre le son lointain d'une cloche. — Les danseurs s'arrêtent, écoutent un instant, puis avec indifférence se remettent à danser; et au moment où tout présente l'aspect du bal le plus animé, on entend un grand bruit au dehors. Raoul paraît à la porte du fond, pâle, en désordre, et ses habits ensanglantés.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; RAOUL, se précipitant au milieu de la salle du bal.

RAOUL.

Aux armes, mes amis! on immole nos frères!
L'autre bord de la Seine est inondé de sang!
Des assassins gagés les hordes meurtrières
Seront ici dans un instant!

CHOEUR, entourant Raoul ou formant en désordre différents groupes et se parlant entre eux.)

Non, non, c'est impossible;
Non, non, je ne puis croire à ce crime odieux,

A cette trahison horrible!...

RAOUL.

Vainement ma raison veut démentir mes yeux.

AIR.

A la lueur de leurs torches funèbres
J'ai vu courir des soldats forcenés!
Ils s'écriaient au milieu des ténèbres :
« Frappez! frappez! Dieu les a condamnés! »
J'ai vu tomber des guerriers sans défense.
De notre chef l'asile est assailli,
Et leurs poignards altérés de vengeance
De mille coups ont percé Coligny!

CHŒUR.

O forfait inouï!

RAOUL.

Ce noble front que la victoire honore,
Ils n'osaient sans pâlir le contempler vivant,
Et mort — ils l'insultaient!

(Montrant son habit ensanglanté.)

Amis, voilà son sang!
Maintenant doutez-vous encore?

(Avec douleur et indignation.)

Et ce sont des Français! et ce sont des chrétiens
Qui du trône et du ciel se disent les soutiens!
Errant et furieux, maudissant leur supplice,
Des hommes et du ciel invoquant la justice,
Au Louvre je courais, à travers le danger,
Implorer le roi Charle!... O forfait!... anathème!...
Du haut de son balcon j'ai vu le roi lui-même
Immoler ses sujets, qu'il devait protéger.
Partout le meurtre et l'incendie!
Partout des prêtres en furie
Du ciel proclament le courroux!
Et la jeune fille en prière,
L'enfant sur le sein de sa mère,
Rien, hélas! n'échappe à leurs coups!
Verrons-nous couler sans défense
Ce sang qui demande vengeance?...
Il l'attend! il l'aura de nous!

(Avec le chœur.)

Aux armes! à la vengeance!

Courons tous à la défense
Des martyrs et des héros!
Oui, rendons guerres pour guerres;
Vengeons la mort de nos frères
Dans le sang de leurs bourreaux!

RAOUL.

Courons au Louvre, où Charle nous délie
De nos serments, de notre foi!
Lui-même en nous frappant brisa son sceptre impie;
Chef de nos meurtriers, il n'est plus notre roi!

CHŒUR.

Aux armes! à la vengeance!
Courons tous à la défense
Des martyrs et des héros!
Oui, rendons guerres pour guerres;
Vengeons la mort de nos frères
Dans le sang de leurs bourreaux!

(Les femmes, pâles d'effroi, s'enfuient suivies de leurs pages et écuyers; les hommes tirent leurs épées et sortent tous en désordre par toutes les portes du salon. — Le théâtre change. — Un cloître. — Au fond un temple protestant dont on voit les vitraux. A gauche une petite porte qui conduit dans l'intérieur du temple. A droite une grille qui donne sur un carrefour. Des femmes huguenotes conduisant et portant leurs enfants traversent la scène en fuyant. Marcel, blessé, au milieu des femmes et des enfants qui se pressent autour de lui, leur indique de la main la porte du temple.)

MARCEL.

Là!... là... dans notre temple!... au pied du saint autel,
Nous mourrons tous en priant l'Éternel!

(Les femmes et les enfants se réfugient dans le temple qui est à gauche. Marcel tombe à genoux et prie.)

RAOUL, entrant par la grille à droite.

C'est toi, mon vieux Marcel, que j'ai cru reconnaître!

MARCEL, se relevant.

Ah! je priais pour vous! Je vous revois, mon maître.

RAOUL.

Éloigne-toi... Pourquoi t'exposer à leurs coups?

MARCEL.

Maître... c'est mon devoir de mourir près de vous.

RAOUL, le regardant.

Blessé! blessé!

MARCEL, avec résignation.

Qu'importe, en ce moment terrible!

RAOUL.

Je vengerai ton sang!

MARCEL.

Hélas! c'est impossible.
Mon maître, il faut mourir! les soldats, les bourreaux,
Cernent de toutes parts un reste de héros.
Dans ce temple encor libre, hélas! dernier asile
Des femmes, des enfants, la foule en pleurs s'exile,
Pour mourir saintement! — Venez... pour tout effort,
Il ne nous reste plus qu'à partager leur sort!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, VALENTINE, entrant.

VALENTINE.

Où courez-vous?

RAOUL.

A la gloire!

MARCEL.

Au martyre!

VALENTINE.

Non, tu ne mourras point!... et le ciel qui m'inspire,
Conduit mes pas!... Je viens te sauver.

RAOUL.

Se peut-il?

VALENTINE.

Cette écharpe à ton bras... nous pouvons sans péril
Parvenir jusqu'au Louvre, et là, dans sa clémence,
La reine épargnera tes jours, si tu veux, toi.

RAOUL.

Et que m'ordonne-t-on?

VALENTINE.

D'embrasser ma croyance.

RAOUL.

Quand je serais flétri seriez-vous plus à moi?
Tout nous sépare.

VALENTINE.

Oh non! je puis aimer sans crime
A présent!

MARCEL.

Oui, Nevers, ennemi généreux,

M'arrachant aux bourreaux dont j'étais la victime,
A succombé lui-même, assassiné par eux!

RAOUL.

Eh quoi! Nevers n'est plus!

VALENTINE.

Que son cœur me pardonne
De suivre en te sauvant l'exemple qu'il me donne.

RAOUL.

Quoi! Nevers... mort! Devoir, amour, supplice affreux!
Marcel! ne vois-tu pas que mon bonheur s'apprête?

MARCEL.

Ne vois-tu pas la main du Seigneur qui t'arrête?

VALENTINE.

Viens, viens!

RAOUL, montrant Marcel.

Non, près de lui je reste pour mourir!

MARCEL.

Mon fils! mon fils!

VALENTINE.

Ainsi je te verrai périr!
Ainsi pour toi la honte est d'accepter la vie
Que m'accordait la reine et que je viens t'offrir!
Et quand ma destinée à la tienne est unie,
Quand pour toi je vivais... sans moi tu veux mourir!
Eh bien! tu connaîtras tout l'amour d'une femme!
Ingrat!... tu veux en vain que nos nœuds soient rompus!
A toi seul désormais et ma vie et mon âme!
Enfer ou Paradis, je ne te quitte plus;
Juge à présent, Raoul, et ton cœur et le mien :
Tu maudissais mon culte, et j'adopte le tien!
Dieu maintenant peut faire
Selon sa volonté :
Ensemble sur la terre
Et dans l'éternité!

MARCEL, la regardant avec attendrissement.

Le Seigneur de sa flamme et l'échauffe et l'éclaire.

VALENTINE.

Oui, c'est lui qui m'inspire en ma nouvelle foi;
Venez et vers lui guidez-moi,
Mon bon Marcel, mon père!

RAOUL.

Nul ministre du ciel ne peut bénir ici
Cet hymen chaste et pur dont la mort est le gage;
Par le droit des vertus et par le droit de l'âge,
Jadis mon serviteur, sois mon prêtre aujourd'hui.

MARCEL.

Ah! qu'il en soit ainsi...

(On entend dans l'intérieur du temple les femmes et les enfants qui chantent le cantique de Luther.)

Mais écoutez ces anges!
Du Dieu vivant ils chantent les louanges
En attendant la mort. — Vous, dans ce triste lieu,
Répondez, comme devant Dieu!

TRIO.

(Les deux amants à genoux. Marcel debout entre eux, d'une voix grave et sévère.)

MARCEL.

Savez-vous qu'en joignant vos mains dans ces ténèbres,
Je consacre et bénis
Le moment des adieux et des noces funèbres?...

RAOUL ET VALENTINE.

Nous savons qu'au ciel seul nous devons être unis.

MARCEL.

Avez-vous rejeté toute chaîne mortelle,
Tout espoir d'ici-bas?
Et la foi seulement dans vos cœurs survit-elle?

RAOUL ET VALENTINE.

Oui, la foi dans nos cœurs règne enfin sans combats.

MARCEL.

Verrez-vous sans trembler le fer, la flamme luire?
Et cette foi d'un jour,
La renierez-vous pas en face du martyre?

RAOUL ET VALENTINE.

Dieu nous donna la force en nous donnant l'amour!

(Marcel les bénit. — Tout à coup on entend dans l'intérieur du temple un grand bruit d'armes et des cris menaçants. — A travers les vitraux on voit briller des torches et le fer des lances. — Les meurtriers viennent de pénétrer dans le temple dont ils ont brisé les portes.)

CHŒUR DE CATHOLIQUES, dans l'intérieur du temple.

Abjurez, huguenots, ou mourez!
Renégats, grâce ou mort!... abjurez!

VALENTINE.

Ah! les infâmes!...
Massacrer sans pitié des enfants et des femmes
Qui reçoivent la mort
En louant le Seigneur!

(Écoutant près du temple la prière des huguenots qui continue toujours.)

Dieux!... ils chantent encor!

(Valentine, Marcel et Raoul se jettent à genoux et prient avec ferveur. — Un grand silence succède aux cris et au bruit des armes.)

VALENTINE, écoutant.

O vœux superflus!

(Avec désespoir.)

Ils ne chantent plus!

(Marcel, qui était à genoux, se relève soudain; ses yeux se portent vers le ciel, une sainte joie brille dans tous ses traits; et à l'enthousiasme qui s'empare de lui il semble qu'une vision céleste lui apparaisse.)

ENSEMBLE.

MARCEL, avec exaltation.

Voyez! le ciel s'ouvre et rayonne.
Hosanna! le divin clairon sonne,
Et la marche des anges résonne
Conduisant les martyrs jusqu'à Dieu!
Ces harpes que j'écoute
M'indiquent la route;
J'y vole moi-même,
Délice suprême!
Noble trépas que j'aime,
Terre, terre, adieu!

RAOUL ET VALENTINE, le regardant avec admiration.

Ah! voyez, son visage rayonne,
Son front d'éclairs se couronne,
Et sa voix dans l'espace résonne;
Hosanna! c'est l'archange de Dieu!
J'admire, j'écoute,
Il montre la route,
J'y vole moi-même,
Délice suprême!
Noble trépas que j'aime.
Terre, terre, adieu!

(Quelques meurtriers qui paraissent à l'entrée du carrefour à droite, appellent leurs compagnons et brisent la grille; ils s'élancent sur le théâtre, se préci-

pitent vers Raoul, Marcel et Valentine, qui, se tenant par la main s'avancent lentement en offrant leur poitrine aux coups des assassins. Ceux-ci étonnés reculent d'abord quelques pas, puis ils reviennent, les entourent, et leur présentent à chacun la croix de Lorraine et l'écharpe blanche.)

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Abjurez, huguenots, ou mourez !
Renégats, grâce ou mort... abjurez!

VALENTINE, MARCEL ET RAOUL, refusant.

Non, non, je ne crains rien de vous,
Dieu nous guide et marche avec nous!

(Les meurtriers furieux se jettent sur eux, les séparent, les entraînent; ils disparaissent par le carrefour à droite, et au même moment on entend en dehors et du même côté plusieurs coups de feu.)

SCÈNE IV.

(Le théâtre représente une vue d'un quartier de Paris, en 1572.

CHŒUR en dehors.

Par le fer et par l'incendie
Exterminons leur race impie!
Point de pitié! point d'innocent!
Soldats de la foi catholique,
Frappons, poursuivons l'hérétique;
Dieu le veut!... oui, Dieu veut leur sang!

(A droite du théâtre, Raoul et Marcel blessés mortellement viennent de tomber. — Valentine est près d'eux et leur prodigue ses secours. — On voit venir à gauche Saint-Bris à la tête d'une compagnie d'arquebusiers.)

SAINT-BRIS, criant à Raoul et à ses compagnons.

Qui vive?

(Raoul cherche à soulever sa tête mourante. Valentine lui met la main sur la bouche pour l'empêcher de répondre.)

VALENTINE, à Raoul.

Ah! de grâce, tais-toi!

RAOUL fait un effort, se relève et crie :

Huguenot!

VALENTINE, se levant alors, et l'entourant de ses bras, s'écrie ainsi que Marcel.

Nous aussi!

SAINT-BRIS, à ses soldats, dont l'arquebuse est en joue et la mèche allumée.

Frappez, au nom du roi!

VALENTINE.

Ah! les infâmes!...

[illegible] les enfants et les femmes

[illegible] la mort

[illegible]

[illegible] qui continue toujours.

[illegible]... ils chantent encor!

[illegible] et prient avec ferveur. [illegible]

[illegible] bruit des armes.]

VALENTINE, [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] ses yeux se portent vers le [illegible] et à l'enthousiasme qui [illegible] apparaisse.]

ENSEMBLE.

MARCEL, [illegible]

[illegible] s'ouvre et rayonne.

[illegible] clairon sonne,

[illegible] résonne

[illegible] martyrs jusqu'à Dieu!

[illegible] que j'écoute

[illegible] la route;

[illegible] moi-même,

[illegible] suprême!

[illegible] que j'aime,

[illegible] adieu!

RAOUL ET VALENTINE, le regardant avec admiration.

[illegible] son visage rayonne,

[illegible] se couronne,

[illegible] dans l'espace résonne;

Hosanna! c'est l'archange de Dieu!

J'admire, [illegible]

[illegible]

[illegible] droite, [illegible]

[illegible] théâtre, [illegible]

pitent vers Raoul, Marcel et Valentine, qui, … lentement en offrant leur poitrine aux coups des assassins. … culent d'abord quelques pas, puis ils reviennent, les entourent, … sentent à chacun la croix de Lorraine et l'écharpe blanche.)

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Abjurez, huguenots, ou mourez!
Renégats, grâce ou mort... abjurez!

VALENTINE, MARCEL ET RAOUL, refusant.

Non, non, je ne crains rien de vous,
Dieu nous guide et marche avec nous!

(Les meurtriers furieux se jettent sur eux, les séparent, les entraînent; … paraissent par le carrefour à droite, et au même moment on entend … et du même côté plusieurs coups de feu.)

SCÈNE IV.

(Le théâtre représente une vue d'un quartier de Paris, …)

CHŒUR en dehors.

Par le fer et par l'incendie
Exterminons leur race impie!
Point de pitié! point d'innocent!
Soldats de la foi catholique,
Frappons, poursuivons l'hérétique;
Dieu le veut!... oui, Dieu veut leur …

(A droite du théâtre, Raoul et Marcel blessés mortellement … — Valentine est près d'eux et leur prodigue ses secours. — … à gauche Saint-Bris à la tête d'une compagnie d'arquebusiers.

SAINT-BRIS, criant à Raoul et à ses compagnons.

Qui vive?

(Raoul cherche à soulever sa tête mourante. Valentine lui met … bouche pour l'empêcher de répondre.

VALENTINE, à Raoul.

Ah! de grâce, tais-toi!

RAOUL fait un effort, se relève et …

Huguenot!

…

(Les soldats font feu sur le groupe, et Valentine tombe frappée à mort.)

VALENTINE, tombant.

Ciel! mon père!

SAINT-BRIS, se précipitant vers elle.

Ah! qu'entends-je!
Ma fille!

MARCEL, se soulevant.

Oui, déjà Dieu nous venge!
Devant son tribunal nous nous reverrons tous!
Je vais t'y accuser!...

(Il retombe et meurt.)

VALENTINE, à son père.

Et moi, prier pour vous!

(Elle retombe sur le corps de Raoul. — En ce moment paraît au milieu du théâtre la litière de Marguerite de Valois, qui sort du bal pour rentrer au Louvre. A l'aspect de Valentine expirante, elle jette un cri d'effroi, et de la main elle arrête les soldats catholiques.)

CHŒUR.

Par le fer et par l'incendie
Exterminons la race impie!
Point de pitié! point d'innocent!
Soldats de la foi catholique,
Frappons, poursuivons l'hérétique;
Dieu le veut, Dieu veut leur sang!

FIN DES HUGUENOTS.

LE PROPHÈTE

OPÉRA EN CINQ ACTES

MUSIQUE DE M. GIACOMO MEYERBEER

Académie royale de Musique. — 16 avril 1849.

PERSONNAGES

JEAN DE LEYDE.
ZACHARIE.
JONAS.
MATHISEN.
LE COMTE D'OBERTHAL.
UN SERGENT.
PREMIER PAYSAN.
DEUXIÈME PAYSAN.
UN SOLDAT.
PREMIER BOURGEOIS.
DEUXIÈME BOURGEOIS.
FIDÈS.
BERTHE.
PREMIER ENFANT DE CHŒUR.
DEUXIÈME ENFANT DE CHŒUR.

1530. Les anabaptistes désolèrent l'Allemagne au nom de Dieu.

1534. Le fanatisme n'avait point encore produit dans le monde une fureur pareille. Tous ces paysans qui se croyaient prophètes et qui ne savaient rien de l'Écriture, sinon qu'il faut massacrer sans pitié les ennemis du Seigneur, se rendirent les plus forts en Westphalie, qui était alors la patrie de la stupidité. Ils s'emparèrent de la ville de Munster, dont ils chassèrent l'évêque. Ils voulaient d'abord établir la théocratie des Juifs et être gouvernés par Dieu seul; mais un nommé Matthieu, leur principal prophète, ayant été tué, un garçon tailleur (d'autres disent cabaretier), nommé Jean de Leyde, né à Leyde en Hollande, assura que Dieu lui était apparu et l'avait nommé roi : il le dit et le fit croire.

La pompe de son couronnement fut magnifique; on voit encore de la monnaie qu'il fit frapper; ses armoiries étaient deux épées dans la même position que les clés du pape. Monarque et prophète à la fois, il fit partir douze apôtres qui allèrent annoncer son règne dans toute la basse Allemagne, proclamant la communauté des biens et des femmes.

Ce roi prophète eut une vertu qui n'est pas rare chez les bandits et chez les tyrans, la valeur : il défendit Munster contre son évêque, Valdec, avec un courage intrépide pen-
1536. dant une année entière... Enfin, il fut pris les armes à la main par une trahison des siens...

VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs*, etc., t. IV, ch. CXXXII, p. 280.

ACTE PREMIER.

Les campagnes de la Hollande aux environs de Dordrecth. Au fond, on aperçoit la Meuse; à droite, un château fort avec pont-levis et tourelles; à gauche, fermes et moulins dépendant du château Du même côté, sur le premier plan, des sacs de blé, des tables rustiques, des bancs, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, un paysan, jouant de la cornemuse, appelle les ouvriers du moulin et de la ferme au repas du matin. Ils arrivent de différents côtés et s'asseyent devant des tables où leurs femmes les servent.)

CHŒUR.

La brise est muette!...
D'échos en échos
Sonne la clochette
De nos gais troupeaux.
Trop longtemps l'orage
Attrista nos cœurs,
D'un jour sans nuage
Goûtons les douceurs!

GARÇON DU MOULIN.

Le vent qui s'arrête
Arrête le moulin;
Que pour nous s'apprête
Le repas du matin.

CHŒUR.

La brise est muette, etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BERTHE, sortant d'une des maisons à droite, et s'avançant au bord du théâtre.

CAVATINE.

Un espoir, une pensée,
Dont mon âme s'est bercée,
Fait rougir la fiancée
De trouble et de plaisir.
Demain! demain! O joie extrême,
A l'autel, un serment suprême
Doit m'unir à celui que j'aime;
Et sa mère, aujourd'hui même,
Pour me chercher va venir.
Oui, sa mère, déjà la mienne,
Près de lui me conduit ce soir;
L'aimer devient mon devoir.
Saint hymen, douce chaîne
Qui vient imposer à mon cœur
L'amour et le bonheur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BERTHE, FIDÈS, arrivant en costume de voyage.

BERTHE, courant au-devant d'elle.

Fidès, ma bonne mère, enfin donc vous voilà!

FIDÈS.

Tu m'attendais!

BERTHE.

Depuis l'aurore!

FIDÈS.

Et Jean mon fils attend plus ardemment encore
Sa fiancée!... « Allez, ma mère, amenez-la! »
M'a-t-il dit... Et je viens!

BERTHE.

Ainsi, moi, pauvre fille,
Orpheline et sans biens, il m'a daigné choisir!

FIDÈS.

Des filles de Dordrecth, Berthe est la plus gentille
Et la plus sage! et je veux vous unir.
Et je veux, dès demain, que Berthe me succède
Dans mon hôtellerie et dans mon beau comptoir,
Le plus beau, vois-tu bien, de la ville de Leyde.
Hâtons-nous... car mon fils nous attend pour ce soir!

BERTHE.

Reposez-vous, d'abord.

FIDÈS.

Que Dieu nous soit en aide!
Partons!

BERTHE.

Non pas vraiment! Vassale, je ne puis
Me marier, ni quitter ce pays
Sans la volonté souveraine
Du comte d'Oberthal, seigneur de ce domaine,
Dont vous voyez d'ici les créneaux redoutés!

FIDÈS.

Alors auprès de lui, courons... Viens!

(Elle veut l'entraîner vers le château, à droite.)

BERTHE, prêtant l'oreille.

Écoutez!

(Au moment où Berthe et Fidès viennent de franchir les marches de l'escalier qui conduit au château, on entend au dehors un air de psaume, puis paraissent au haut de l'escalier trois anabaptistes.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ZACHARIE, JONAS, MATHISEN.

FIDÈS, à demi voix, à Berthe, et redescendant avec crainte les marches de l'escalier.

Quels sont ces hommes noirs aux figures sinistres?

BERTHE, de même.

On dit que du Très-Haut ce sont de saints ministres,
Qui depuis quelque temps parcourent nos cantons,
Répandant parmi nous leurs doctes oraisons!

JONAS, MATHISEN ET ZACHARIE, à voix haute.

Iterum ad salutares undas,
Ad nos, in nomine Dei,
Ad nos venite, populi!

TOUS.

Écoutez! écoutez le ciel qui les inspire;
Dans leurs traits égarés voyez quel saint délire.

LES TROIS ANABAPTISTES.

O peuple impie et faible! ô peuple misérable!
Que l'erreur aveugla, que l'injustice accable!

ZACHARIE.

De ces champs fécondés longtemps par vos sueurs
Voulez-vous être enfin les maîtres et seigneurs?

LES TROIS ANABAPTISTES.

Ad nos venite, populi!

JONAS, à un des paysans lui montrant le château.

Veux-tu que ces castels, aux tourelles altières,
Descendent au niveau des plus humbles chaumières?

LES TROIS ANABAPTISTES.

Ad nos venite, populi!

MATHISEN.

Esclaves et vassaux, trop longtemps à genoux,
Ce qui fut abaissé se lève!... Levez-vous!

PLUSIEURS PAYSANS.

Ainsi ces beaux châteaux?...

ZACHARIE.

Ils vous appartiendront!

D'AUTRES PAYSANS.

La dîme et la corvée...

MATHISEN.

Elles disparaîtront!

D'AUTRES PAYSANS.

Et nous, serfs et vassaux...

MATHISEN.

Libres en ce séjour!

D'AUTRES PAYSANS.

Et nos anciens seigneurs?

JONAS.

Esclaves à leur tour!

ENSEMBLE.

CHŒUR, de paysans se parlant entre eux.

Ils ont raison, écoutons bien!
Ce sont vraiment des gens de bien!
Nous voilà maîtres tout à coup;
Nous n'avions rien, nous aurons tout.
Sans travailler, nous aurons tout.
Plus d'oppresseurs en ce séjour;
Nous le serons à notre tour.
Nous sommes forts, nous sommes grands!
Excepté nous, plus de tyrans!

LES TROIS ANABAPTISTES.

Iterum ad salutares undas,
Ad nos, in nomine Dei,
Ad nos venite, populi!

LES PAYSANS, s'échauffant et s'animant peu à peu.

Malheur à qui nous combattrait!
C'est un impie, et son supplice est prêt;
Le ciel qui nous protége a dicté son arrêt.

LES TROIS ANABAPTISTES, avec exaltation.

O roi des cieux, à toi cette victoire!
Dieu des combats, marche avec nous!
Les nations verront ta gloire.
Ta sainte loi luira pour tous!
Dieu le veut! Dieu le veut! Marchez, et suivez-nous!
De la liberté sainte, enfin voici le jour.
De notre Germanie elle fera le tour.
Dieu le veut!

TOUS LES PAYSANS, avec fureur.

Aux armes! Au martyr!

Marchons!... marchons!... Vaincre ou mourir!

(Tous les paysans, excités par les trois anabaptistes, se sont armés de fourches, de pioches, de bâtons, et s'élancent sur les marches de l'escalier qui conduit au château.)

SCÈNE V.

(Les portes du château s'ouvrent; Oberthal sort; il est entouré de seigneurs ses amis, avec lesquels il cause en riant. A sa vue les paysans s'arrêtent; ceux qui avaient gravi les marches de l'escalier les redescendent avec effroi, et cachent les bâtons dont ils étaient armés. Oberthal s'avance tranquillement au milieu des paysans qui le saluent.)

CHŒUR DE PAYSANS, ôtant leur chapeau.

Salut! salut au noble châtelain!

OBERTHAL, regardant le groupe des anabaptistes.

Quels accents menaçants, quels cris sombres et tristes
Troublent jusqu'en nos murs la gaîté du festin!
(S'approchant d'eux.)
Ceux-là ne sont-ils pas de ces anabaptistes,
Ces fougueux puritains, ces ennuyeux prêcheurs,
Semant partout, dit-on, leurs dogmes imposteurs?

PLUSIEURS SEIGNEURS.

Ils nous divertiront peut-être,
Écoute-les.

LES TROIS ANABAPTISTES.

Malheur!... Malheur!
A celui dont les yeux ne s'ouvrent qu'à l'erreur!

OBERTHAL, regardant Jonas.

Eh! mais, je crois le reconnaître;
Oui, c'est maître Jonas, mon ancien sommelier,
Que j'ai de ce château chassé par la fenêtre!
Il me volait mon vin, dont il se disait maître.
(Aux soldats qui l'accompagnent, montrant les trois anabaptistes.)
Que le fourreau du sabre aide à les châtier!

TOUS TROIS, avec indignation.

Un supplice infamant!

OBERTHAL, à Zacharie.

Et je vous fais suspendre
A ces nobles créneaux, vous et vos compagnons,
Si vous reparaissez jamais dans ces cantons!
Aux soldats.)
Qu'on les chasse! Éloignez sa figure infernale!

(Apercevant Berthe qui s'avance timidement et fait la révérence.)

Ah! celle-ci vaut mieux. Approche, ma vassale.

(Aux seigneurs ses amis.)

Tous ces vins généreux, que j'ai bus à longs traits,
Enivrent ma raison et doublent ses attraits.

(A Berthe.)

Parle, que me veux-tu?

BERTHE, bas, à Fidès.

Ma mère, j'ai bien peur!

FIDÈS.

Ne crains rien; je suis là pour te donner du cœur!

FIDÈS ET BERTHE, à Oberthal.

ROMANCE, à deux voix.

PREMIER COUPLET.

Un jour, dans les flots de la Meuse
J'allais périr... Jean me sauva!
Orpheline et bien malheureuse,
Dès ce jour il me protégea!
Je connais votre droit suprême;
Mais Jean m'aime de tout son cœur...
Ah! permettez qu'aussi je l'aime!
Le voulez-vous, mon bon seigneur?
Mon doux seigneur!

DEUXIÈME COUPLET.

Vassale de votre domaine,
Je suis sans fortune et sans bien;
Et Jean, que son amour entraîne,
Veut m'épouser, moi qui n'ai rien!
Voici sa mère qui réclame
Pour son fils ma main et mon cœur...
Permettez-moi d'être sa femme.
Le voulez-vous, mon bon seigneur?
Mon doux seigneur!

OBERTHAL, regardant Berthe avec amour.

Eh quoi! tant de candeur, d'attraits et d'innocence
Seraient perdus pour nous et quitteraient ces lieux!

(A Berthe.)

Non; ta beauté mérite un sort plus glorieux.
Pour toi, pour ton bonheur, usant de ma puissance,
Je refuse...

CHŒUR DE PAYSANS, poussant un cri d'indignation.

Grands dieux!

BERTHE, se jetant dans les bras de Fidès.

Ah! quelle horreur!

FIDÈS, se jetant au milieu des paysans.

Ah! quel malheur!

OBERTHAL, à droite, à ses amis.

C'est à moi qu'appartient tant de grâce et de charmes;
Mon cœur à son aspect bat d'un transport soudain.

(Fidès à gauche, au milieu des paysans, leur fait honte de leur lâcheté, les supplie de défendre Berthe, et de réclamer justice pour elle. Les paysans, excités par ses reproches, s'avancent d'un air résolu et menaçant vers leur seigneur, qui, sans les voir, cause avec ses amis. A leur approche Oberthal se retourne; ses vassaux s'arrêtent interdits et tremblants.)

OBERTHAL, s'avançant sur eux et les faisant reculer.

Croyez-vous, par hasard, m'inspirer des alarmes?
Je l'ai dit; je le veux, moi, seigneur châtelain!
Vos cris sont moins puissants que Berthe et que ses larmes!
Céder aux pleurs, peut-être : aux menaces, jamais!

(Pendant ces derniers vers, de jeunes pages de la suite d'Oberthal ont entouré Berthe et Fidès, qu'ils entraînent dans le château. Oberthal et ses amis les suivent, et derrière eux se referment les portes du château. Les paysans, muets de surprise et de frayeur, se retirent en silence et la tête baissée. Tout à coup on entend dans le lointain le psaume des anabaptistes. Ceux-ci paraissent au fond du théâtre; le peuple court au-devant d'eux et se prosterne à leurs pieds sur les marches de l'escalier, tandis que Zacharie, Jonas et Mathisen menacent du regard et du geste le château d'Oberthal. Le théâtre change à vue.)

ACTE II.

L'auberge de Jean et de sa mère dans les faubourgs de la ville de Leyde. Porte au fond, et croisée donnant sur la campagne. Portes à droite et à gauche. On entend au dehors un air de valse. Jean, tenant des brocs qu'il pose sur une table, sort de la chambre à droite et va ouvrir les portes du fond; il aperçoit devant cette porte et devant la croisée des paysans et des paysannes qui s'amusent à valser, et qui, toujours en valsant, entrent dans l'intérieur de la taverne; plusieurs se mettent à des tables et chantent le chœur suivant, tandis que les autres continuent toujours leurs danses.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHŒUR.

Valsons, valsons toujours,
La valse a mes amours!

Peine ou beauté cruelle,
Tout s'étourdit par elle.
Demain, danseurs joyeux,
Nous valserons bien mieux.
Demain Jean se marie
A Berthe son amie!
Valsons, valsons toujours,
Pour lui, pour ses amours!

PLUSIEURS DANSEURS, s'arrêtant fatigués.

Pour les danseurs, allons, Jean, de la bière!

JEAN, leur en versant.

En voici, mes amis!

(Remontant le théâtre et regardant vers la porte du fond.)

Le jour baisse et ma mère
Bientôt sera de retour
Avec ma fiancée... O Berthe! ô mon amour!

(Pendant ce temps, Jonas, Mathisen et Zacharie sont entrés dans la taverne en s'approchant d'une table où sont assis plusieurs paysans.)

L'UN D'EUX, s'adressant à Jonas.

Avec nous, mon révérend père!
Buvez-vous?

JONAS.

Volontiers!

JEAN, à part, et regardant toujours le fond du théâtre.

Quand le bonheur m'attend,
D'où vient donc en mon cœur ce noir pressentiment?

JONAS, regardant Jean qu'il n'a pas encore vu.

O ciel!

MATHISEN ET ZACHARIE.

Qu'avez-vous donc?

JONAS.

Regarde, Zacharie,
Ce jeune homme...

ZACHARIE, avec étonnement.

En effet...

MATHISEN, de même.

Oui, ces traits... c'est frappant!

TOUS TROIS, à voix basse.

La ressemblance est inouïe!

JONAS.

Et devant moi, vivant, j'ai cru voir, à son air,

Et sur toi veillent les cieux!
Sur ce songe prophétique,
Sur le sort qu'il pronostique,
Le ciel même à nous s'explique...
L'avenir s'offre à nos yeux!

JONAS.

Oui, la lumière céleste
Nous guide et ne nous trompe pas!
Jean!... tu régneras!

TOUS TROIS.

Jean!... tu régneras!!

JONAS.

Dieu par notre voix te l'atteste!

TOUS TROIS.

Jean! tu régneras!...

JEAN.

Moi, mes amis! vous n'y pensez pas!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Il est un plus doux empire
Auquel dès longtemps j'aspire!
Toi, mon bien, mon seul bonheur.
Si je règne sur ton cœur;
Pour moi le plus beau royaume
Ne vaut pas ce toit de chaume,
Doux asile du plaisir,
Où je veux vivre et mourir,
Où Berthe sera toujours
Et ma reine et mes amours!

LES TROIS ANABAPTISTES.

Ah! qu'elle folie extrême!
Dédaigner le rang suprême!
Marche avec nous, suis nos pas
Et bientôt tu régneras.

DEUXIÈME COUPLET.

JEAN, montrant la porte à gauche.

Au lieu de pompe royale,
Pour sa chambre nuptiale,
J'ai cueilli la fleur des champs!
C'est ce soir que je l'attends!

(Avec amour.)

Ce soir, au plus beau royaume
Je préfère l'humble chaume,
Doux asile du plaisir,
Où je veux vivre et mourir,
Où Berthe sera toujours
Et ma reine et mes amours!

— ENSEMBLE.

JEAN.

O joie! ô bonheur suprême!
D'être aimé de ce qu'on aime,
Je ne veux qu'elle ici bas!
Loin de moi portez vos pas!

JONAS, MATHISEN, ZACHARIE.

Ah! quelle folie extrême!
Dédaigner le rang suprême!
Marche avec nous, suis nos pas
Et bientôt tu régneras!

(Les anabaptistes sortent.)

SCÈNE III.

JEAN, seul.

Ils partent!... grâce au ciel!... leur funeste présence
M'empêchait d'être heureux!

(Remontant le théâtre.)

Oui, demain, quand j'y pense,
Demain mon mariage!... ô riant avenir!...

(S'approchant de la porte et des croisées du fond.)

Eh! mais, quel bruit... retentit à cette heure!
De loin d'ici n'entends-je pas
Le galop des coursiers, les armes des soldats?
Qui peut les amener dans mon humble demeure?

SCÈNE IV.

JEAN; BERTHE, entrant en courant, pâle, nu-pieds et échevelée; elle court se jeter dans les bras de Jean.

JEAN, poussant un cri.

Berthe!... ma bien-aimée! ah! d'où vient ton effroi?

BERTHE.

Des fureurs d'un tyran... sauve-moi... défends-moi!...
Comment fuir ses regards!...

(Jean lui montre sous l'escalier un enfoncement caché par un rideau.)

BERTHE, près de l'escalier, et pendant que Jean regarde avec crainte au dehors.

D'effroi, je tremble encore!
Au trépas viens m'arracher,
Dieu puissant, toi que j'implore!
A leur yeux viens me cacher.

(Un sergent et des soldats paraissent à la porte du fond. Berthe se cache dans l'enfoncement à droite.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN SERGENT D'ARMES ET DES SOLDATS.

LE SERGENT.

Par l'ordre de mon maître, et non loin de ces rives,
Au château de Harlem je menais deux captives,
Quand près de ta chaumière, et dans un bois épais
Dont les sombres détours l'ont cachée à ma vue,
L'une soudain a fui!... qu'est-elle devenue?
Réponds!

JEAN.

Je n'en sais rien!...

LE SERGENT, le regardant.

Si vraiment, tu le sais,
Te taire est déjà trop d'audace!...
Tu me la livreras!

JEAN, avec indignation.

Moi! moi! plutôt mourir!

LE SERGENT, avec dédain.

Que m'importent tes jours? que veux-tu que j'en fasse?
Mais ta mère à l'instant à tes yeux va périr
Si tu ne parles pas...

JEAN, étendant ses mains suppliantes.

Ma mère!... grâce!... grâce!...

LE SERGENT, souriant.

Ah! le moyen est bon!... vois! choisis?...

JEAN.

Ah! tyran!!!

(... reste quelques instants la tête cachée entre ses mains, et l'orchestre exprime les combats qui se livrent en lui.)

LE SERGENT, voyant qu'il hésite.

Eh bien!

JEAN, relevant la tête avec fureur.

Qu'entre nous deux le ciel juge et décide,
Et qu'il fasse sur toi tomber le parricide!

Le sergent remonte le théâtre et fait signe à ses soldats d'amener Fidès. Pendant ce temps Berthe, pâle et tremblante, entr'ouvre le rideau à droite. Jean fait un pas vers elle; mais en ce moment on a traîné Fidès à la porte du fond; elle tombe à genoux en étendant les bras vers son fils; des soldats lèvent la hache sur sa tête. Jean se retourne, l'aperçoit; il pousse un cri, s'élance vers Berthe, la fait passer devant lui au moment où le sergent redescend le théâtre.)

JEAN, à Berthe, avec désespoir.

Va-t'en!... va-t'en!...
Par le ciel ou par Satan.
Va-t'en!

(Le sergent reçoit dans ses bras Berthe à moitié évanouie; ses soldats l'entraînent, et Jean tombe hors de lui, sur la chaise à droite, près de la table. Fidès, qu'on a laissée libre, redescend le théâtre en chancelant.)

SCÈNE VI.

JEAN, FIDÈS.

JEAN, revenant à lui et se rappelant ce qui vient de se passer.

Ah! qu'ai-je dit! plutôt la mort... je la préfère,
Courons!

FIDÈS, tombant à ses genoux qu'elle embrasse.

Mon fils! mon fils! sois béni dans ce jour!
Ta pauvre mère
Te fut plus chère
Que Berthe et que ton amour!
Tu viens de donner pour ta mère
Plus que ta vie, en donnant ton bonheur!
Que jusqu'au ciel s'élève ma prière,
Et sois béni, mon fils, béni dans le Seigneur!

JEAN, froidement.

Oui! j'ai fait mon devoir!

FIDÈS, le regardant.

O mortelles alarmes!
Quel air morne et glacé!... dans tes yeux point de larmes!
Ta douleur n'ose-t-elle éclater devant moi?

Mais moi, je viens, mon fils, pour pleurer avec toi!

JEAN, froidement.

A quoi bon murmurer et se plaindre, ma mère?
Ils faut bien obéir aux nobles, aux seigneurs;
Nos femmes et nos biens, nos enfants sont les leurs!
Nous devons, sous le joug, nous courber et nous taire.

FIDÈS.

Je n'aime pas, mon fils, t'entendre ainsi parler!
Quelque sombre projet t'agite?

JEAN.

Non, ma mère!
Il est tard!... le repos est pour vous nécessaire!
Laissez-moi!
(avec impatience)
Je le veux!

FIDÈS.

Ah! tu me fais trembler!
Je te laisse!
(Avec tendresse.)
A demain!

JEAN, d'un air froid et calme.

A demain!
(Fidès entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE VII.

JEAN, seul, cessant de se contraindre et éclatant

O furies!
Qui déchirez mon cœur, venez, guidez mon bras!
Le ciel ne tonne pas sur ces têtes impies!
A moi donc de punir, à moi donc leur trépas!
Qui faut-il immoler?... qui frapper?... tous!!! je jure
De laver dans leur sang ma honte et mon injure!
Oui... leur sang! mais comment?...
(On entend dans le fond le psaume des trois anabaptistes.)

VOIX DES ANABAPTISTES.

Au nom d'un Dieu vengeur,
Venez à nous! sinon, malheur à vous! malheur!

JEAN.

Ah! c'est Dieu qui m'entend!... Dieu qui me les envoie

Pour servir ma vengeance et me livrer ma proie !
(Il va à la porte du fond qu'il ouvre doucement.)

SCÈNE VIII.

JONAS, MATHISEN, ZACHARIE, JEAN.

JEAN, à demi voix,

Entrez ; ma mère dort ! entrez et parlez bas.
Dans mes rêves tantôt, lisant le rang suprême,
Ne m'avez-vous pas dit : Suis-nous ! tu régneras?

JONAS.

Et nous t'offrons encore un diadème !
Sois roi !

JEAN.

Pourrais-je alors frapper mes ennemis?

MATHISEN ET ZACHARIE.

A ta voix ils seront par nous anéantis !

JEAN.

Et pourrais-je immoler Oberthal?

JONAS.

Ce soir même !

JEAN.

Que faut-il faire alors? parlez et je vous suis !

JONAS.

Gémissant sous le joug et sous la tyrannie,
Nos frères d'Allemagne attendent le Messie
Qui doit briser leurs fers ! prêts à se soulever
Au seul nom du prophète
Que Dieu leur a promis, et que j'ai su trouver !

JEAN.

Que dites-vous?

JONAS.

Le ciel dont je suis l'interprète,
Le ciel nous a lui-même, à des signes certains,
Révélé cet élu marqué par les destins !
(Avec force.)
Jean ! Dieu t'appelle ! Jean ! le ciel cette nuit même
Ne t'a-t-il pas dicté sa volonté suprême !

JEAN, troublé.

Tu dis vrai !

JONAS.

Bien souvent te brisant sous sa loi,
N'est-ce pas son esprit qui s'empare de toi?

JEAN.

Tu dis vrai!

JONAS.

Viens alors, viens avec nous, mon frère.

ENSEMBLE.

JONAS, MATHISEN, ZACHARIE.

Oui! c'est Dieu qui t'appelle et t'éclaire!
A tes yeux a brillé sa lumière,
En tes mains il remet sa bannière.
Avec elle apparais dans nos rangs,
Et des grands cette foule si fière
Va par toi se réduire en poussière,
Car le ciel t'a choisi sur la terre
Pour frapper et punir les tyrans!

JEAN.

Oui! le Dieu qui m'appelle et m'éclaire
A souvent, dans la nuit solitaire,
A mes yeux fait briller sa lumière!
O mon Dieu! j'obéis, je me rends!
Oui! j'irai sous ta sainte bannière
A ta voix les réduire en poussière!
Car ton bras m'a choisi sur la terre
Pour frapper et punir les tyrans!

JONAS.

Ne sais-tu pas qu'en France, une chaste héroïne
Qu'inspiraient, comme toi, de saintes visions,
Jeanne d'Arc a sauvé son pays...

JEAN.

Oui, marchons...
Tombe sur nos tyrans la vengeance divine!

ZACHARIE.

Mais, envoyé du ciel, songe bien désormais
Que tout lien terrestre est brisé pour jamais!
Que tu ne verras plus ton foyer ni ta mère!

JEAN.

Ma mère!

MATHISEN ET ZACHARIE.

Elle n'est plus pour toi qu'une étrangère!

JONAS.

Partons ou renonçons, amis, à nos projets!

JEAN.

Partir! sans voir ma mère!

JONAS, MATHISEN, ZACHARIE.

Il le faut, Dieu le veut!

JEAN.

Ah! pour grâce dernière,
Avant de m'éloigner que je la voie encor!

(S'approchant de la porte à droite.)

Du silence!... elle dort!

(Il avance la tête et écoute.)

Et pendant son sommeil, murmure une prière!

(Écoutant plus attentivement.)

C'est pour moi qu'elle prie!

(Écoutant, et répétant à mesure les paroles.)

Oui, pour moi son enfant!
Et son enfant la fuit et la délaisse!...
Non, non... partez sans moi! je reste à sa vieillesse!
Ma mère est le seul bien qui me reste à présent!

TOUS TROIS, à demi voix.

Et la vengeance!!!
Et l'espérance
De voir tomber nos oppresseurs!

JEAN, regardant toujours à droite, avec douleur et regret.

Ma mère!

TOUS TROIS, de même.

Et la couronne
Que le ciel donne
A ses élus! à ses vengeurs!

JEAN, de même.

Ma mère!

TOUS TROIS.

O sainte extase
Qui nous embrase,
D'un vain amour brise les nœuds.
Viens! Dieu t'appelle,
Palme immortelle
Pour toi descend du haut des cieux!

JEAN, aux trois anabaptistes.

Un seul... un seul instant de grâce!

TOUS TROIS.

Voici l'heure!... viens, suis nos pas.

JEAN.

Prêt à partir, qu'au moins son fils l'embrasse.
(Il fait un pas dans la chambre et revient vivement.)
Non, si je l'embrassais je ne partirais pas!
Adieu tout mon bonheur!

TOUS TROIS, à demi voix et l'entraînant.

Et la vengeance!
Et l'espérance
De voir tomber nos oppresseurs!

JEAN, entraîné par eux et tendant les bras vers la chambre à droite, et à demi voix.

Ma mère!

TOUS TROIS, l'entraînant toujours.

Et la couronne
Que le ciel donne
A ses élus, à ses vengeurs!

JEAN, de même.

Ma mère!

ENSEMBLE.

JONAS, MATHISEN, ZACHARIE.

O sainte extase
Qui nous embrase
Viens le guider dans les combats!
Oui, Dieu t'appelle;
Soldat fidèle,
Entends sa voix et suis nos pas!
Viens, suis nos pas!

JEAN, que l'on entraîne.

Adieu, ma mère
Et ma chaumière!
Je ne dois plus vous voir, hélas!
O mon village!
O douce image!
Oui, dans mon cœur tu resteras!
(Ils entraînent Jean. La toile tombe.)

ACTE III.

Le camp des anabaptistes dans une forêt de la Westphalie. En face du spectateur, un étang glacé qui s'étend à l'horizon et se perd dans les brouillards et dans les nuages. A droite et à gauche, une antique forêt dont les arbres bordent un côté de l'étang; de l'autre côté de l'étang, les tentes des anabaptistes. Le jour est sur son déclin. On entend dans le lointain un bruit de combat qui augmente et se rapproche. Des soldats anabaptistes se précipitent sur le théâtre par la droite; des femmes et des enfants, sortant du camp, accourent à leur rencontre au moment où un autre groupe de soldats entre par la gauche, traînant, enchaînés, plusieurs prisonniers, hommes et femmes richement vêtus, hauts barons et dames châtelaines des environs, un moine, des enfants, etc.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHISEN ET LE CHŒUR, montrant les prisonniers.

CHŒUR.

Du sang! que Judas succombe!
Du sang! dansons sur leur tombe!
Du sang! voilà l'hécatombe
Que Dieu vous demande encor!
Frappez l'épi dès qu'il s'élève,
Frappez le chêne dans sa séve,
Qu'ils tombent tous sous notre glaive,
Car Dieu l'a dit, Dieu veut la mort!

TOUS, levant leur bras au ciel.

Gloire au Dieu des élus!
Te Deum laudamus!

MATHISEN.

Et les méchants couvraient la terre,
Et leurs forfaits sont expiés!
Et le Prophète en sa colère,
Les renversa tous sous nos pieds!

CHŒUR.

Du sang! que Judas succombe!
Du sang! dansons sur leur tombe!
Etc., etc.

(Les femmes et les enfants dansent autour des prisonniers qu'on a amenés au milieu du théâtre, et qui tombent à genoux; les haches sont levées sur leurs têtes.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MATHISEN.

MATHISEN, se plaçant devant les prisonniers, et s'adressant aux soldats.

Arrêtez!

UN DES CHEFS ANABAPTISTES, à Mathisen.

Quoi! ton cœur connaît la pitié!

MATHISEN.

Non!

Mais ces nobles seigneurs peuvent payer rançon,
Qu'on les épargne!

LES ANABAPTISTES.

Il a raison!

(On emmène les prisonniers vers le camp qui est à gauche. En ce moment on entend, vers la droite, une marche brillante. C'est Zacharie revenant du combat avec un groupe d'anabaptistes.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, ZACHARIE, SOLDATS ANABAPTISTES.

ZACHARIE.

Aussi nombreux que les étoiles
Ou bien que les flots de la mer,
En chasseurs, qui tendraient leurs toiles
Contre les aigles du désert,
Vers nos phalanges immortelles,
Venaient les païens courroucés!
Où donc sont-ils?... Ils ont fui, dispersés!
Comme le sable, au désert!... Dispersés!
Dispersés!
Tous, dispersés!
Couvrant les monts, couvrant les plaines,
Leurs chars qu'on voyait défiler,
Pour nous lier traînaient des chaînes,
Des roseaux pour nous flageller!
Pour nous punir, pauvres esclaves,
Ces vaillants guerriers sont venus!
Où sont-ils, ces guerriers si braves?
Où donc sont-ils?... Ils ne sont plus!

(A la fin de ce couplet, les soldats anabaptistes, accablés de fatigue, se sont assis ou étendus sur la neige pour se reposer.)

MATHISEN, prenant Zacharie à part.

Voici la fin du jour! Nos fidèles soldats
Depuis l'aurore ont tous combattu!...

ZACHARIE.

Pour la gloire!

MATHISEN.

Aux estomacs à jeun elle ne suffit pas.

ZACHARIE.

Voici venir pour eux les fruits de la victoire!
Sur cet étang glacé, de tous les environs,
De nombreux pourvoyeurs, le front haut, le pied leste,
Accourent vers le camp!

MATHISEN.

C'est la manne céleste
Qui vient reconforter nos pieux bataillons.

(On voit dans le fond du théâtre défiler, sur l'étang glacé, des traînaux attelés de chevaux, des petites voitures à quatre roues chargées de provisions : la fermière est assise sur la banquette de devant, et un homme debout, derrière elle, pousse le traîneau. Des hommes, des femmes et des enfants, portant sur leur tête des paniers ou des pots de lait, sillonnent l'étang glacé dans tous les sens et abordent auprès du camp.)

ZACHARIE, prenant à part Mathisen.

Et toi pendant ce temps...

(Il lui parle bas et lui remet un papier cacheté.)

Va!... tu m'entends!

(Mathisen sort par la droite.)

CHŒUR DES ANABAPTISTES.

Voici les laitières,
Lestes et légères,
Sur leurs têtes fières
Portant leurs fardeaux;
Leurs pieds avec grâce
Effleurant la glace
Sans laisser de trace
Glissent sur les flots.

CHŒUR DE PAYSANS ET DE PAYSANNES.

Pour vous nous quittons nos cabanes,
Pour vous servir nous venons en ce lieu!
Achetez! achetez!... loin de nous les profanes!
Nous ne vendons qu'aux soldats du vrai Dieu!

CHŒUR DES ANABAPTISTES.

Voici les fermières,
Lestes et légères,
Etc., etc.

(Les anabaptistes courent recevoir les provisions qu'on leur apporte et offrent en échange aux pourvoyeurs et aux jeunes filles des étoffes précieuses, des

vases de prix entassés dans le camp. Les jeunes filles, qui ont défait leurs patins, se mettent à danser, pendant que les soldats anabaptistes, qui se sont assis, boivent et mangent, servis par leurs femmes et leurs enfants. — La nuit commence à descendre sur la forêt; les paysans et les paysannes ont repris leurs patins, et on les voit au loin disparaître sur l'étang glacé.)

ZACHARIE, aux anabaptistes.

Livrez-vous au repos, frères, voici la nuit.

(Les anabaptistes s'éloignent. On place des sentinelles; des patrouilles partent pour veiller autour du camp; le théâtre change et représente la tente de Zacharie, une table, des siéges, etc., etc.)

SCÈNE IV.

ZACHARIE, MATHISEN, entrant ensemble par l'ouverture que les rideaux relevés forment au fond de la tente.

ZACHARIE, allant à lui.

Ainsi que je l'avais prescrit,
Tu reviens de Munster!...

MATHISEN.

J'ai sommé de se rendre
Son gouverneur, le vieil Oberthal!

ZACHARIE.

Qu'a-t-il dit?

MATHISEN.

Le château de son fils, par nous réduit en cendre,
L'a rendu furieux; il ne veut rien entendre!
L'impie!...

ZACHARIE.

Il a beau faire, il cédera bientôt!

MATHISEN.

Oui, mais en attendant, si Munster nous résiste,
C'en est fait, dès demain, du dogme anabaptiste,
Car l'empereur accourt!

ZACHARIE.

Il faut donner l'assaut!
Prends trois cents de nos gens! saisissons l'avantage
De la nuit...

MATHISEN, hésitant.

Mais pourtant...

ZACHARIE.

C'est l'arrêt du Très-Haut!

C'est l'ordre du Prophète! Enflamme leur courage!
Promets-leur, en son nom, la gloire et le pillage!

(Mathisen sort.)

SCÈNE V.

ZACHARIE, regardant du côté où est la tente du Prophète.

Idole populaire!... utile à nos desseins,
Et qu'après le succès renverseront nos mains!...
J'ignore quel projet... quel remords le tourmente;
Mais Jean depuis hier, retiré sous sa tente,
Refuse de paraître!...

SCÈNE VI.

ZACHARIE, JONAS ET PLUSIEURS SOLDATS se présentent à l'entrée de la tente amenant OBERTHAL.

JONAS, s'adressant à Zacharie.

Un voyageur errant
Que nous avons surpris aux environs du camp!

OBERTHAL, avec embarras.

Égaré dans la nuit et dans ce bois immense...

JONAS.

Il venait, a-t-il dit, se joindre à nous.

ZACHARIE.

Avance!
Est-ce vrai qu'en nos rangs tu venais t'engager?

OBERTHAL, à part.

Laissons-lui son erreur! seul moyen, je le pense,
De pénétrer plus tard à Munster sans danger!

TRIO.

OBERTHAL.

Sous votre bannière
Que faut-il faire?
Je veux le savoir!

JONAS ET ZACHARIE.

Tu veux le savoir?
Puisque tu persistes,
Des anabaptistes,

Voici le devoir :
(Jonas va chercher au fond de la tente un broc et des verres qu'il place sur la table.)

ZACHARIE.

Le paysan et sa cabane
En tout temps tu respecteras!

OBERTHAL.

Je le jure!

ZACHARIE.

Abbaye ou couvent profane
Par le vin tu purifieras.

OBERTHAL.

Je le jure!

JONAS.

Ou baron, ou marquis, ou comte,
Au premier chêne tu pendras!

OBERTHAL.

Je le jure!

ZACHARIE.

Toujours et quel que soit leur compte,
Leurs beaux écus d'or tu prendras!

OBERTHAL.

Je le jure!

JONAS.

Du reste, en bon chrétien, mon frère,
Saintement toujours tu vivras!

ZACHARIE ET JONAS, allant à la table, et versant du vin dans les trois verres.

Versez, versez, frères!
Le doux choc des verres
Fait les cœurs sincères
Et les vrais amis!
(A part.)
Prudence et mystère...
Est-il bien sincère?
Si par un faux frère
Nous étions trahis!

OBERTHAL, à part.

Infâme repaire!
Race sanguinaire,
Au ciel et sur terre
Soyez tous maudits!

(Aux anabaptistes.)

J'y consens, mon frère.
Oui, le ciel m'éclaire :
Sous votre bannière
Je dois être admis!

JONAS.

Pour prendre Munster l'invincible,
Avec nous à l'instant tu marcheras!

OBERTHAL.

J'irai!

JONAS.

Et son gouverneur si terrible...

OBERTHAL.

Qui?

ZACHARIE.

Le vieil Oberthal!

OBERTHAL, à part.

Mon père!

JONAS, lui versant à boire.

Massacré!

OBERTHAL, à part.

Juste ciel!...

JONAS.

Et son fils, si nous pouvons le prendre
Aux créneaux des remparts par nous sera pendu!
Tu le jures?...

OBERTHAL, avec indignation.

Qui? moi?

ZACHARIE, avec colère.

Par la Bible, veux-tu
Jurer avec nous de le pendre?

OBERTHAL.

Je le jure!...

JONAS ET ZACHARIE.

C'est bien!... c'est entendu!

ENSEMBLE.

JONAS ET ZACHARIE.

Verse, verse, frère,
Puisque Dieu t'éclaire;
Sous notre bannière
Tu seras admis!

Embrassons-nous, frères.
Le doux choc des verres
Fait les cœurs sincères
Et les vrais amis!

OBERTHAL.

Verse, verse, frère,
Oui, le ciel m'éclaire;
Sous votre bannière
Je dois être admis!
(A part.)
O Dieu tutélaire,
Ta juste colère
Châtiera, j'espère,
De pareils bandits!

JONAS.

Mais pourquoi dans l'ombre
Demeurer ainsi?
Chassons la nuit sombre
Qui nous couvre ici.
(Tirant de sa poche un briquet qu'il se met à battre.)
La flamme scintille,
Et grâce à ce fer,
Du caillou pétille
Et jaillit l'éclair.
(Il allume une lampe qui est sur la table.)
O douce rencontre,
Qui sans doute ici
L'un à l'autre montre
Les traits d'un ami:
(A la lueur de la lampe qui vient de s'allumer, tous trois se reconnaissent.)
O ciel!

JONAS.

C'est lui!

OBERTHAL, à part.

Brigand!

ZACHARIE.

Oberthal!

JONAS.

Cet infâme!

OBERTHAL.

Mon sommelier, fils de Satan!

JONAS.

Mon ancien maître, mon tyran!

OBERTHAL.

Vous! que tous deux l'enfer réclame.

ZACHARIE.

Toi, qui fis couler notre sang!

ENSEMBLE.

JONAS ET ZACHARIE.

Le ciel nous éclaire!
Réjouis-toi, frère,
A notre bannière,
Que tu vois d'ici.
O destin prospère,
Tu seras, j'espère,
Pendu par un frère
Et par un ami!

OBERTHAL.

O Dieu tutélaire!
Ta juste colère
Châtiera, j'espère,
De pareils bandits!
Infâme repaire,
Race sanguinaire,
Au ciel et sur la terre
Soyez tous maudits!

(Les soldats qui étaient en sentinelle à la porte de la tente sont accourus au bruit et entraînent Oberthal.)

ZACHARIE, à Jonas.

Qu'on le mène au supplice!...
(Réfléchissant.)
Ah! qu'un moine l'escorte!

JONAS.

Sans consulter le Prophète!

ZACHARIE, avec impatience.

Il n'importe!

(Apercevant Jean qui entre dans la tente par la droite.)

C'est lui!... va-t'en.

(Jonas sort par le fond. Jean entre par la droite, l'air pensif et la tête baissée.)

SCÈNE VII.

ZACHARIE, JEAN.

ZACHARIE, s'approchant de Jean.

Quel air pensif et soucieux,
Quand le guerrier prophète, inspiré par les cieux,
Apparaît dans sa gloire à l'Allemagne entière,
Comme l'ange vengeur que la France révère!...

JEAN.

Jeanne d'Arc sur ses pas fit naître des héros,
Et je n'ai sur les miens traîné que des bourreaux!

ZACHARIE.

Dans le sang des tyrans ils vengent nos injures!

JEAN, se parlant à lui-même et portant la main à son cœur.

Alors donc, ô mon cœur, d'où vient que tu murmures,
Et pourquoi sous mes pieds cet abîme de feu?
(A Zacharie.)
Oui, je doute de vous, de moi-même et de Dieu.
Je n'irai pas plus loin!

ZACHARIE.

Qu'oses-tu dire?

JEAN.

Que je veux voir ma mère!

ZACHARIE.

Ou plutôt son trépas!
Car si tu la revois, ne t'en souvient-il pas,
Dans l'intérêt du ciel, à l'instant elle expire!

JEAN, se levant, et jetant son épée.

Pour m'immoler d'abord reprenez donc ce fer!
Je vous la rends, adieu! L'Allemagne enchaînée
Est libre par mon bras; ma tâche est terminée!

ZACHARIE.

Jeanne a sacré dans Reims le roi qui lui fut cher,
Toi, tu dois être un jour couronné dans Munster!

JEAN, avec force.

Ma tâche est terminée,
Je n'irai pas plus loin!

ZACHARIE, derrière lui, à part, et portant la main à son poignard

Par Satan et l'enfer!...

SCÈNE VIII.

OBERTHAL, la tête baissée, conduit par JONAS et des SOLDATS, traverse le théâtre, au fond, en dehors de la tente. Le moine qui a paru à la première scène est à côté d'Oberthal et l'exhorte; à ses côtés deux soldats portent des torches.)

JEAN, se retournant.

Où va ce prisonnier?

JONAS.

A la mort!

ZACHARIE, aux soldats.

Qu'il vous suive.

JEAN, avec fierté.

Qui peut dire : il mourra, si moi, je dis : Qu'il vive!
Je lui fais grâce...

(Reconnaissant à la lueur des torches Oberthal qui entre dans la tente, il recule avec horreur.)

Oberthal!...

ZACHARIE, avec ironie.

Ton courroux
Lui fait-il grâce encor?

JEAN.

Laisse-nous! laisse-nous!

(Zacharie et Jonas sortent.)

SCÈNE IX.

JEAN, OBERTHAL, SOLDATS au fond du théâtre, en dehors de la tente.

JEAN, à Oberthal.

Le ciel à moi te livre!

OBERTHAL.

Il est juste!... mon crime
A mérité la mort; du haut de mes créneaux,
Berthe, pure et chaste victime,
Pour sauver son honneur, s'élança dans les flots!

JEAN, avec fureur.

Morte!

OBERTHAL.

Non!... et touché du remords qui m'accable,
Dieu voulut épargner ce forfait au coupable!
Des flots il sauva Berthe!

JEAN, vivement.

Et comment, parle?

OBERTHAL.

Hier,
Un de mes gens prétend l'avoir vue à Munster.

JEAN, avec force.

A Munster! à Munster!

OBERTHAL.

J'allais implorer d'elle
Et du ciel mon pardon; en tes mains me voilà!
J'ai tout dit, frappe!

JEAN, aux soldats, qui s'avancent la hache levée.

Épargnez l'infidèle!

(A part.)

Berthe sur lui prononcera!

(Les soldats emmènent Oberthal.)

SCÈNE X.

JEAN, seul.

Remparts, que ma pitié n'osait réduire en cendre,
Vous qui me cachez Berthe, il faudra me la rendre.
Et vous, à qui je dois sa vie et mon bonheur,
Un aussi grand miracle ouvre mes yeux, Seigneur,
Et je ne doute plus!... Lumières éternelles,
Je vous suis!... Guidez-moi vers Munster!...

SCÈNE XI.

JEAN, MATHISEN, accourant effrayé, et entrant par la gauche de la tente.

MATHISEN.

O terreur!

JEAN.

Qu'est-ce donc?... dans le camp d'où vient cette rumeur?

MATHISEN.

Toi seul peux désarmer ces cohortes rebelles,
Des portes de Munster, des guerriers sont sortis,
Et les nôtres par eux mis en fuite et détruits...

JEAN.

Courons!...

(Suivi de Mathisen, il se précipite par la gauche hors de la tente. Le théâtre change et représente de nouveau le camp des anabaptistes.)

SCÈNE XII.

TOUS LES SOLDATS, accourant en désordre.

PREMIER CHŒUR.

Trahis, trahis,
Par lui, Munster nous fut promis.
Il dut par nous être conquis!

DEUXIÈME CHŒUR.

Il nous disait : la palme est prête,
Et quand il prédit sa conquête...

PREMIER CHŒUR.

Nos soldats, lâchement surpris,
Sont livrés à nos ennemis!

TOUS.

La mort! la mort au faux prophète!

PREMIER CHŒUR.

Du haut des remparts de Munster
Jaillissent la foudre et le fer!

DEUXIÈME CHŒUR.

Oui, le ciel fait, sur notre tête,
Mugir et tomber la tempête!

(Jean paraît en ce moment.)

TOUS.

La mort! la mort au faux prophète!

JEAN, s'adressant aux soldats.

Qui vous a, sans mon ordre, entraînés aux combats?

TOUS, montrant Mathisen.

C'est lui!...

MATHISEN, effrayé, montrant Zacharie.

C'est lui!...

JEAN, à Zacharie, Jonas et Mathisen.

Perfides, que mon bras

(S'adressant aux soldats.)

Devrait punir!... Et vous, insensés que vous êtes,
Depuis quand au trépas ai-je voué vos têtes,
Sans y marcher devant vous?
Du Dieu qui, dans ses mains, tenait les palmes prêtes
Votre rebellion excita le courroux!
Pour obtenir de lui la victoire... à genoux!
Peuple impie, à genoux!

Et sous son bras vengeur, coupables, courbez-vous.

(Tous se mettent à genoux.)

PRIÈRE AVEC CHŒUR.

Seigneur, qui vois notre faiblesse,
Dans la cendre mon front s'abaisse,
Car ton appui m'est retiré!
Seigneur, exauce ma prière,
Seigneur, apaise ta colère,
Pardonne à ton peuple égaré!

(On entend dans le lointain un bruit de clairons et de trompettes.)

Écoutez! écoutez! les clairons font entendre
Sur les murs de Munster leurs défis orgueilleux!
Dieu m'inspire... Marchons!... sur vos fronts glorieux
La victoire va descendre!

TOUS.

Oui, c'est l'élu! c'est le fils du Seigneur!

JEAN, à part, avec amour.

Berthe sera sauvée!

(Haut, avec exaltation.)

Oui, je serai vainqueur!

(Avec un délire religieux, et comme inspiré.)

Et toi qui m'apparais, Dieu puissant! Dieu vengeur!...

HYMNE DE TRIOMPHE.

Roi du ciel et des anges,
Je dirai tes louanges
Comme David ton serviteur!
Car Dieu m'a dit : Ceins ton écharpe
Et conduis-les dans le salut.
Réveille-toi, ma harpe!
Réveille-toi, mon luth!
Victoire! c'est Dieu qui m'envoie;
Que sa bannière se déploie,
Que les monts tressaillent de joie
Et disent la gloire des cieux!
La main qui lance le tonnerre
Réduit les remparts en poussière!
L'Éternel est roi sur la terre,
L'Éternel est victorieux!

(Regardant le jour qui commence à paraître au fond de la forêt.)

En marche! en marche! et combattez sans crainte,
Car Dieu nous suit de ses regards!
En marche! en marche!... et devant l'Arche sainte,

Munster, tomberont tes remparts!

(L'armée des anabaptistes se range en bataille et commence à défiler.)

Guerriers, que la trompette
Annonce leur défaite;
Que le clairon répète
Notre chant
Triomphant!

Victoire!...

CHŒUR.

Victoire! c'est Dieu qui l'envoie;
Que sa bannière se déploie
Que les monts tressaillent de joie
Et disent la gloire des cieux!
La main qui lance le tonnerre
Réduit les remparts en poussière!
L'Éternel est roi sur la terre,
L'Éternel est victorieux!

(Dans ce moment, le brouillard qui couvrait l'étang et la forêt se dissipe; le soleil brille et laisse apercevoir dans le lointain, au delà de l'étang glacé, la ville et les remparts de Munster, que Jean leur montre de la main. L'armée pousse des cris de joie, et incline devant lui ses bannières. La toile tombe.)

ACTE IV.

Une place publique de la ville de Munster. A droite, la porte de l'hôtel de ville de Munster; plusieurs marches y conduisent. Plusieurs rues aboutissent à la place publique. Au lever du rideau, plusieurs bourgeois, portant des sacs d'argent ou des vases précieux, montent les marches de l'hôtel de ville; d'autres descendent les mains vides. Plusieurs arrivent par les différentes rues, s'avancent au bord du théâtre et forment des groupes. Ils regardent autour d'eux avec inquiétude et se parlent à voix basse.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHŒUR.

Courbons notre tête!
Craignons le trépas!

(Voyant vers le fond une patrouille d'anabaptistes et criant à haute voix.)

Vive le Prophète!
Vivent ses soldats!

(A demi voix, sur le devant du théâtre.)

A bas le Prophète!
A bas ses soldats!

PLUSIEURS BOURGEOIS.

Ils ont pris d'assaut notre ville,
Nos murailles fument encor!
Et chacun doit, bourgeois docile,
Donner son argent et son or,
Sinon la mort!

TOUS, avec terreur, à voix basse.

Sinon la mort!

UN BOURGEOIS, à un de ses voisins.

Voisin, quelle nouvelle?

L'AUTRE BOURGEOIS.

Elles sont des plus tristes!
Le prophète ou Satan qui vient pour nous damner,
Dans nos murs va, dit-on, se faire couronner
Comme roi des anabaptistes!

PREMIER BOURGEOIS.

En es-tu sûr?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Chacun le dit ici!

PREMIER BOURGEOIS.

Et quand donc?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Aujourd'hui!

ENSEMBLE, à voix basse.

Courbons notre tête,
Craignons le trépas!

(Voyant les soldats qui redescendent du palais et criant à haute voix.)

Vive le Prophète!
Vivent ses soldats!

(A voix basse.)

A bas le Prophète!
A bas ses soldats!

SCÈNE II.

(Pendant ce dernier chœur, une mendiante est entrée et s'est assise sur une borne au fond du théâtre. Les bourgeois, prêts à quitter la place publique, s'approchent d'elle.)

PREMIER BOURGEOIS.

Assise sur cette humble pierre,
Femme, que fais-tu là? redoute leur colère!

Va-t'en!

FIDÈS, sortant la tête de son capuchon.

Pourquoi?... quels biens pourraient m'être ravis?
Qu'a-t-on à perdre, alors qu'on a perdu son fils?

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Donnez pour une pauvre âme,
Ouvrez-lui le paradis!
Donnez à la pauvre femme
Qui prie, hélas! pour son fils!
Au sein de votre richesse,
Donnez, seigneur opulent!
Donnez pour dire une messe,
Hélas! à mon pauvre enfant!

DEUXIÈME COUPLET.

J'ai faim, j'ai bien froid!... mais n'importe...
La tombe est plus froide encor!...
Et moi, bientôt glacée et morte...
Qui donc priera pour mon sort!
Donnez, donnez pour son âme!
Ouvrez-lui le paradis!
Donnez à la pauvre femme
Qui pleure, hélas! sur son fils!

PREMIER BOURGEOIS, montrant l'hôtel de ville.

C'est l'heure, on nous attend, et si nous différons,
Il y va de nos jours!

(Donnant, ainsi que plusieurs bourgeois, quelques pièces de monnaie à Fidès.)

Tiens! tiens!

FIDÈS.

Merci!

(La cloche sonne de nouveau.)

TOUS LES BOURGEOIS.

Courons!

SCÈNE III.

FIDÈS, UN JEUNE PÈLERIN, qui sort de la rue à droite, et marche avec peine.

FIDÈS.

Un pauvre pèlerin!... La fatigue, mon frère,
Semble vous accabler?

LE PÈLERIN.

Dieu ! quelle est cette voix?

FIDÈS.

Berthe!... Berthe!... Ces traits!...

BERTHE.

Fidès!... ma bonne mère!

FIDÈS.

Sous ces habits... c'est toi que je revois!

(Elles se jettent dans les bras l'une de l'autre, s'embrassent, et semblent s'interroger sur la ritournelle du duo suivant.)

DUO.

BERTHE.

Pour garder à ton fils le serment qui m'engage,
Vainement j'ai cherché le trépas dans les flots!
Un pêcheur m'a portée expirante au rivage,
Où des soins généreux m'ont cachée aux bourreaux!
Et plus tard j'ai couru! j'ai revu ta chaumière!...
Où sont-ils?... où sont-ils?... Disparus pour jamais!
Vers Munster j'ai tourné mon espoir! Là naguère
Mon aïeul, vieux soldat, fut gardien du palais!
Seule, à pied... j'ai bravé les dangers, la misère!
Cet humble habit l'éloignait de mes pas!
Et j'accours!... je te vois! mon amie et ma mère!
Guide-moi vers ton fils!... conduis-moi dans ses bras!

FIDÈS, à part.

Pauvre fille!... comment faire
Pour t'apprendre ma misère,
Pour te dire qu'une mère
D'un fils pleure le trépas!

BERTHE, avec joie et vivacité.

Près de ton fils, conduis-moi, bonne mère;
Viens, hâtons-nous!... O bonheur! ô transport!

FIDÈS, de même.

Mon fils!...

BERTHE, voyant son trouble.

En quels lieux est-il donc?

FIDÈS, sanglotant.

Il est mort!

BERTHE, poussant un cri.

Mort!... mort!...

(Moment de silence et de consternation.)

BERTHE.

Dernier espoir, lueur dernière,
Qui pour jamais ont disparu!
Que faire encor sur cette terre?
Mon bien-aimé, je t'ai perdu!

FIDÈS.

Un matin, je trouvai dans mon humble logis
Des habits teints de sang... c'étaient ceux de mon fils.
Une voix s'écria : Le ciel voulait sa tête,
Tu ne le verras plus! c'est l'arrêt du prophète!

BERTHE.

Qui? lui! ce monstre, ce tyran!
Imposteur, qui remplit l'Allemagne de sang...
Et partout, devant lui, soulève la tempête!..

FIDÈS, avec désespoir.

Il a tué mon fils!..

BERTHE.

Punissons leurs forfaits!

FIDÈS.

Hélas! tu ne peux rien, pauvre fille!

BERTHE.

Peut-être!
Si je puis seulement entrer dans son palais...

FIDÈS.

Eh! que veux-tu?

BERTHE.

Frapper le traître!

(Avec exaltation.)

Dieu me guidera!
Dieu m'inspirera!
Sa voix immortelle
M'anime et m'appelle!
Ma seule espérance
Est dans la vengeance...
Jean... réveille-toi!
Viens! marche avec moi!

BERTHE.

Pour ce cruel point de clémence.

FIDÈS.

Prions même pour le méchant!

BERTHE.

Je ne lui dois que la vengeance !

FIDÈS.

Me rendra-t-elle mon enfant?

BERTHE.

C'est sauver l'Allemagne entière,
Que du tyran la délivrer!

FIDÈS.

Peut-être a-t-il aussi sa mère,
Qui, comme moi, va le pleurer!

BERTHE.

Non, non, j'en ai fait le serment!
Jean!... tu seras vengé!

FIDÈS.

Comment?

BERTHE.

Adieu donc!

FIDÈS.

Reste encor!

BERTHE.

Dieu me guide!

FIDÈS.

A la mort!

BERTHE.

J'y compte! Dieu me guidera!
Dieu m'inspirera!
Sa voix immortelle
M'invite et m'appelle!
Ma seule espérance
Est dans la vengeance!...
Jean! réveille-toi!
Viens!... marche avec moi!

(Berthe se précipite vers une des rues à gauche qui conduit au palais. Fidès, qui ne peut courir aussi vite, la suit de loin en tendant les bras vers elle.)

(Le théâtre change et représente la cathédrale de Munster.)

(Une partie de cortége est censée déjà entrée ; l'autre moitié continue à défiler; au fond de l'église des trabans de la garde du Prophète forment la haie. Marche des grands électeurs portant l'un la couronne, l'autre le sceptre, l'autre la main de justice, celui-ci le sceau de l'État, et d'autres ornements impériaux. Jean paraît après eux, la tête nue et habillé en blanc. Il traverse la nef principale et se rend dans le chœur au maître autel qui est dans le fond à droite et qu'on ne voit pas. Le peuple, qui est sur le devant du

théâtre, veut se précipiter sur ses pas. Il est repoussé par les trabans dans les chapelles latérales. Tous disparaissent. Fidès, qui vient d'entrer, est seule à gauche, à genoux, sur le devant du théâtre, ne s'occupant pas de ce qui se passe autour d'elle, et plongée dans la rêverie et la prière. Tout à coup, on entend un grand bruit d'orgues, de clairons et de trompettes. C'est le moment du couronnement.)

CHŒUR, en dehors.

Domine, salvum fac regem nostrum prophetam!

FIDÈS, levant la tête.

Que Dieu sauve le roi prophète!
Disent-ils... Ce sont là leurs vœux!
Et moi, j'appelle sur sa tête
La juste vengeance des cieux!
(Priant.)
Grands dieux, exaucez ma prière!
Qu'errant, misérable et proscrit,
Il soit châtié sur la terre!
Que dans le ciel il soit maudit!

CHŒUR.

Domine, salvum fac regem nostrum prophetam!

FIDÈS, continuant.

Oh! ma fille!... Oh! Judith nouvelle,
Que s'accomplisse ton dessein!
Qu'en ta main le glaive étincelle,
Et de leur roi frappe le sein.

CHŒUR.

Domine, salvum fac regem nostrum prophetam!

(Les orgues jouent de nouveau. Les enfants de chœur et les jeunes filles entrent n chantant sur la marche suivante. Derrière eux, le peuple s'avance et couvre e théâtre.)

CHŒUR.

Le voilà, le roi prophète!
Le voilà, le fils de Dieu!
A genoux!... courbez la tête
Devant son sceptre de feu!

UNE VOIX SEULE.

En son sein aucune femme
Ne l'a porté ni conçu!
Fils de Dieu, divine flamme,
Rayon du ciel descendu.

CHŒUR.

Le voilà, le roi prophète!
Le voilà, le fils de Dieu!
A genoux!... courbez la tête
Devant son sceptre de feu!

(Sur le haut du grand escalier paraît Jean, couvert des habits impériaux, le sceptre en main, la couronne en tête. Derrière lui Jonas, Zacharie, Mathisen et ses principaux officiers. A son aspect tout le monde se prosterne. Seul, debout, au milieu de cette multitude, Jean descend lentement quelques marches d'un air pensif; puis il porte sa main à sa couronne et dit en se rappelant la prédiction du deuxième acte.)

JEAN.

Jean! tu régneras!!! oui... c'est donc vrai!... je suis
L'élu, le fils de Dieu!...

(En ce moment Fidès, qui est sur le devant du théâtre à droite, vient de se relever. Elle seule et Jean se trouvent debout dans l'église. Elle regarde le nouveau roi et pousse un cri.)

FIDÈS.

Mon fils!!!

(Jean tourne les yeux de son côté, lui tend les bras et veut courir vers elle; mais au cri de Fidès, tout le peuple qui était à genoux s'est relevé, et s'éloigne avec indignation de cette femme sacrilége. Zacharie et Jonas se sont approchés d'elle et tirent leurs poignards; Mathisen, qui est près de Jean, lui dit à voix basse :)

JONAS.

Si tu parles,
(Lui montrant Fidès.)
Sa mort!

JEAN, avec fureur.

Infâme!

(Puis avec effroi et modérant son émotion, il se retourne vers sa mère et dit froidement :)

Quelle est cette femme?

FIDÈS, avec indignation.

Qui je suis?
Moi!... qui je suis?... Je suis la pauvre femme
Qui t'a nourri, t'a porté dans ses bras!
Qui t'a pleuré, t'appelle, te réclame,
Qui n'aime enfin que toi seul ici-bas!
Et toi! tu ne me connais pas!
L'ingrat ne me reconnaît pas!

ENSEMBLE.

CHŒUR DU PEUPLE.

Qu'entends-je? ô ciel! et quel mystère
Faut-il en croire un tel aveu?
Lui qui pour nous descend sur terre!
Lui! l'envoyé... le fils de Dieu!

CHŒUR DES ANABAPTISTES, s'adressant à Fidès.

Fraude coupable et mensongère
Que punira le fils de Dieu!
Ne brave pas notre colère!...
Va-t'en, va-t'en de ce saint lieu!

JEAN, s'avançant vers le peuple dont les murmures augmentent.

Quelque erreur abuse son âme.
J'ignore, ainsi que vous, ce que veut cette femme!

FIDÈS.

Ce que je veux... ce que veut cette femme!
Elle voudrait... te pardonner, hélas!
Elle voudrait, même au prix de son âme,
Un seul instant te presser dans ses bras!
Et toi!... tu ne me connais pas!
L'ingrat ne me reconnaît pas!

ENSEMBLE.

CHŒUR DU PEUPLE, montrant Jean.

L'élu du ciel, le saint Prophète
Ne serait-il qu'un imposteur?
Malheur à lui! que sur sa tête
Éclate enfin notre fureur!

CHŒUR DES ANABAPTISTES, menaçant Fidès.

C'est trop souffrir, divin Prophète,
Et son blasphème et son erreur!
Livrez-la-nous! que sur sa tête
Éclate enfin notre fureur!

(A la fin de cet ensemble, Jonas et les anabaptistes, qui ont entouré Fidès, lèvent le poignard sur sa tête.)

JONAS, prêt à frapper.

Dieu nous commande son trépas!

JEAN, s'élançant vers lui avec effroi.

Arrêtez!...

FIDÈS, avec joie.

Il prend ma défense!

JEAN.

Qu'on respecte ses jours!... Ne voyez-vous donc pas
Que cette femme est en démence!
(Fidès s'éloigne avec indignation.)
Un miracle peut seul lui rendre la raison!

CHŒUR DES BOURGEOIS, avec ironie.

Tout est possible au roi prophète!
Au fils de Dieu!

JEAN.

Que Dieu m'inspire donc!
(S'approchant de Fidès.)
Femme, à genoux!

FIDÈS, avec fierté.

Qui? moi?
(Jean fait un geste impérieux; elle s'incline.)

JEAN, posant la main sur la tête de sa mère.

Que la sainte lumière
Descende sur ton front, insensée, et t'éclaire!
(Avec intention.)
Tu chérissais ce fils dont je t'offre les traits!

FIDÈS.

Si je l'aimais!...

JEAN.

Eh bien! que maintenant vers moi ton œil se lève!...
Et vous qui m'écoutez, peuple, levez le glaive!
(Tous les assistants tirent leur épée et Jean continue en montrant Fidès.)
Si je suis son enfant, si je vous ai trompés,
Punissez l'imposteur!... Voici mon sein... frappez!
(S'adressant à haute voix à Fidès.)
Suis-je ton fils?

CHŒUR DU PEUPLE, à Fidès.

Parlez sans crainte et sans obstacle.

FIDÈS, troublée et regardant Jean dont les yeux rencontrent les siens.

Oui... la lumière brille à mes yeux obscurcis!
(Passant au milieu du théâtre et avec force.)
Peuple, je vous trompais!... ce n'est pas là mon fils.
(Avec douleur.)
Je n'en ai plus!

JONAS, au peuple.

O sublime spectacle!
Sa voix rend la raison aux insensés...

LU PEUPLE, poussant un cri.

Miracle !

FIDÈS, seule, à droite du théâtre et pleurant.

C'est lui ! c'est lui qu'il faut abandonner,
Pour le sauver !

(Jean parle bas à un officier, lui donne un ordre en désignant Fidès et s'éloigne en jetant un dernier regard sur sa mère.)

FIDÈS.

Mon Dieu ! veillez sur lui !

LE PEUPLE, entourant Jean qui part.

Miracle !
Domine, salvum fac regem nostrum prophetam !

FIDÈS, seule, à part, et poussant un cri.

Et Berthe !... Berthe ! ô ciel... qui veut l'assassiner.

(Elle veut se précipiter sur les pas de Jean ; Zacharie, Mathisen et Jonas l'arrêtent.)

FIDÈS, à part, se tordant les mains de désespoir.

(En voyant Jean qui s'éloigne et qu'elle ne peut rejoindre.)

Mon fils !.. on va l'assassiner !

CHŒUR DU PEUPLE, se précipitant sur les pas du Prophète.

Miracle !

(La toile tombe.)

ACTE V.

Un caveau voûté dans le palais de Munster. A gauche du spectateur, un escalier en pierre par lequel on descend dans le caveau. Au fond, au milieu du mur, une dalle saillante sur laquelle des caractères sont tracés. A droite, sur le premier plan, une porte en fer donnant sur la campagne.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ZACHARIE, MATHISEN ET JONAS, tous trois debout au lever du rideau.

ZACHARIE ET MATHISEN, s'adressant à Jonas.

Ainsi vous l'attestez ?

JONAS.

Oui, redoublant d'efforts,
Vers Munster l'empereur et s'avance et s'apprête
A foudroyer ses murs.

ZACHARIE ET MATHISEN.

Comment fuir la tempête ?

JONAS, baissant la tête et tirant un parchemin de sa poche.

Il offre sauvegarde à nous, à nos trésors.
Si nous lui livrons le Prophète!
Qu'en dites-vous?

TOUS LES TROIS se regardent un instant sans répondre, puis croisent les bras sur la poitrine et disent en baissant la tête.

Du ciel la volonté soit faite!

ZACHARIE ET MATHISEN, regardant vers l'escalier à gauche.

Au haut de ces degrés ont brillé des flambeaux!

JONAS, leur montrant la porte de fer, à droite, qu'il ouvre.

Venez... par cette issue on sort de ces caveaux.

(Tous trois sortent par la porte à droite qu'ils referment. Apparaissent sur les marches de l'escalier à gauche plusieurs soldats; l'un tient un flambeau, les autres entraînent Fidès. Les soldats montrent à Fidès un banc de pierre, lui font signe de s'asseoir et remontent par l'escalier; tout cela s'exécute sur la ritournelle du morceau suivant.)

SCÈNE II.

FIDÈS, seul.

RÉCITATIF.

O prêtres de Baal, où m'avez-vous conduite?
(Regardant autour d'elle.)
Quoi! les murs d'un cachot!... quoi! l'on retient mes pas
Quand Berthe de mon fils a juré le trépas?
(Marchant avec égarement.)
Laissez-moi! laissez-moi! du complot qu'on médite
Je veux le préserver!... c'est mon fils, c'est mon sang!...
(S'arrêtant, et avec indignation.)
Non, non!... il ne l'est plus!... Devant toi, Dieu puissant,
Et devant tes autels!... il reniera sa mère!!!
Que sur son front coupable éclate le tonnerre!
Frappe... toi qui punis tous les enfants ingrats!
(Poussant un cri d'effroi, et levant les yeux au ciel.)
Non, non... grâce pour lui! Dieu! suspends ta colère!

CAVATINE.

Mon cœur est désarmé!
Mon courroux m'abandonne,
Ta mère te pardonne;
Adieu, mon bien-aimé!
'ai donné mon cœur, je t'ai donné mes vœux,

Et maintenant pour que tu sois heureux,
S'il te faut ma vie,
Je viens te la donner, et mon âme ravie
Ira, priant pour toi, t'attendre dans les cieux.
Mon courroux m'abandonne,
Mon cœur est désarmé!
Adieu, je te pardonne;
Adieu, mon bien-aimé!

SCÈNE III.

FIDÈS, UN OFFICIER, *descendant par l'escalier, à gauche.*

L'OFFICIER.

Femme, prosterne-toi devant ton divin maître.
Le roi prophète à tes yeux va paraître.

FIDÈS, *avec joie.*

Il vient!... je vais le voir!
O doux espoir!...

CAVATINE.

Comme un éclair, ô vérité,
Que ta flamme,
Du fils ingrat, du révolté,
Frappe l'âme!
Qu'il soit dompté soudain
Comme l'airain
Par le feu!
Et toi, mon Dieu,
De ta céleste grâce enfin touche son âme!
Sainte phalange,
Rends-lui son ange!
Esprit divin, descends vainqueur;
De tes rayons perce son cœur.
Par le crime
Sous ses pas
Que le noir abîme
Ne s'ouvre pas!
Ah! ma victoire est certaine
Et je ramène
Avec ferveur
Mon fils au sein d'un Dieu sauveur.

SCÈNE IV.

FIDÈS, JEAN, habillé comme au quatrième acte, mais enveloppé d'un manteau et la couronne sur la tête. Il fait un signe à l'officier, qui s'éloigne.

DUO.

JEAN.

Ma mère!

FIDÈS, avec dignité.

Moi, ta mère!... il faut me le prouver!
Prophète et fils du ciel, tu n'es plus dans ce temple
Où, debout, tu m'osais braver;
Et maintenant que Dieu seul nous contemple,
A genoux!...

JEAN, tombant malgré lui à ses pieds.

Ah! pardon pour un fils égaré!

FIDÈS.

Mon fils!... je n'en ai plus! le fils que j'ai pleuré
Était pur... Mais celui que la terre déteste,
Toi, que poursuit la colère céleste,
Toi, dont les mains sont empreintes de sang,
Tu n'es plus rien pour moi!... va-t'en, va-t'en!
Loin de mon cœur et de mes yeux, va-t'en!

JEAN.

Ma mère, hélas! me maudit, me déteste,
Et son courroux est le courroux céleste!
Autour de moi cachez ces flots de sang,
Image horrible!... éloigne-toi... va-t'en!
Ah! de mon cœur, remords vengeur... va-t'en!
Ah! c'est mon seul amour qui m'a rendu coupable.
Je ne voulais d'abord, en ma juste fureur,
Que venger le trépas de Berthe et son honneur.
Et puis le sang versé nous rend impitoyable;
Ces maîtres orgueilleux, ces tyrans insensés,
J'ai voulu les punir!...

FIDÈS.

Tu les as surpassés!
Aucun d'eux n'eût osé, sacrilége et faussaire,
Se dire fils du ciel et renier sa mère?
Et toi, Prophète, à la terre funeste,
Toi qui bravas la colère céleste,
Sourd à l'honneur comme à la voix du sang,

Ingrat! je te maudis, va-t'en! va-t'en!
Loin de mon cœur et de mes yeux, va-t'en!

(Jean se précipite à ses pieds, en cachant sa tête dans ses mains.)

Eh bien! si le remords s'éveille dans ton âme,
Et si tu veux encore être digne de moi,
Renonce à ton pouvoir, à ceux qui t'ont fait roi!

JEAN.

Déserter mes soldats!...

FIDÈS.

C'est Dieu qui te réclame!

JEAN.

Par eux je fus vainqueur!

FIDÈS.

Par eux tu fus infâme!

JEAN.

Ils diront que j'ai fui!...

FIDÈS, levant la main au ciel.

Vers le ciel, vers l'honneur!

CAVATINE.

A la voix de ta mère
Le ciel peut se rouvrir!
Dieu n'a plus de colère
Devant le repentir!
Par lui, je te l'atteste,
Tes crimes s'oublieront,
Et le pardon céleste
Descendra sur ton front!

(Jean retire de sa tête la couronne, qu'il pose sur la table de pierre, près de lui.)

FIDÈS.

Oui... oui, mon fils!... ce nom si tendre,
Mon cœur est prêt à te le rendre!
(Avec tendresse.)
Mon fils!... mon fils!...

ENSEMBLE.

FIDÈS, avec entraînement.

Il en est temps encor,
Sois à ma voix fidèle;
De toi dépend ton sort!
Le Dieu du ciel t'appelle:
Si la vertu par lui

Obtient noble couronne,
Au repentir aussi
Ce Dieu clément la donne!

JEAN.

Quoi! je pourrais encor,
Moi, si longtemps rebelle,
Changer enfin mon sort!
A lui Dieu me rappelle!
Oui, oui, je crois en lui!...
La céleste couronne,
Au repentir aussi
Ce Dieu clément la donne!

FIDÈS, d'un ton impérieux.

Tu vas quitter ce palais.

JEAN.

Je le jure.

FIDÈS.

Nous chercherons tous deux quelque retraite obscure,
Où, de tous oublié, près de moi tu vivras!

JEAN.

Et Berthe?

FIDÈS.

Dès demain elle suivra nos pas!

JEAN, avec ivresse.

Elle existe?... partons! Dieu vous guide et m'éclaire!

FIDÈS.

Elle existe et te garde un éternel amour!

JEAN.

Protégé par vous deux, vous dites vrai, ma mère,
Le ciel pourra m'absoudre un jour!

ENSEMBLE.

JEAN.

Il en temps encor?
Moi si longtemps rebelle!
Etc., etc.

FIDES.

Il en est temps encor!
Sois à l'honneur fidèle
Etc., etc.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BERTHE, habillée de blanc et tenant un flambeau à la main; elle entre par la porte à droite.

BERTHE, s'avançant vers le mur du fond et touchant la dalle de pierre qui s'ouvre.

Voici le souterrain! Et la dalle de pierre,

JEAN, à part.

O ciel!

FIDÈS, allant à elle.

Berthe!

BERTHE, poussant un cri.

Fidès!

FIDÈS.

Ici que viens-tu faire?

BERTHE, poussant un cri.

Par mon aïeul, gardien du palais de Munster,
Je savais les amas de salpêtre et de fer
Cachés dans ce caveau!

(Montrant le flambeau qu'elle tient.)

Cette flamme propice
Peut, en quelques instants, embraser l'édifice!
Ce Prophète et les siens, et moi-même avec eux!

FIDÈS.

Que dit-elle? grands dieux!

(Se retournant avec effroi vers Jean.)

Mon fils!

BERTHE, apercevant Jean et poussant un cri.

Ah! qu'ai-je vu?

(Courant à lui.)

Mon bien-aimé... C'est toi qui m'es rendu!

TRIO.

BERTHE, à Jean.

Combien ma douleur fut amère!
Je t'ai cru tombé sous les coups
De ce Prophète sanguinaire...

FIDÈS, s'élançant pour la faire taire.

O ciel!

JEAN, qui est placé entre les deux femmes, retient sa mère, et lui dit à voix basse.

De grâce!... taisez-vous!

BERTHE.

Ce monstre en horreur à la terre,
Ce monstre aux enfers destiné !

JEAN, bas, à sa mère, pendant que Berthe remonte le théâtre.

Ah! vous m'aviez trompé, ma mère!
Le ciel ne m'a pas pardonné!

BERTHE, revenant près de Jean qu'elle presse contre son cœur.

Quel ange a préservé ta vie?
Qui t'a soustrait à sa furie?
A son regard qui porte le trépas?

FIDÈS, voulant la faire taire.

Berthe!

JEAN, bas, à sa mère, avec désespoir.

Ne me trahissez pas.

FIDÈS, à Berthe.

Si l'on nous entendait!

JEAN, à sa mère, pendant que Berthe remonte le théâtre.

Qu'elle ignore mon crime.
Si je perds son amour, si je perds son estime!
Croyez-le bien, je n'y survivrai pas!

BERTHE, regardant avec attention du côté de l'escalier.

Non!... personne!

(Redescendant et revenant près de Jean.)

Si tu savais
Qu'au péril de mes jours, de mon honneur, peut-être,
J'ai pénétré dans ce palais!
Pour venger ton trépas, pour immoler ce traître!

JEAN, avec désespoir.

Qui l'a trop bien mérité!

BERTHE, avec conviction, et lui saisissant la main.

N'est-ce pas?
Mais que du moins le ciel, à défaut de mon bras...

FIDÈS, vivement.

Ah! ne le maudis point!

BERTHE, étonnée.

Lui!

FIDÈS.

Ne maudis personne!
J'ai retrouvé mon fils, la haine m'abandonne!
Partons.

BERTHE, à Jean, qu'elle entraîne.

Loin du tyran... Viens! dirige nos pas!

JEAN, bas à sa mère.

Pitié! ne me trahissez pas!

ENSEMBLE.

Loin de la ville,
Qu'un humble asile,
Qu'un sort tranquille,
Comble nos vœux!
Douce retraite,
Sombre et discrète,
Qui nous permette
De vivre heureux!

JEAN, courant ouvrir la porte à droite.

Partons!... Cette porte secrète
Donne sur la campagne, et nous permet de fuir!

FIDÈS, écoutant près de l'escalier à gauche.

On vient!... on vient!...

BERTHE, avec effroi, se tenant près de Jean.

O ciel! être heureuse et mourir!

JEAN, la pressant contre son cœur.

Va, ne crains rien!... Je sauverai ta tête!

BERTHE, avec terreur.

Si c'était le Prophète!

(Entourant de ses bras Jean qui tressaille.)

O ciel!

SCÈNE VI.

MÊMES, UN OFFICIER, suivi de plusieurs soldats, descend précipitamment l'escalier à gauche.

L'OFFICIER, courant près de Jean.

On t'a trahi!
Par r[illegible] ...lais, s'est glissé l'ennemi!

[illegible] Berthe le regarde avec effroi et étonnement.)

([illegible] toujours à Jean.)

Ve[illegible] au milieu de la fête
to[illegible] ...t... Viens les punir, Prophète.

[illegible] ce mot pousse un cri terrible.

Ah!

([illegible] de Jean qu'elle contemple avec effroi.)

O spectre épouvantable!
O terre, entr'ouvre toi!
(A Jean qui fait un pas vers elle.)
Fuis!... Que ta main coupable
N'approche pas de moi!
Ton sceptre fut un glaive,
Tes droits sont des forfaits!
Et le sang qui s'élève
Nous sépare à jamais.

ENSEMBLE.

FIDÈS.

O moment qui m'accable
Et d'horreur et d'effroi!
Grâce pour le coupable!
S'il le fut, c'est pour toi!
Son pardon fut un rêve
Qu'en mon cœur j'espérais;
Mais le sang qui s'élève
Les sépare à jamais!

JEAN.

O tourment effroyable!
O terre entr'ouvre toi!
Point de grâce au coupable!
Plus de repos pour moi!
Mon sceptre fut un glaive,
Mes droits sont des forfaits!
Et le sang qui s'élève
Nous sépare à jamais!

FIDÈS, voulant entraîner Jean.

Tu l'as promis. Partons! viens, il faut nous presser!

JEAN.

Non! je reste à présent! à la mort je me livre!
Berthe sait mes forfaits, qu'ai-je besoin de vivre?
Berthe m'avait maudit, Dieu devait l'exaucer!

ENSEMBLE.

FIDÈS.

O tourment qui m'accable
Et d'horreur et d'effroi!
(A Berthe.)
Grâce pour le coupable!
S'il le fut, c'est pour toi!

Son pardon fut un rêve
Qu'en mon cœur j'espérais,
Mais le sang qui s'élève
Les sépare à jamais!

BERTHE.

O spectre épouvantable!
O terre, entr'ouvre-toi!
Fuis... que ta main coupable
N'approche pas de moi!
Ton sceptre fut un glaive,
Tes droits sont des forfaits!
Et le sang qui s'élève
Nous sépare à jamais!

JEAN.

O tourment effroyable!
O terre, entr'ouvre-toi!
Point de grâce au coupable!
Plus de repos pour moi!
Mon sceptre fut un glaive,
Mes droits sont des forfaits!
Et le sang qui s'élève
Nous sépare à jamais!

BERTHE.

Je t'aimais, toi que je maudis,
Je t'aime encor peut-être... et m'en punis.
(Elle se frappe d'un poignard, et tombe dans les bras de Fidès.)
(Jean pousse un cri et se jette à ses pieds. Berthe détourne ses regards de Jean, prend la main de Fidès et lui dit en lui montrant son fils.)
Séparés à jamais sur terre,
Qu'il se repente, ô ma mère!
Pour que je puisse au moins le revoir dans les cieux!

JEAN, avec désespoir.

(Aux soldats, leur faisant signe d'emmener sa mère et Berthe.)
Morte!... Morte!.. Partez. Moi, je reste en ces lieux!
(Reprenant la couronne qui est restée sur la table de pierre, et la remettant sur son front.)
Je reste pour punir les coupables!

FIDÈS, qu'on entraîne malgré ses efforts.

Mon fils!

JEAN, aux soldats, leur montrant Fidès.

Veillez sur elle. Adieu, ma mère, adieu.

FIDÈS, qu'on entraine.

Mon fils!

JEAN, regardant la porte qui vient de se refermer sur Fidès.

Elle est sauvée!... Allons!

(Il regarde le caveau que Berthe a montré au commencement de la scène, et dit après un instant de réflexion en se désignant lui-même.)

Oui, tous seront punis!

(Jean remonte vivement par l'escalier à gauche. Le théâtre change.)

(La grande salle du palais de Munster. Une table placée sur une estrade s'élève au milieu du théâtre. On monte de chaque côté par des degrés. Autour de l'estrade circulent des pages, des valets portant des vins et des corbeilles chargées de fruits. Au fond, à droite et à gauche, de grandes grilles en fer conduisant en dehors du palais. Jean est assis, seul, pâle et triste, devant une table couverte de mets, de vins et de fleurs, où étincellent des vases d'or. De jeunes filles le servent, d'autres dansent autour de la table, pendant que des anabaptistes, hommes et femmes, célèbrent les louanges du Prophète. De tous côtés des flambeaux étincellent, des lustres brillent au plafond.)

CHŒUR.

Hourra! hourra! gloire au Prophète!
A ses élus, transports joyeux!
Hourra! hourra! plaisir et fête!
A nous les voluptés des cieux!

(Les danses et les chants redoublent. Plusieurs officiers qu'on a vus à la scène précédente, dans le souterrain, montent à gauche et à droite les degrés de la table et viennent, à voix basse, apporter des nouvelles du Prophète.)

JEAN, aux officiers.

Ils viennent, dites-vous?

(A l'un des officiers, à gauche.)

Tu sais mes ordres!... va!

(L'officier descend les marches de l'escalier et sort. Jean, s'adressant aux officiers qui sont à droite.)

Vous, dès qu'en ce palais entreront leurs soldats,
Que ces grilles de fer se ferment sur le gouffre
D'où jailliront bientôt et l'airain et le soufre!...
Puis, hâtez-vous de fuir, loin de ces lieux maudits,
Vous, mes seuls... mes derniers amis!

(Les officiers descendent et disparaissent; Jean se lève, saisit une coupe, et s'adressant aux anabaptistes qui l'entourent.)

JEAN, levant sa coupe.

Versez! que tout respire
L'ivresse et le délire!
Que tout cède à l'empire

De ce nectar brûlant!
Ah! la céleste fête!

(Voyant Zacharie, Jonas et Mathisen, qui entrent en ce moment par la grille à gauche.)

Compagnons du Prophète,
La récompense est prête
Et le ciel vous attend!

(Faisant signe à Jonas, à Mathisen et à Zacharie de s'asseoir près de lui.)

O vous, mes ministres de mort!
A qui je dois ce sceptre auguste,
Venez!... car je suis un roi juste,
Venez et partagez mon sort!

(Mathisen, Jonas et Zacharie montent se placer aux côtés du Prophète.)

Versez! que tout respire
L'ivresse et le délire!
Que tout cède à l'empire
De ce nectar brûlant!

(De droite et de gauche les portes s'ouvrent. On voit s'élancer l'épée à la main l'évêque de Munster, l'électeur de Westphalie, les principaux officiers de l'armée impériale et les princes de l'empire. D'un autre côté entrent les anabaptistes qui ont livré le Prophète, et qui viennent se ranger autour de Zacharie.)

JEAN, les regardant, sans quitter la table, et levant sa coupe.

Oh! la céleste fête!
Venez près du Prophète;
La récompense est prête
Et l'enfer vous attend!

ZACHARIE, montrant Jean, et s'adressant aux princes de l'empire.

Je le livre en vos mains.

JEAN, regardant avec fierté.

Merci, Juda nouveau!

(On entend fermer en dehors les grandes grilles du fond, les seules par lesquelles on puisse sortir de la salle.)

JEAN, à voix haute.

Que ces portes d'airain soient celles du tombeau!

ZACHARIE, MATHISEN ET JONAS.

Le tyran est à nous!

JEAN.

A Dieu seul j'appartien!

OBERTHAL.

Il est en mon pouvoir!

JEAN.

Vous êtes tous au mien !

(Une grande explosion se fait entendre, un pan de muraille s'écroule au fond du théâtre, et les flammes se font jour de tous les côtés.)

JEAN, s'adressant aux anabaptistes épouvantés, qui voudraient et ne peuvent fuir.

Vous, traîtres !

(A Oberthal et à tous les princes de l'empire.)

Vous, tyrans, que j'entraîne en ma chute,
Dieu dicta notre arrêt !... et moi je l'exécute !

(Un second pan de mur s'écroule.)

Tous coupables !... et tous punis !...

(En ce moment une femme, les cheveux épars et le corps sanglant, se fait jour à travers les décombres, et vient tomber dans les bras de Jean, qui pousse un cri en reconnaissant sa mère.)

Ah !...

FIDÈS.

Oui... c'est moi
Qui viens te pardonner et mourir avec toi !

ENSEMBLE.

OBERTHAL ET LES SEIGNEURS.

O fureur ! ô délire !
Contre nous tout conspire !
(S'adressant à chacun des anabaptistes.)
C'est toi qu'il faut maudire !
Impie et mécréant !
Le feu gagnant le faîte
Nous ferme la retraite !
Ah ! notre mort s'apprête
Et l'enfer nous attend !

FIDÈS.

Cessez de le maudire !
Repentant il expire !
Flambeaux, venez luire ;
Tombez, palais fumant !

JEAN.

Oh ! la sanglante fête !
Compagnons du Prophète,
La récompense est prête
Et l'enfer vous attend !

JONAS, MATHISEN, ZACHARIE.

O fureur! ô délire!
Contre nous tout conspire!

(S'adressant à chacun des seigneurs.)

C'est toi qu'il faut maudire,
Implacable tyran!
Le feu gagnant le faîte
Nous ferme la retraite!
Ah! notre mort s'apprête
Et l'enfer nous attend!

(L'incendie, qui a redoublé, éclate dans toute sa fureur; Jean s'est jeté dans les bras de sa mère, qui élève ses yeux vers le ciel. Tout s'embrase, le palais s'écroule. La toile tombe.)

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU QUATRIEME VOLUME

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie

DATE DUE			
		JUN	1986

